This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

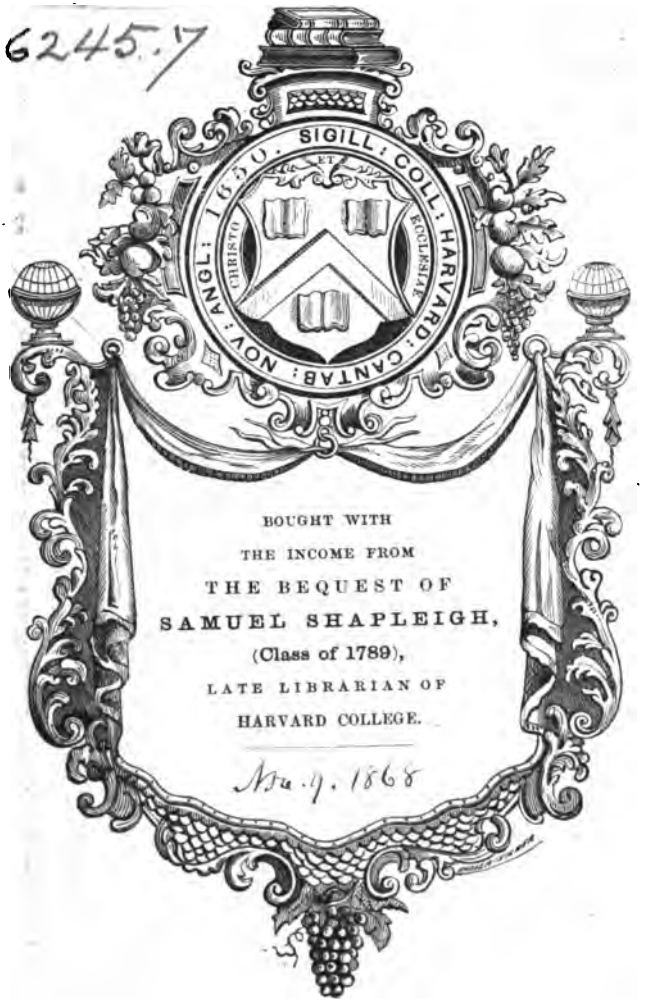
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~34126~~

26245.7



BOUGHT WITH

THE INCOME FROM

THE BEQUEST OF

SAMUEL SHAPLEIGH,

(Class of 1789),

LATE LIBRARIAN OF

HARVARD COLLEGE.

Nov. 9. 1868

~~126~~
5245

CONTES POPULAIRES

DE

LA GASCOGNE

CONTES POPULAIRES

DE

LA GASCOGNE

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, 2, PLACE DU PANTHÉON.

CONTES POPULAIRES

DE

LA GASCOGNE

PAR

Justin Edouard Mathieu

CÉNAC MONCAUT

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1861

26245.7

1868, Nov. 9
Shapleigh Fund

PRÉFACE

LE CONTE POPULAIRE

I

Au dessous des philosophes et des poëtes d'une individualité puissante, qui devancent leur siècle et ouvrent à l'humanité la voie du progrès intellectuel, on voit à toutes les époques et chez tous les peuples, une foule d'écrivains de talent, mais dépourvus de l'initiative du génie, qui ne découvrent rien de considérable eux-mêmes, et se contentent d'être les traducteurs des pensées, des opinions géné-

rales de leur époque ; ils concourent au progrès, mais ils ne le font pas ; cette haute mission incombe à ces grands et rares esprits, véritables messagers de la Providence, dont le nom seul est un symbole et que l'humanité entoure de son culte.

Toute nation, prise à chaque moment de son existence, offre un courant d'idées qui entraîne les penseurs de second ordre. Attentifs à percevoir tous les murmures, à s'assimiler toutes les émanations intellectuelles qui bruissent ou s'élèvent autour d'eux, ils se font une propriété personnelle des pensées qui sont un peu à tout le monde ; ils les traduisent sous le titre de chronique ou de roman, de dissertation ou de poëme ; ils donnent aux opinions un peu vagues de leur temps la netteté, l'élégance du style ; toutes les conditions nécessaires, en un mot, pour qu'elles se généralisent dans les esprits s'y établissent et s'y développent... Certains d'entre eux même ne prennent à la tradition que des œuvres toutes faites, auxquelles le peuple a imposé la forme précise, arrêtée, du proverbe, de l'apologue, du conte, et qui jouissent déjà de la sanction de la popularité. Ces modestes compilateurs réunissent ces productions philosophiques et littéraires de la foule ; ils en deviennent simplement les éditeurs, et leurs livres, espèces d'albums aux mille auteurs anonymes, n'en occupent pas moins une

place considérable dans la littérature... Ils traversent les siècles, les révolutions politiques et morales, reparaissant toujours jeunes, toujours nouveaux, car ils portent en eux le germe le plus pur de la sagesse humaine, contrôlée, corrigée par les générations.

Les œuvres de ce genre sont nombreuses et célèbres, nous n'aurons qu'à les nommer. Ésope leur ouvre la marche, ses fables ne sont autre chose que le recueil des adages philosophiques de la Grèce, arrangés par d'obscurs rapsodes de village. Esclaves et soldats, écoliers et mères de famille, ilotes et rhéteurs, tous ont travaillé à ce choix de préceptes en action. Phèdre répète chez les Romains ce qu'Ésope avait si heureusement accompli chez les Grecs.

Le moyen âge réunit dans le *roman du Renard* les plus remarquables fabliaux, composés et rimés par la châtelaine et les chevaliers, par le varlet et le page, par le berger et le soudart. Le *roman de la Rose* met en ordre les annales du sentiment, les lois de l'honneur et de la galanterie... Elles avaient leur sagesse aussi, les règles des cours d'amour; elles concoururent puissamment à l'adoucissement des mœurs, aux progrès des beaux-arts et de la littérature, à la marche de la civilisation en un mot.

En Espagne, don Juan Manuel réunit, sous le titre *de comte Lucanor*, les apologues et les récits les plus sages de

la péninsule (1) : œuvre remarquable, l'esprit arabe s'y mêle à l'esprit chrétien, la sagesse de tous les temps y prend la forme éblouissante et imagée du conte oriental, l'allure rapide, incisive du récit chrétien et de la parabole évangélique. Au commencement de la renaissance, la littérature persanne, qui nous était arrivée par l'Espagne, nous envoie cette merveilleuse collection de récits aimables, de sentences tout émaillées de poésie et de sentiment, que nous appelons les *Mille et une Nuits*.

Bocace, Marguerite de Navarre, puisent dans une autre partie du domaine public; ils recueillent les traditions hardies des palais et des ruelles, que leurs devanciers n'avaient osé mettre au jour que dans le huis clos du récit intime; ils publient ces petits chefs-d'œuvre de satire et de grâce, où la moralité n'est malheureusement pas toujours aussi respectée que le goût; mais ils font faire au style un pas immense, et la littérature ne doit pas oublier ce bienfait.

La Fontaine, prenant à la fois à toutes les sources de la tradition, met en vers d'un côté, le conte, de l'autre, l'apologue; il rajeunit Ésope et Phèdre, épure le fabliau naïf du moyen âge de sa grossièreté, et nous lègue enfin ce pré-

(1) M. Adolphe de Puybusque a puissamment contribué par sa bonne traduction à populariser chez nous cet auteur espagnol.

cieux écrin de fables, qui sera peut-être l'ouvrage le plus durable de l'esprit humain.

Perrault lui-même, que nous étions habitués à considérer comme une individualité, riche de sa seule imagination, ne fut que l'habile metteur en scène des récits les plus populaires de son époque; après l'étude de M. Walkenaër, il reste bien avéré que *Peau d'Ane, l'Adroite princesse,* le *Petit Poucet*, le *Chaperon rouge* et toute cette galerie de féeries plus sages encore qu'enfantines, étaient les contes favoris des nourrices et des bergers, des châtelaines et des pages du dix-septième siècle. Les contemporains de Perrault se bornaient à les écouter; lui, sut les admirer et osa les écrire.

I

Que de richesses nous pourrions ajouter à cette bibliothèque des conteurs d'élite, si nous descendions des chefs-d'œuvre publiés ou traduits en notre langue, jusqu'aux recueils plus obscurs de l'Allemagne et de l'Arabie, de la Laponie et de l'Inde, dont la vogue n'a pas franchi les limites du pays natal.

Comment expliquer cette fécondité merveilleuse de la littérature de collaboration spontanée, de la littérature anonyme ?...

C'est qu'à toutes les époques et chez tous les peuples, l'homme a deux manières d'exprimer les principes de la sagesse : la dissertation dogmatique des savants officiellement philosophes, et le récit naïf du vulgaire simplement

sage. Dans le premier cas, l'homme cherche les vérités trancendantes des opérations intellectuelles : esprit profond, mais à la forme métaphysique et froide, il se fait une langue à lui, des écoles à lui, et n'est guère compris que du très-petit nombre d'adeptes mis au courant de sa méthode spéciale.

Dans le second, il adopte le style de tout le monde, il raconte et ne disserte pas ; il fait passer dans l'apologue et dans le conte les vérités pratiques universellement reconnues ; il leur donne la forme toute naturelle du dialogue et du récit : sous ce coloris du fait raconté, du précepte en action, la pensée prend des ailes, vole de peuple en peuple, et les siècles ne l'arrêtent pas.

D'un côté sont Aristote et Descartes, Newton et Bossuet, Homère et Dante.

De l'autre, Ésope et Phèdre, Juan Manuel, La Fontaine et Perrault. Ces moralistes habiles dégagent leur enseignement des prétentions de la dialectique, ils chargent la saillie naïve et gaie de graver leurs leçons dans l'intelligence et dans le souvenir des plus humbles.

Ces philosophes sans prétentions, que nous citons avec amour, ont-ils tout dit, ont-ils exploité le vaste champ de la sagesse populaire, au point de n'avoir rien laissé à glaner après eux?... Nous ne le pensons pas. Le peuple possède

de volumineux recueils de sentences ingénieuses, d'observations morales et satiriques.

Ce registre inédit du bon sens reste gravé dans la mémoire des laboureurs et des bergers, sous la forme du conte, comme les récits héroïques des Grecs et des Gaulois s'étaient conservées sous la forme du poëme et de l'ode, dans les chants des rapsodes et des bardes.

Depuis bien des siècles, chaque génération de moralistes en sabots travaille au recueil ; chaque intelligence corrige, modifie le style, tout en respectant la pensée. Ce vaste enseignement de sagesse élémentaire a pour écoles les chaumières, pour professeurs les plus fins discoureurs de village, pour auditeurs les laboureurs et les bergers.

Si les romans de chevalerie, les poésies des trouvères composent le trésor de l'ancienne littérature des classes élevées ; la réunion des *Contes du hameau* formerait, avec les chants populaires, dont la publication est déjà commencée, le monument le plus complet de la littérature primitive.

Ce travail ne serait pas sans importance au point de vue historique. L'histoire ne fut, pendant bien des siècles, que le livre noble des princes et des grands seigneurs; on n'y figurait, comme à la cour, qu'à la condition de produire certains quartiers de noblesse. Les écrivains de la première

moitié de ce siècle ont un peu forcé la porte, et sont parvenus à y faire entrer le tiers-état ; encore un coup d'épaule, les deux battants s'ouvriront et laisseront pénétrer les classes ouvrières ; mais comment retrouvera-t-on la place qu'elles occupèrent dans le passé , le rôle qu'elles remplirent ? Ce peuple si négligé depuis l'origine des sociétés, qu'on est tenté de se demander s'il existait aux époques où rien n'indique sa présence sur la scène du monde, a laissé bien peu de témoignages de ses souffrances et de ses joies, de ses opinions et de ses principes... Le paysan pensait cependant sous François Ier, sous Louis XIV ; il pensait, mais il n'écrivait pas... Il réfléchissait sérieusement ; il gravait le résultat de son expérience bien profondément dans sa mémoire, et c'est là que nous retrouvons, sous l'enveloppe gracieuse du conte, les traces précieuses de ses préoccupations et de ses croyances, de ses craintes et de ses jugements.

III

Hâtons-nous de recueillir ce qui reste de récits instructifs et piquants dans le champ si habilement exploité par les grands esprits dont nous prononçons les noms avec admiration et reconnaissance. Si les conteurs philosophes ont largement puisé déjà dans le fond commun de la tradition, s'ils ont recueilli les diamants qui brillaient à la surface, creusons plus avant, peut-être découvrirons-nous les perles qu'ils y ont oubliées.

Chaque province de France est fertile en œuvres littéraires de ce genre; ces œuvres sont le miroir fidèle où se reflètent, sans déguisement, le caractère franc ou rusé, mélancolique ou rieur, pastoral ou belliqueux de sa population.

Que les amis de nos richesses nationales entreprennent,

chacun dans son pays, ce travail d'élucubration, qu'ils recueillent les contes populaires du Languedoc et de la Picardie, de l'Auvergne et de la Lorraine, du Dauphiné et du Berry ; ils formeront un traité du bon sens, de la morale pratique, de l'expérience de nos ancêtres, qui ne sera pas déplacé à côté des recueils poétiques, des romans de chevalerie et des fabliaux du moyen âge.

Quant à nous, bornant notre part de travail à l'exploration de notre province natale, nous consulterons les souvenirs de cette curieuse terre de Gascogne, patrie de Henri IV et de Roquelaure, de Montluc et de Dubartas ; nous ferons ressortir, dans une série de contes empruntés à la tradition, la subtilité prudente, la promptitude à saisir les défauts des autres, la défiance envers tout le monde, la circonspection envers soi-même, l'observation critique et enjouée qui formèrent les traits caractéristiques des sujets de Jean d'Armagnac et de Henri IV.

La morale du Gascon, badine dans la forme, très-judicieuse au fond, corrige en riant et redresse les vices sans se fâcher ; elle ne ressemble pas à la bouffonnerie de la comédie italienne, elle ne rit pas de tout sans marchander et aux éclats ; avant de se permettre l'épigramme, elle observe ; avant de flageller un ridicule, elle motive son arrêt sur un motif sérieux.

Le paysan rusé se venge largement des Scapins et des Dorante qui l'ont berné sur les théâtres de la ville ; il se moque des *citadins* et des gentilshommes, en faisant tomber leur fatuité dans le piége de son gros bon sens. Avec quelle joie il exalte les qualités solides de l'agriculteur laborieux, qui s'enrichit aux dépens du vaniteux qui se ruine,

la supériorité de l'homme courageux et robuste, qui rit de l'impuissance d'une gentillesse puérile, efféminée..... Son bonheur est de célébrer les avantages du travail et des bons champs, de la ruse et de l'économie, de faire ressortir les inconvénients de l'orgueil et de la sottise paresseuse... Il y a lutte continue, incessante, entre la classe laborieuse et la classe oisive ; mais cette lutte est sans haine et sans fiel... Le pauvre ne tend pas à son compétiteur le guet-apens des guerres sociales, mais le trébuchet des espièglerie.. La subtile intelligence en habit de bure, prend l'homme cousu d'or et faible d'esprit à la pipée ; et sa victoire est d'autant plus éclatante, que tous les rieurs crient bravo et se mettent de son côté.

Le vieux théâtre italien personnifia les ridicules dans les types forcés d'Arlequin et de Cassandre, de Polichinelle et de Pierrot ; le grand art de nos auteurs comiques du dix-septième siècle fut, tout en travaillant sur la même toile, d'en effacer la couleur exagérée, de rendre au tableau l'exactitude de la vie réelle.

Eh bien, chose remarquable! le grand, le vrai comique du théâtre français, ennemi des lazzis et des pasquinades, *le castigat ridendo mores*, qui a toujours une vérité morale pour point de départ et une leçon pour but, se retrouve, avec ses plus belles qualités, dans le conte gascon... Là,

point de sentimentalité, de déclamation pastorale sentant le roman de chevalerie; on s'y préoccupe peu du beau, mais beaucoup du productif; on préfère une solide maison *aux frais bocagés*, les grands bœufs *aux chiens fidèles*, les belles moissons aux fleurs, les bras robustes aux petites mains poletées.

Nous ne présentons pas tous les contes populaires de la Gascogne comme des chefs-d'œuvre de délicatesse ; mais ils nous paraissent renfermer les qualités des joutes primitives de l'esprit gaulois; le bon sens vulgaire des œuvres qui moralisent en amusant... Ces récits, transmis d'âge en âge, ne sont pas les enfants perdus d'une imagination vagabonde, qui ne cherche qu'à distraire ses auditeurs, sans s'inquiéter beaucoup du moyen. Quelque futile que l'action paraisse à son début, la moralité se cache toujours dans quelque coin, et finit par absorber au dénouement l'épisode tout entier. Ceci n'est pas, sans doute, de la littérature de haute portée, de longue haleine, mais n'oublions pas qu'un peu de modestie, de sans façon sert bien souvent à faire sérieusement son chemin dans le monde; l'hirondelle, l'alouette, toutes petites qu'elles sont, volent aussi longtemps que l'aigle, et traversent facilement les taillis où le noble oiseau ne saurait pénétrer sans se casser les ailes.

CONTES POPULAIRES

DE LA GASCOGNE

LA GRAND'MÈRE

Il fait froid, enfants ; pendant que, rencoignée sous la cheminée, je tisonne et me chauffe, vous courez au pâturage garder gaiement les troupeaux ; vous allez à l'école pour ne pas irriter votre père ; au catéchisme, pour faire plaisir à M. le curé et au bon Dieu. Vous revenez le soir à la maison soufflant dans vos petits doigts, cassant la glace des chemins sous vos sabots, et vous lançant des boules de neige. Vous riez du froid parce qu'il précède le printemps ; moi je le déteste et le redoute, parce qu'il vient, longtemps après l'été, et même après l'automne.....

Vos pères sont aux champs, préparant la terre pour les semailles prochaines ; moi, inutile au travail, je ne suis plus dans la famille que j'ai nourrie, soignée, habillée autrefois, qu'un objet de soins et de dépenses sans produit. L'âge me retient dedans ; les douleurs me rendent immobile.

Tâchons d'être de quelque avantage à vous tous, mes petits enfants, que j'aime, et de vous procurer plaisir et profit.... Pauvre ! je n'ai pas de belles robes, de

bonnes vestes à vous donner; je ne possède que de bons conseils et l'expérience, choses meilleures assurément; car les étoffes les plus riches s'usent vite, et deviennent des haillons qu'on foule aux pieds : les bons discours, au contraire, se gravent dans l'esprit, dans le cœur, qui ne les laissent point échapper... Là, ils vous parleront de la grand'mère, lorsqu'elle ne sera plus parmi vous..... Où puiserai-je ces bons conseils; je ne fais pas le cathéchisme, moi, et ne sais point étudier dans les grands livres : je n'ai d'autre fonds de savoir que les contes de ma bisaïeule; mais ils ont leur sagesse aussi, ces exemples d'honnêteté et de bonne conscience. L'expérience est le lot des vieillards, comme le travail est celui des jeunes hommes, et la gaieté celui des enfants qui voient la vie longue devant eux : ma grand'mère me transmit cette connaissance des choses, qui empêche de suivre les sentiers boueux, de tomber dans les buissons, où le serpent et l'épervier attendent les petits oiseaux étourdis. Elle m'apprit à distinguer sur la poussière la trace des bons chiens de celle des méchants loups, à prévoir l'orage, à prendre mon capuchon quand le temps menaçait, à rentrer mon troupeau avant la pluie, à ne rien commencer étourdiment, à tout faire avec réflexion et connaissance.

Vous, petits espiègles aux yeux de chats, au nez de furet, au ramage de geai, rangez-vous en cercle... Très-bien! ... Je n'ai pas besoin de prendre ma grosse voix ou de lever ma quenouille pour être obéie; vous voilà tous pelotonnés sur le grand coffre à sel, autour de mon jupon, ainsi qu'une couvée de poulets sous les ailes de la glousse... Mais il en manque un à l'appel; où donc est votre frère aîné? Il prend les petits oiseaux

à la *matole* (1) je gage. Innocents étourdis, qui faites tout par hasard, le mal sans le comprendre, le bien sans l'apprécier..... Bon ! le voilà qui paraît ! il porte un merle qui ne rentrera plus au nid ce soir, et causera grand chagrin à son frère. Il l'attendra vainement, l'œil en éveil, la crainte au cœur, les larmes aux yeux : car ces petites bêtes pleurent aussi. La douleur est le côté par lequel toutes les créatures se ressemblent... Vous voilà bien tous les six, n'est-ce pas ; je n'y vois pas trop, et le jour baisse..... Soufflez au feu, ne riez pas de ma voix tremblante et de mon visage ridé : respectez ces rides, c'est Dieu qui les a faites, en me retirant la beauté qu'il a prise, mais qu'il me rendra au ciel, si je sais aller l'y chercher. Ne regardez en moi que le cœur qu'il m'a laissé sain, intact, afin que je puisse mourir en vous aimant..... Écoutez..... Voici les contes de la grand'mère.

(1) Piége formé d'une tranche de gazon recouvrant un trou creusé dans la terre.

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER

I

On voyait autrefois, à l'embouchure de l'Adour (au Boucau, disent les gens de Gascogne), la petite maison d'un pilote aisé, qui se tenait là jour et nuit, quoiqu'il possédât une belle habitation dans un des meilleurs quartiers de Bayonne. Mais il préférait à tous les palais du monde sa maisonnette des sables, abritée par un bois de pins, d'où l'on découvrait la mer à six lieues à l'entour, où l'on respirait de première main l'air saumâtre et salé des vagues, les plus chères et plus fidèles amies qu'il eût jamais eues : aussi l'appelait-on Michel des sables ou Michel du Boucau.

Michel avait un fils de vingt ans ; amoureux de la mer comme lui, il respirait de fort loin la tempête et jouait avec elle comme un chasseur avec un vautour apprivoisé.

Le loup de mer et son louveteau, constamment sur le bateau pilote, ou prêts à y monter au premier coup de canon tiré au large par un navire en détresse, paraissaient complétement heureux de leur état, lorsqu'une ambition vint saisir le jeune marin et le pousser vers une autre existence. Il eut l'audace de penser que

l'homme n'est pas un ours muselé ou un cheval de manége, condamné à tourner dans le même cercle.

Il se fatigua de courir des bordées de Biarritz au cap Breton ; il voulut connaître d'autres falaises et d'autres tempêtes, et n'éleva ses prétentions à rien moins qu'à monter un petit bâtiment dont il serait le maître et qu'il pourrait conduire où bon lui semblerait. Tant il est vrai qu'il n'est homme si simple, que la domination ne lui soit agréable. Un fort beau sentiment le dirigeait d'ailleurs ; les Turcs faisaient la chasse aux chrétiens ; il voulait faire la guerre aux Corsaires.

Michel se garda bien de combattre un si noble dessein; il employa ses épargnes à fréter un brick bon voilier, solide et d'aplomb sur sa quille. Jean réunit quelques matelots de ses amis, avides comme lui de périls, d'aventures, et partit un beau jour, tournant sa proue vers la pleine mer.

A peine avait-il perdu la terre de vue, que le mauvais vent, le vent d'Amérique, se leva, grandit, siffla dans les cordages et repoussa le navire vers la côte; voilà Jean contraint d'aborder sans avoir rencontré le moindre corsaire, aperçu le plus petit bâtiment suspect. Il est vrai que tous les corsaires ne sont pas au milieu des vagues ; la terre ferme a aussi les siens. Qui sait si la Providence ne lui réservait pas le dédommagement de quelque bonne prise. Tout à coup le vaisseau de Jean se trouve à l'entrée d'une rivière qui n'est pas l'Adour ; il descend sur le rivage, gravit un rocher et s'avance dans un bois de chênes-liége. Deux bûcherons faisaient subir à ces pauvres arbres le supplice de saint Barthélemy.

— Quelle est la petite ville que j'aperçois dans la plaine, demande Jean aux deux écorcheurs ?

— C'est Andaye, mon bon monsieur.

— Quoi ! c'est là cette ville basque, aimée des marins, où l'on boit de si bonne eau-de-vie, où l'on mange de si belles prunes ? Combien de temps me faudrait-il pour m'y rendre ?

— Une heure tout au plus, si vous avez la jambe d'un marin, trois quarts d'heure si vous avez celle d'un Bayonnais, vingt minutes si vous avez le pied d'un Basque.

Jean du Boucau était curieux comme un gascon qui n'a presque rien vu : il se dirige vers la ville d'Andaye, prêt à revenir à son navire aussitôt qu'il aura fait emplette d'un petit bidon de vieille eau-de-vie.

Il marche, il marche..... Arrivé près du faubourg, le premier objet qu'il aperçoit, c'est un homme couché tout de son long sur le bord du chemin ; ses habits sont sales et déchirés, ses jambes écartées, ses bras en croix, son dos est collé au sol comme celui d'un homme qui a cessé de vivre.

II

Jean du Boucau s'approche, il lève une main du mort; elle retombe lourde comme du plomb; il lui saisit un pied, qui retombe plus pesamment. Pas possible d'en douter, il n'avait devant lui qu'un cadavre. Jean, fort surpris que les habitants d'Andaye abandonnent ainsi les défunts sur les chemins sans les ensevelir, hâte le pas, afin d'aller dire aux jurats, au curé de faire enterrer ce malheureux... A quelque distance, il se retourne pour regarder le corps, et voit, au grand scandale de sa conscience, qu'un homme et une femme

s'en approchent, et, après l'avoir reconnu, lui donnent chacun un coup de pied, l'injurient et s'éloignent dédaigneusement.

Jean du Boucau, outré de ce procédé barbare, revient sur ses pas, et demande aux deux individus la cause du mauvais traitement qu'ils infligent à ce cadavre.

— Que mériterait donc ce misérable, ce chien d'Uartia, dont la ville d'Andaye est enfin délivrée, répondent l'homme et la femme, et ils tournent le dos, après cette oraison funèbre laconique.

Jean du Boucau regarde encore; une douzaine d'individus passent auprès du corps, les uns après les autres, chacun lui lance un coup de pied et lui prodigue des injures.

Jean pénètre enfin dans la ville, et commande au premier charpentier, dont il aperçoit la boutique, une bière solide et convenable; l'ouvrier obéit. Jean court prier le curé de procéder à l'enterrement d'un mort qu'il veut soustraire aux outrages des passants; puis il revient près du défunt, suivi du charpentier qui porte le cercueil.

Mais, au moment où il se dispose à placer le corps entre quatre planches, le prétendu cadavre, effrayé de cet appareil de funérailles, lève brusquement la tête en s'écriant :

— Bon voyageur, qui n'êtes pas de ce pays, puisque vous avez pitié du plus malheureux des hommes, ne m'enterrez pas aujourd'hui, s'il vous plaît.

Jean du Boucau avait reculé de dix pas, tout épouvanté de la résurrection de ce Lazare, et plus surpris encore de voir un vivant jouer le rôle de mort, et s'exposer aux coups de pied des passants.

— Les gens que vous avez vus m'accabler d'outrages,

même après mon trépas, sont mes implacables créanciers, mon bon monsieur. Ne pouvant supporter l'effroi que me causaient les huissiers, la maréchaussée, les geôliers, et tous les chiens dogues lancés à la poursuite d'un malheureux débiteur insolvable, j'ai fait le mort afin d'être enterré tout de suite; mais j'espérais l'être sans cercueil, croyant que personne ne ferait les frais de me donner cette enveloppe, et je comptais pouvoir m'esquiver du cimetière, pendant la nuit, si la fosse n'était pas trop profonde. Votre pieuse charité me fait renoncer à ce dangeureux stratagème, et me voilà contraint de vous avouer que je ne suis pas trépassé.

Jean du Boucau fut saisi d'indignation et touché de miséricorde; il anathématisa les créanciers d'Andaye, plus avides que les juifs les plus juifs de Jérusalem, et heureux d'adoucir une si grande infortune, il donna sa bourse à Uartia, afin qu'il apaisât ses créanciers, et qu'après avoir racheté comptant sa liberté, il retrouvât une aisance qui lui permît de vivre heureux parmi les hommes.

Uartia prit la bourse et combla Jean de ses bénédictions : y avait-il sur la terre un mortel plus généreux et plus digne ! Était-il bien sûr qu'il fût un homme et non point un ange descendu du ciel !

Jean du Boucau, se dérobant à ses actions de grâces, avait regagné son navire. Le vent s'apaisa; il put prendre le large et disparaître dans la pleine mer.

Cependant les gens d'Andaye s'étaient raconté les uns aux autres la mort du misérable Uartia. Indignés et furieux de perdre la dernière garantie de leur créance, ils accoururent en grand nombre pour donner un coup de pied au débiteur insolvable, que la mort avait la hardiesse de leur dérober. O surprise ! à la place du ca-

davre, qu'ils se disposaient à insulter, ils trouvent un vivant, très-vivant, qui paie intégralement ses dettes et met certaine fierté à solder les intérêts au taux le plus élevé..... Ses discours étaient pleins de courtoisie ; seulement, on l'entendait murmurer entre ses lèvres : *Rira bien qui rira le dernier.*

Ces procédés inattendus occasionnèrent de grands changements dans l'esprit des habitants d'Andaye. Au lieu de donner des coups de pied au failli, on pressait cordialement la main à l'homme enrichi ; on lui prodiguait des assurances de dévouement. Tous voulaient renouveler leur créance, tant cette grande bourse d'or leur donnait une haute opinion de l'homme qu'ils se disposaient naguère à jeter à la voirie.

Uartia se vengea de ce monde-là en homme d'intelligence... il lui restait mille écus, toutes ses dettes payées ; il s'en servit pour faire fortune et se donner, en peu d'années, autant de débiteurs tremblants, qu'il avait eu de créanciers impérieux. Ses succès furent très-rapides; mais son ambition courut plus vite encore. Uartia ne put se contenter de faire des bénéfices dans la ville d'Andaye : il développa son industrie; il transporta ses opérations sur un plus vaste champ de foire, et l'on assure qu'il persistait à répéter : *Rira bien qui rira le dernier.*

III

Jean du Boucau étendait aussi ses entreprises. Lancé à la chasse des corsaires turcs, il parcourut le golfe de Gascogne, entre Santander et Bordeaux ; il pendait les capitaines au plus haut des mâts et les simples mate-

lots aux petits vergues. Après avoir exercé pendant six ans ce beau métier, qui lui valut les compliments des rois des Asturies et de France, il revenait un jour à Bayonne, chargé de riches dépouilles, lorsqu'il aperçut un navire suspect, qui filait à toutes voiles, mais non point pour se rapprocher de lui. Il dirige son brick de ce côté, et ne tarde pas à atteindre le fuyard et à lui jeter le grappin dessus. Quel lamentable spectacle ! le pont était couvert de malheureux captifs, hommes, femmes, enfants, vieillards, jeunes et belles filles attachés deux à deux, comme des moutons que l'on porte au marché.

Jean du Boucau descend au milieu d'eux et les interroge, ils lui répondent qu'ils sont conduits en Andalousie, pour être vendus au roi maure de Grenade.

— D'où êtes-vous, leur demande Jean ? et chacun de lui répondre.

— De Bilbao, de Bayonne, d'Andaye.

Au milieu de ce concert de lamentations, deux captives attirent plus particulièrement l'attention compatissante de Jean du Boucau. Leur jeunesse, leur pudique beauté, tout disposait à les croire d'aussi bonne origine qu'elles étaient infortunées. On ne se trompait pas en les jugeant ainsi : c'étaient la fille et la nièce du roi de Bilbao.

Jean du Boucau demande à parler au capitaine ; celui-ci, peu pressé de rendre visite au marin qui lui faisait la sienne en pleine mer, après l'avoir harponné comme une baleine, s'était caché à fond de cale. Il fallut l'en arracher de force. Quelle n'est pas la surprise de Jean du Boucau, lorsqu'il reconnaît Uartia, l'ancien débiteur insolvable d'Andaye.

— Ce n'est pas là le capitaine corsaire, dit-il.

— C'est lui-même, répondent les captifs.

Jean du Boucau cache son visage sous sa mante, afin de ne pas se laisser voir tout d'abord.

— Que veux-tu faire de ces captifs, demande-t-il au corsaire ?

— Les vendre !

— Depuis quand remplis-tu le beau métier de marchand de chair humaine ?

— Depuis que j'ai assez d'argent pour enlever celle que je ne puis acheter.

— Si tu n'as pas toujours exercé cet état, quel motif t'a porté à l'entreprendre ?

— Le désir de me venger de ceux qui me maltraitèrent, de me dédommager des humiliations que j'eus à subir.

— Ainsi, tu fus malheureux et tu prends plaisir à faire supporter aux autres les misères que tu éprouvas toi-même ?

— J'y prends un véritable plaisir.

— Combien demandes-tu de ces deux jeunes filles ?

— Trois mille piécettes.

— Je t'en offre cent.

— Je te parle par milliers, et tu me réponds par centaines.

— Accepte, tu auras le mérite d'une bonne action.

Le corsaire ne comprit pas ce langage.

— Eh bien, dit Jean, suis-moi sur le rivage ; viens chercher les trois mille piécettes : tu me remettras les captives dès que je t'aurai compté la somme.

— Où me conduiras-tu ?

— Andaye est une bonne ville ; on y trouve beaucoup d'argent quelquefois.

— Oui, c'est de là que je suis sorti riche, au moment où je m'y attendais le moins.

— Viens donc, tu augmenteras ta fortune; alors elle se trouvera au niveau de tes mérites qui ne peuvent manquer d'être grands.

Uartia suivit l'inconnu dans sa chaloupe; ils abordèrent près d'Andaye et se dirigèrent vers la ville... Arrivés à l'endroit où Jean avait autrefois rencontré le mort-vivant, il cherche des yeux certain objet et finit par le découvrir dans la cour d'une maisonnette; c'était la bière destinée d'abord aux funérailles de Uartia: un paysan la trouvant sous sa main et sans emploi, en avait fait une auge pour ses bêtes.

— Soulève cette caisse, lui dit Jean.

— Pourquoi lui a-t-on donné cette forme singulière?

— Soulève toujours; c'est là que tu trouveras la rançon des jeunes captives.

L'impatient désir de prendre mille écus empêche Uartia de faire d'autres observations; il se baisse, Jean le saisit par les épaules, le renverse dans l'auge, et fait retomber le couvercle qu'il fixe solidement avec une douzaine de bons clous. Le corsaire appelait au secours, frappant des pieds et des poings, mais il ne répétait plus : *Rira bien qui rira le dernier.*

Jean du Boucau le laissa crier miséricorde et demander grâce, puis il lui dit :

— Je te connais trop bien maintenant pour céder à la pitié; je te crus bon, parce que tu étais malheureux; mais je sais reconnaître qu'il n'est pas de pire méchant que celui qui profite de l'expérience du malheur non pour se corriger, mais pour s'endurcir au mal et à la vengeance. Voir la mort de près sans s'améliorer, indique un vice de nature, contre lequel la leçon d'un second bienfait serait tout aussi impuissante que la première; va dans la mer rejoindre les requins, tes

bons frères, toi que ma générosité n'a pu rendre bienfaisant.

Là dessus, Jean du Boucau prit la bière avec deux matelots et, la portant sur les bords de la mer, il la jeta comme un lest superflu, et fort bien il fit ; car il n'est plus âpre exacteur que celui qui ne paie ses anciennes dettes que pour devenir usurier lui-même, et ne se rappelle ses misères que pour les faire partager aux autres.

Après cette exécution, Jean du Boucau rejoignit le navire corsaire, délivra les captifs et se récompensa de sa bonne action en épousant la fille du roi de Bilbao, qui trouva grand plaisir à lui donner sa récompense... Et le père Michel, que devint-il ? Le beau-père d'une charmante princesse, ce qui ne l'empêcha pas de rester sur son bateau, dans sa maisonnette des sables, et de mettre son suprême bonheur à dérober des navires aux écueils et des marins aux vagues.

LA DÉFROQUE DE LA GRAND'MÈRE

I

« Enfants, les morts ne sont pas aussi morts que l'on pense : ils nous regardent de là-haut et reviennent quelquefois sur la terre, parmi ceux qu'ils ont aimés, pour les bénir s'ils sont honnêtes, pour les punir s'ils sont méchants. »

La mère Mative comptait soixante-dix ans. Les tribulations d'une existence bien remplie avaient gravé sur son visage ces rides profondes qui ne sont pas les

témoignages d'une vie facile et heureuse. C'était cependant une belle nature, possédant, au suprême degré, les deux grandes vertus chrétiennes, la force et la foi, force de corps et force d'âme. Son regard était ferme et un peu hautain, sa démarche assurée, comme ceux des chrétiens honnêtes, qui n'ont ici-bas d'autre crainte que celle de Dieu. Mariée très-jeune, à Miquel Brancas, puis mère de huit enfants, elle les avait tous reçus avec joie, et tous aussi perdus successivement avec résignation;... cette résignation déguisait mal la profonde amertume de son âme; car ils n'étaient pas morts en hommes craignant Dieu, mais presque tous en malheureux abandonnés de lui, et soumis à la possession des mauvais anges.

Mative avait été riche en son jeune âge; elle avait habité une vaste maison, où l'on faisait aller sept belles paires de labourage, une maison abondamment munie de vin à la cave, de blé au grenier, de troupeaux dans les étables. Mais toutes ces prospérités avaient depuis longtemps disparu devant le gaspillage qu'entraînent les vices. Ses fils et ses filles n'étaient morts qu'après avoir dévoré les trois quarts du patrimoine commun, souillé même l'honneur de la famille.... L'infortunée Mative survivait seule au milieu de ces ruines, comme une colonne de ces anciennes églises que les Huguenots détruisirent il y a des siècles, et que personne n'a relevées depuis.

Elle n'était pas entièrement seule cependant, son fils aîné lui avait laissé trois rejetons, deux garçons et une fille, Laurent, Mathieu et Méniquette, trois enfants réfugiés auprès d'elle, dans sa maison à moitié démolie; trois enfants qu'elle avait élevés et préservés jusqu'à ce jour de la funeste conséquence des exemples et des

passions paternelles.... Mais hélas! peut-être portaient-ils dans leur cœur un germe qui ne tarderait pas à se développer.

Laurent avait dix-neuf ans, Mathieu dix-huit, Méniquette seize. Leur respect et leur soumission envers la grand'mère seraient-ils de longue durée? Mative pouvait le mettre en doute. Mathieu répondait quelquefois avec brusquerie, brutalité; Laurent manquait à la prière du soir et trouvait la messe du dimanche bien longue; Méniquette, enfin, tournait fréquemment la tête pendant l'office, pour rencontrer des yeux qui n'étaient pas ceux du prêtre célébrant..... Toutes ces circonstances inspirèrent à Mative des appréhensions douloureuses, et l'infortunée, s'accrochant à la vie, suppliait le bon Dieu de la laisser encore plusieurs années sur cette terre, non qu'elle en regrettât les joies passagères, toujours si rares pour elle, mais dans l'espoir qu'elle pourrait soutenir ses petits-fils de ses conseils, les protéger de cette ombre de la vieillesse, que les enfants craignent alors qu'ils ne la respectent plus; devant laquelle les plus méchants tremblent, tout en formant en secret l'horrible vœu que cette ombre disparaisse bientôt.

Ce moment fatal arriva. Malgré les ferventes supplications de Mative, la mort, sourde à nos prières, la laissa crier et l'emporta, par une noire soirée d'hiver, dans le logis où nous devons tous descendre.

On éprouva de profonds regrets dans le village, on se rendit en foule aux obsèques, et pendant bien des jours on répéta dans les veillées l'oraison funèbre de la respectable Mative. Trois cœurs seuls restèrent insensibles à sa perte. Laurent, Méniquette et Mathieu se sentaient délivrés d'une surveillance qu'ils traitaient

de tyrannie; ils jetaient les débris de leur frein avec éclat et respiraient à pleins poumons l'air indépendant, l'air licencieux qu'avait respiré leur père.

On partagea en trois portions égales la succession de la grand'mère; non point les champs, les deux vaches et la maison; ces objets devaient rester indivis; la communauté devenait le régime des trois personnes qui se sentaient unies par la sympathie des goûts et la similitude des instincts; mais les meubles vermoulus, l'argent, cinq à six cents écus peut-être, le linge... les hardes même, oui, les hardes.... ils firent trois lots de deux jupons, deux robes, quelques chemises, des mouchoirs d'indienne, et, sans mauvaise pensée, il faut le reconnaître, sans profanation, car ils suivaient la loi ordinaire, la loi rigoureuse des pauvres : la nécessité; ils tirèrent au sort les dépouilles de la grand'mère, comme les soldats avaient tiré sur le Calvaire la robe de Jésus crucifié.

Le hasard se montra judicieux et équitable, Méniquette eut les jupons et les robes, Laurent les fichus et les chemises, Mathieu les mouchoirs et le capulet. Grâce à cette distribution, les enfants n'étaient pas obligés de vendre leurs lots; chacun pouvait employer personnellement les hardes qui lui étaient échues et porter sur lui des objets qui lui rappelleraient la grand'mère. Mative ne disparaissait pas tout entière, elle laissait quelque chose d'elle-même ici-bas.

Aussitôt Mathieu se taille une veste dans le capulet, Laurent se fait des cravates et des gilets avec les fichus, Méniquette endosse le jupon le plus neuf, la robe la plus fraîche.

II

C'était jour de marché dans la ville de Simorre. Les oisifs de la nature des trois Brancas se montrent friands de ces assemblées hebdomadaires, et ne manquent guère de consacrer aux cabarets et aux causeries de grands chemins deux ou trois journées chaque huitaine. Les Brancas quittent donc leur maisonnette et se dirigent vers la ville, ne portant rien à vendre au marché, mais ayant dans la bourse quelques pièces d'argent destinées à rester au cabaret ou chez les marchands de fichus et de dentelles.

— Ah ! vous voilà, Laurent et Mathieu ! ne tardèrent pas à dire deux marchands de bestiaux en rejoignant les Brancas, il y a du vin excellent chez le père Michau, irons-nous y boire deux pintes ? Nous avons fait bonne foire à Castelnau, nous pouvons offrir aux amis à se rafraîchir sur les bénéfices.

Laurent et Mathieu se gardent bien de refuser. Les deux marchands, le long fouet roulé autour du corps, la veste de velours sur le dos, les guêtres de cuir aux jambes, prennent les jeunes gens par dessous le bras et les entraînent vers la ville. Laurent et Mathieu se laissent faire sans se préoccuper de leur sœur ; ils l'abandonnent sur le sentier, sans même la laisser *à la garde de Dieu ;* car le gai compère Jean Bruniquel venait à leur suite et hâtait le pas de son baudet afin de la rejoindre. Jean Bruniquel était un gros et robuste garçon meunier du village ; il avait le nez rouge, les pommettes animées, portait la tête haute, le berret sur l'oreille et faisait vigoureusement claquer son fouet.

— Eh ! bonjour, la belle Méniquette.

— Bonjour, Bruniquel.

— Qu'avez-vous donc fait de vos souliers, que vous allez ainsi qu'une mendiante, toute pieds nus dans la poussière chaude et le gravier dur ?

— Je les tiens dans mon panier, pour ne point les user et salir, Bruniquel ; ils seront frais et luisants quand je les mettrai, avant d'entrer dans la ville.

— Allons donc, ménagère économe, n'usez point vos jolis pieds mignons pour conserver vos chaussures. Tous les cordonniers sont-ils morts ? les corroyeurs n'ont-ils plus de cuir à vendre ? jolie fille à frais minois manque-t-elle jamais de crédit ou d'argent ?... Après cela, si vous tenez à faire voir votre cheville aux passants, je vous offrirai l'occasion de l'exposer aux yeux avec plus d'avantage.... Montez sur mon mulet, je serai très-flatté de vous recevoir en croupe.... vos souliers et votre peau n'en seront que mieux ménagés.

— Oh ! Bruniquel, pouvez-vous me proposer une semblable aventure ?

— N'y monteriez-vous pas si vous étiez jeune mariée ?... Vous savez que le meunier a le privilége de transporter toute jeune femme au logis de son époux, à l'issue de la messe de mariage..... Vous m'accorderez avant la noce ce que d'autres m'accordent après.... Montez sur le mulet, morbleu.... Le voilà dans le fossé ; le tertre vous servira d'étrier. Allons, Méniquette, nous ferons une belle entrée à Simorre, allez, et on causera de nos fiançailles dans le marché.

Méniquette hésitait, cherchait des explications, des excuses.

— Allons donc, fillette, dit un vieux chiffonnier, arri-

vant sur ces entrefaites, monte en croupe avec le meunier. Ta mère ne refusait pas cette façon commode de courir les grands chemins à ton âge.

— Vous croyez, père Simon ?

— Je la portai moi-même, plus de vingt fois.

— Nous irons nous rafraîchir chez le père Michau, ajouta Bruniquel.

Michau ! le cabaret où se rendaient ses frères !... Méniquette n'hésite plus ; elle saute légèrement sur *l'aubarde* sans étriers, s'accroche de la main droite à la veste du meunier ; celui-ci agite ses jambes, frappe la bête du talon et la fait partir au trot.

A peine avait-elle fait dix pas, que Méniquette baisse ses regards sur ses genoux, et reconnaît un objet qui lui fait battre le cœur, et colore son visage de la rougeur de la honte. Eh ! quoi, la robe de sa grand-mère Mative, la sévère et sainte femme, froissée par le pantalon et la blouse farineuse d'un garçon mal famé, qui la conduit au cabaret !... Le remords est comme l'orage au mois de mai, il se forme vite et éclate promptement ; un nuage passe devant les yeux de Méniquette ; elle se laisse glisser à bas de la monture.... Bruniquel s'en étonne et en demande la cause.... Elle prétexte un soubresaut du mulet qui lui a fait perdre l'équilibre, et refuse de remonter sur une bête dont elle ne peut supporter le trot. Bruniquel la plaisante, menace de l'enlever de force.... Elle prend la fuite et au lieu d'aller à la ville, elle rentre chez elle, troublée, inquiète et le visage baigné de larmes. — Bonne Mative, disait-elle, pardonnez-moi d'avoir voulu porter votre robe dans un lieu où elle n'était jamais entrée.

Les deux frères étaient déjà dans le cabaret Michau, attablés avec les maquignons autour d'une table boi-

teuse, sous la tonnelle mystérieuse d'un jardin, en face de bouteilles provocatrices.

III

Marchands de tous pays ne sont guère généreux sans calcul, toute dépense est pour eux un placement lucratif. Quand ils offrent quelque chose, soyez sûrs qu'ils espèrent en retirer quelque bénéfice ; rien n'est cher comme les objets qu'ils offrent gratis ou à prix réduit.

Les deux commerçants voyageurs, très-connus dans le pays pour des qualités qui n'étaient pas la délicatesse, avaient formé le projet d'acheter quatre belles paires de bœufs, qu'ils savaient devoir être conduites au champ de foire. Leur valeur réelle était grande ; il fallait trouver le moyen d'obliger les vendeurs à baisser le prix... Ils confient leur tactique à Mathieu et à Laurent, dont ils connaissent la conscience élastique.... Les deux Brancas devaient se trouver sur le *foirail*, par hasard. Les marchands aux prises avec les propriétaires du bétail, interpelleraient Laurent comme jeune vétérinaire nouvellement établi dans la contrée, et obtiendraient de lui l'assurance que le premier bœuf avait une onglée sous le pied droit, qui lui enlevait 60 fr. de valeur ; que le second avait une tache à l'œil, 50 francs à déduire ; le troisième un commencement d'inflammation du poumon, 80 fr... Les autres bêtes paraissaient saines, et sans vices rédhibitoires ; mais Mathieu, pris en témoignage à son tour, assurerait les avoir connues il y avait trois ans, chez le précédent propriétaire, et se rappeler que l'un était *tumassé*

(dangereux, fondant sur les bouviers), et un autre frappé du mal caduc... encore 150 fr. de déchet.... Le complot est arrêté dans tous ses articles, un tiers des bénéfices doit être remis aux deux Brancas... On se rend sur le champ de foire par des chemins divers, afin de prévenir tout soupçon de complicité.

Au coin d'une rue, Laurent rencontre un marchand étalagiste.

— Tiens, lui dit celui-ci, tu portes pour cravate le dernier mouchoir jaune que je vendis à la pauvre Mative, une brave et sainte femme, celle-là, qui m'aurait vite rendu mon argent, si je lui avais donné deux francs pour un gros sou.

— Le mouchoir de Mative!..... Laurent porte la main aux deux bouts qui flottent sur sa poitrine, et se sent aussitôt serré à la gorge. Il peut à peine parler... il veut le desserrer, le nœud se renforce... C'est Mative, la sévère grand'mère qui semble saisir son petit-fils et l'arrêter avant le vol. Laurent, le cou toujours serré, la respiration difficile, se détourne dans une rue opposée au champ de foire, quitte la ville, poursuivi par le souvenir de Mative, et rentre dans sa maison où Meniquette pleurait encore.

Mathieu, plus persévérant, arrive au *foirail*, les maquignons achètent les plus belles paires de bœufs, le prix est arrêté. Vient le moment d'examiner les défauts, de jouer la petite comédie répétée au cabaret. On cherche Laurent, on demande Laurent; pas de Laurent dans le champ de foire... Privés d'un complice, les marchands se tournent vers l'autre, ils interpellent Mathieu Brancas sur les vices cachés d'animaux qu'il a connus chez le propriétaire précédent..... Au moment où le jeune homme va faire son mensonge

lucratif, il sent un voisin prendre un pan de sa veste dans les mains et en examiner attentivement l'étoffe.

— Que regardes-tu ? lui demande Mathieu.

— Il me semblait reconnaître le vieux capulet brun de ta grand'mère... Bonne et prudente femme celle-là, qui se serait fait conscience d'enlever quelques plumes à ses oies avant de les conduire au marché (1).

Mathieu se trouble au souvenir de l'honnête et respectée Mative, sa marraine et sa grand'mère. Cette veste qui couvrit sous forme de capulet pendant plusieurs années la pieuse femme qui ne commit jamais le mensonge et la fraude, le serre, l'étreint, l'étouffe..... Quand les maquignons renouvellent leur demande, il répond d'une voix entrecoupée, haletante.

— Je ne connais pas ces bœufs-là : je ne les ai jamais vus avant ce jour...

— Comment tu ne les a jamais vus ?

— Jamais, jamais, ajoute-t-il, et se glissant dans la foule, il quitte Simorre, rentre dans son village et va rejoindre son frère et sa sœur.

IV

Pendant plusieurs jours il y eut grande tristesse et grand abattement chez les Brancas. Agités par deux pensées contraires, le souvenir de Mative et les sollicitations de leurs mauvais instincts, ils erraient autour de leur maison, n'osant saluer les passants et se mêler aux gens du voisinage. Décidés à se soustraire à cette

(1) Les ménagères avares plument jusqu'à deux ou trois fois le cou de ces pauvres bêtes toutes vivantes pour vendre cette plume fine et légère qui forme le duvet.

fausse situation, ils prennent une résolution énergique, quittent les vêtements qui leur rappelaient Mative et les pendent au clou d'un soliveau dans un recoin obscur du galetas... Ils ne les avaient plus constamment sous leurs yeux ; cependant ils étaient dans la maison ; leur présence entretenait le souvenir, et ce souvenir les obsédait... Laurent et Mathieu avaient plus d'une fois regretté la bonne aubaine de cinquante écus perdue à la foire de Simorre pour de sottes inquiétudes de conscience. Méniquette soupirait au souvenir du joyeux et robuste meunier qui la portait si gentiment en croupe, et lui avait parlé de mariage... un peu vaguement, il est vrai, comme il en avait parlé à bien d'autres, disait-on... Mais enfin le mot avait été prononcé... et le cas échéant, elle se sentait femme à le mieux retenir que de pauvres sottes qui... Mais pourquoi raisonner en présence d'un si bel homme, d'un si superbe homme... Le moyen de résister au désir de le revoir quand on l'avait vu ! Ah ! s'il se rencontrait de nouveau sur son chemin et s'il offrait de la porter en croupe; elle était bien résolue à ne plus sauter à terre, quels que fussent les soubresauts du baudet.

Tous les esprits étaient fort agités dans la maison Brancas... Une nuit, Mathieu ne pouvait dormir ; il pensait aux pies qui dévoraient leur maïs au champ. Si leurs ravages continuaient, les propriétaires n'y retrouveraient pas la semence au moment de la récolte. Un si beau champ, le plus beau du pays, des tiges plus hautes que la tête; deux et trois gros épis à chaque tige !... Il continue à réfléchir au moyen d'éloigner les oiseaux... Une idée le saisit tout à coup; elle le prend encore à la gorge, mais il se raidit, raffermit son horrible courage et se décide... Il faut un épou-

vantail dans le champ. Eh bien, il fera un épouvantail... A cela deux avantages ; il sauvera le maïs en effrayant les oiseaux, il débarrassera la maison des *haillons* qui l'encombrent !...

Il se lève au milieu de la nuit, le pas chancelant, la respiration gênée. La lune était claire, mais il faisait froid, une fraîcheur d'automne ; il monte au galetas, prend toutes les vieilles hardes de Mative, accrochées au clou du soliveau, en fait un paquet qu'il roule avec trois osiers, il le met sur ses épaules et se dirige vers le champ.

Il ne marchait pas, il volait comme emporté par une puissance infernale. Il traverse une vigne, arrache un piquet, l'enfonce dans le paquet de hardes comme un manche dans un balai de bruyère, et va planter l'épouvantail au milieu du champ. Détournant la tête après ce crime, il court, mais la terreur le gagne, il n'ose pas rentrer dans la maison. Il fuit vers un bois comme Caïn et s'y enfonce... Le jour arrive, il court toujours... La faim le saisit et le pousse dans une maison ; point de maîtres ; ils étaient tous au travail. Il ouvre l'armoire, prend un morceau de pain et se sauve en le mangeant..... Bientôt il sent froid, un froid âcre intérieur qu'il n'a jamais éprouvé ; il aperçoit au bord du chemin la veste d'un cantonnier plantée sur un jalon... Le cantonnier prenait son repas sur le rebord du fossé et tournait le dos. Mathieu dérobe la veste, la met sur ses épaules et reprend sa course... Il avait encore plus froid..... et cependant ce n'était plus le capulet de sa grand'mère qu'il avait sur ses épaules. Il passe devant une grande habitation ; n'osant y entrer pour se réchauffer, il prend une poignée de foin dans une meule, la met contre une haie, entasse des brins

de bois et d'herbages et allume du feu en faisant jaillir des étincelles de deux cailloux. La flamme pétille, il chauffe ses mains, mais la flamme gagne la haie, et court vite de broussaille en broussaille... Ce commencement d'incendie l'effraye, il se sauve..... Le feu passe de la haie à la meule de foin, de la meule de foin à la maison ; tout brûle, et l'incendie, loin de le réchauffer, augmente le froid qui lui court dans les os. Il fuit plus vite..... Les paysans vont peut-être courir après l'incendiaire, et il n'a rien pour se défendre ; il coupe une grosse tige de houx, s'en fait un bâton bien noueux, terrible... Dès ce moment, Mathieu le vagabond va de village en village, débarrassé de la présence des hardes de sa mère, mais toujours obsédé par ce froid âcre qui parcourt ses os...

V

Méniquette et Laurent attendirent en vain, et pendant plusieurs jours, le retour de leur frère, ils ne le virent pas revenir... Le hasard les conduisit au galetas... Comment se faisait-il que les hardes de leur grand'mère ne fussent plus attachées au clou de la poutrelle?... Mathieu les avait vendues au chiffonnier sans doute... Après un mouvement de regret, ils n'eurent pas le courage de garder rancune au vendeur ; ils allaient être libres, délivrés de tout souvenir. Un mur d'oubli s'élevait entre eux et les morts.

Laurent prit son bâton et se rendit à Puymaurin, patrie des marchands de bœufs ; il voulait savoir s'il ne pourrait pas réparer, dans un prochain marché, la sottise qu'il avait commise à Simorre... Il est si doux à

certaines gens de gagner gros sans bêcher péniblement la terre, et attendre pendant huit mois la récolte arrosée de sueurs ! Ses complices allaient justement à la foire de Masseube ; ils le font rafraîchir et l'emmènent avec eux.

On pourrait causer d'affaires dans le trajet ; le chemin qu'ils devaient suivre passait justement près de la maison Brancas ; Laurent leur offrit de leur donner bon souper et bon gîte pour la nuit. Les marchands acceptèrent.

Pendant ce temps, Méniquette formait son plan aussi, et en commençait l'exécution à l'heure même... Elle prenait un peu de linge, qui n'avait nul besoin d'être lavé, et se rendait près du moulin, sous prétexte de le passer à l'eau claire.

Au bruit de son maillet, frappant sur la *banque* (1), Bruniquel met la tête à la fenêtre ; le cœur de la jeune fille se prend aussitôt à battre.

— Vous voilà, belle Méniquette, aux pieds toujours blancs et nus ?

— Je viens laver du linge, Bruniquel, et comme le ruisseau de la fontaine est à sec...

— Monteriez-vous en croupe aujourd'hui, si je vous offrais place sur mon *aubarde* ?

— Je tâcherais de m'habituer aux soubresauts de votre mulet, Bruniquel.

Le meunier allait faire la tournée de ses pratiques... La nuit approchait et ne l'effrayait pas ; les meuniers sont comme les chats et les loups : le soleil leur est moins agréable que la lune. Bruniquel selle son baudet, le conduit près du courant, prend à bras le corps

(1) Banc incliné et à deux pieds.

la jeune fille, qui se laisse faire en riant; il la met sur l'*aubarde* et monte à son tour.. Puis jambes par ci, jambes par là, et faisant mouliner son fouet sur les deux bêtes, il se dirige du côté de la maison Brancas.

Le chemin passait justement entre la vigne et le champ de maïs; il était creux et bordé de grandes haies vives... Pendant que Méniquette et le meunier arrivaient par le couchant, Laurent et les maquignons s'approchaient du côté opposé. De part et d'autre, la conversation était animée, mais peu bruyante, et de la nature de celles qu'on ne crie pas tout haut, au sortir de la messe, le dimanche.

— C'est donc convenu? disaient les maquignons à Laurent Brancas en résumant la discussion; demain matin tu nous précèderas au marché, disant partout que les moutons sont en grande baisse; qu'ils ont diminué de trente sous à Castelnau, de quarante à Auch; que du côté de Gimont une maladie terrible oblige tous les propriétaires à vendre... Ton dire ne sera pas suspect, tu n'es pas marchand de moutons, toi! Nous arrivons sur ces entrefaites : tout le monde se hâte de vendre; personne n'ose acheter; nous prenons cinq à six cents bêtes; nous gagnons deux francs sur chacune... Cent pistoles de bénéfice net.

— Et vous me donnerez?.. demanda Laurent.

Les maquignons n'eurent pas le temps de répondre à cette marque d'adhésion intéressée. Une étrange scène vint déranger leur complot et leur enlever leur complice. Voici ce qui se passait à l'autre angle du chemin... Depuis quelques instants, le vent soufflait avec force; il faisait jouer les tiges de la haie, entrechoquer les jambes de maïs, et sifflait dans les feuilles et les branches... La nuit approchait, le crépuscule

laissait encore apercevoir les objets à dix ou trente pas ; mais il leur donnait des formes et des couleurs singulières.

— Demain, n'est-ce pas, disait Bruniquel à celle qu'il portait en croupe, à la même heure, je repasserai et tu seras ici?..

Méniquette ne disait pas oui ; mais comment dire non à un si bel homme ? S'il ne parlait pas de mariage aujourd'hui, peut-être se proposait-il d'en parler au rendez-vous qu'il demandait.

— Que voulez-vous, Méniquette ? faut que la jeunesse soit la jeunesse ! C'est là mon catéchisme à moi. Laissons les tisons aux vieillards et les sermons à M. le curé... Demain, n'est-ce pas ?

— Demain, Bruniquel.

— Mais quel vent siffle donc à travers ces haies, Méniquette? Il est plaintif comme celui qui traverse la clôture d'un cimetière !

Bruniquel regarde du côté du maïs, et Méniquette y regarde aussi.

Dieu de bonté, quelle vision terrible ! Les jupons, la robe, le mouchoir, le corsage de la mère Mative dansent au vent... mieux encore, ses bras sont tendus, ils s'agitent et semblent maudire !.. Ce ne sont plus ses habits immobiles au clou du soliveau ; c'est quasi Mative elle-même, qui se dresse sur la terre et revient pour surveiller ses enfants !

— Bruniquel, Bruniquel ! s'écrie Méniquette épouvantée en se cachant le visage, je ne serai pas demain sur le sentier que vous devez suivre, je n'y serai pas après-demain, je n'y serai jamais !... Et la malheureuse, égarée, la tête perdue, prend la course et tombe,

à l'autre coude du chemin, dans le groupe des maquignons qui entraînent son frère.

— Qu'est-ce donc, Méniquette ? demande Laurent, qui venait de prononcer le fatal engagement de complicité.

— Mative, notre grand'mère Mative! balbutie Méniquette... elle se promène là, dans le maïs.

Laurent regarde; le froid le prend au cœur et le glace! C'était bien la robe, le jupon, le corsage de la sainte grand'mère, en effet, qui s'agitaient dans les hautes tiges ; les bras allaient, venaient, à une grande hauteur... On eût dit un fantôme de grande taille, descendu des nuages...

— Dieu vengeur ! s'écrie Laurent, comme avait crié Méniquette... et prenant la fuite, il n'ose rentrer chez lui, et se sauve au hasard. Méniquette le suit; ils se retournent au haut d'un monticule; la grand'mère Mative s'agitait toujours derrière la haie et semblait les poursuivre de ses bras maudissants. Ils reprennent la course; ils vont bien loin, bien loin du pays, courant comme le Juif-Errant, que poursuit l'éternel *marche*, *marche*, du bon Dieu... Le soir du deuxième jour, Laurent et Méniquette tombèrent de lassitude devant la porte d'une église. Le curé, qui se rendait à l'autel pour dire l'angelus du soir, releva les deux pauvres voyageurs exténués; il les interrogea. Méniquette lui répondit :

— Aux repenties, s'il vous plaît! faites-moi recevoir aux repenties, afin que le souvenir de ma grand'mère, qui me poursuit, ne me rencontre plus sur la mauvaise route.

La réponse de Laurent ne fut pas moins explicite.

— Si je savais lire, je vous prierais de m'ouvrir les

portes d'un séminaire; privé de toute éducation, je vous demande la faveur de vous servir comme domestique, afin de ne plus quitter le presbytère. Le prêtre écouta leurs suppliques; tous les deux trouvèrent le repos dans les lieux qu'ils avaient désignés, et ils ne cherchèrent plus à perdre le souvenir de leur grand'-mère.

Un mois après, le vagabond Mathieu rentrait à Brancas; il venait aider son frère et sa sœur à faire la récolte du maïs qu'il avait si énergiquement préservé du maraudage des oiseaux malfaisants. Il venait surtout se chauffer au vieux foyer maternel; car celui des auberges du chemin n'avait jamais pu combattre le refroidissement qu'il avait contracté le soir d'automne où il avait planté l'épouvantail sacrilége... Mais il trouva la maison vide, et les voisins ne surent point lui donner des nouvelles de Méniquette et de Laurent. Le meunier seul dit qu'ils avaient disparu tous les deux, poursuivis, emportés peut-être, par la grand'mère, qui était revenue un soir au crépuscule accomplir cette belle besogne. Mathieu regarda vers le champ de maïs. Le sombre mannequin se dressait toujours au-dessus des épis, et faisait aller les bras au vent : l'épouvante augmenta ses frissons. Il rentra précipitamment chez lui, entassa des faix de sarments dans l'âtre, et alluma un grand feu ; feu si grand, qu'il prit à la cheminée, de la cheminée au premier étage, du premier étage à la maison entière : les voisins accoururent et lui crièrent en vain : « Mathieu Brancas, le feu est au logis, sortez vite ou vous allez brûler comme un tison de l'autre monde ! » Mathieu, sourd à leurs cris, continua de se chauffer tranquillement, murmurant toujours : « J'ai froid, j'ai froid ! » Il tournait devant la cheminée

comme un mouton qu'on met à rôtir, et grelottait au milieu des flammes. Bientôt les planchers s'écroulèrent, il disparut sous les charbons et les décombres, et l'on entendait encore une voix étouffée murmurer : « J'ai froid, j'ai froid ! »

Le lendemain, l'épouvantail dansait encore au vent dans le maïs, en face de la maison en cendres;... les gens du village ne cessent de répéter depuis lors :

« Enfants, les morts ne sont pas aussi morts que l'on pense; ils savent regarder les vivants de là haut; et reviennent quelquefois sur la terre, parmi ceux qu'il ont aimés, pour les bénir, s'ils sont honnêtes; pour les punir, s'ils sont méchants.

MAITRE JEAN L'HABILE HOMME

I

Sur le coteau que vous voyez là-bas, il y avait jadis un jeune homme, fort élégant dans ses habits, qui se croyait très-habile homme, parce qu'il avait été longtemps à l'école, qu'il lisait dans plusieurs livres, savait écrire une lettre, et se croyait capable de faire le catéchisme quand M. le curé était absent. Ce jeune homme appelé Jean, épousa une jeune fille un peu simplette, appelée Jeanne; mais il n'avait garde de se plaindre d'une simplicité qui lui garantissait une éternelle supériorité dans le ménage, il ne voulait pas toutefois que cette simplicité allât jusqu'à la niaiserie.

Le lendemain de la noce, comme les invités avaient

épuisé la barrique de vin et mis à sec jusques à la cruche, Jeanne se rendit à la fontaine afin d'aller chercher de l'eau fraîche, sur la prière de son mari, qui sentait un vif besoin de se rafraîchir...

Nous avions oublié de dire que leur habitation était située sur un coteau, tandis que la fontaine coulait au point le plus bas d'une petite vallée profonde. Jeanne descend donc à la fontaine; un quart d'heure s'écoule, la demie fait le même chemin, et le pauvre Jean, très-altéré, ne voit arriver ni l'eau fraîche ni sa femme.

— Bièbe, dit-il à sa mère, allez donc voir ce que Jeanne fait là-bas; elle sait que j'attends la cruche, et n'a pas l'air de s'occuper de ma soif ardente.

Bièbe descend par le sentier de la vallée et trouve Jeanne assise au bord de la fontaine, les coudes appuyés sur les genoux.

— Que faites-vous là, ma bru? votre mari s'impatiente; il a besoin de boire comme un faucheur après avoir fait trois sillons, et vos retards augmentent sa soif.

Bièbe lève les yeux d'un air très-préoccupé.

— Je me demandais si vous aviez un berceau, ma mère; et comme je n'en ai pas aperçu dans la maison, j'étais à réfléchir au moyen de nous en procurer un, ne fût-il que d'osier ou de roseau.

— Nous manquons, il est vrai, de ce meuble fort utile, répondit Bièbe; celui qui me servit quand Jean était petit fut percé par les rats, et finit misérablement sa carrière réduit à l'état de panier de vendange; je ne sais trop où nous pourrons trouver à le remplacer. Il était fort joli, je vous assure; le parrain qui m'en fit cadeau crut me donner une pièce assez rare. Mais

comme le pauvre homme s'est laissé transporter dernièrement au cimetière, ce n'est plus sur lui qu'il faut compter pour en avoir un second.

Pendant la conversation des deux femmes, Jean, de plus en plus altéré et furieux, voit passer son père dans la cour et l'appelle.

— Ah ! les sottes femmes que nous avons épousées, dit-il ; les voilà toutes les deux à la fontaine ; depuis une heure j'attends de l'eau fraîche avec l'impatience du mauvais riche dans le purgatoire, et, comme la femme de Barbe-Bleue, *je ne vois jamais rien venir.*

Le pauvre père, désolé de la contrariété de son fils, descend au plus vite à la fontaine, et demande tout en colère aux deux ménagères comment elles peuvent causer aussi tranquillement lorsque Jean bat du pied, meurt de soif et tempête si fort en colère qu'il a parlé tout haut de la Barbe-Bleue !...

— Nous allons remonter, répondit Bièbe sans quitter ses réflexions. Mais votre chère bru se trouve dans un grand embarras : elle me demandait si nous n'aurions pas un berceau pour le temps où ce meuble deviendra nécessaire..... Que devais-je lui répondre ? Que le nôtre avait été mis hors de service, qu'il ne fallait pas compter sur l'ancien parrain pour le remplacer.

— Le cher Benoît, il est vrai, nous avait donné là le berceau le plus commode du monde, répondit le mari, en exprimant par un soupir la part qu'il prenait à la perte du petit lit... Les maudits rats ont abrégé son service, et je ne connais pas de faiseur de panier capable de nous donner un objet d'aussi bonne fabrication.

— Ne pensez-vous pas, beau-père, repartit Jeanne...

— Ah ! c'est trop fort ! s'écrie pendant ce temps le jeune mari furieux... Quoi ! je les envoie tous à la fontaine, et je ne puis en obtenir un verre d'eau. — Il court, descend, arrive au fond de la vallée et voit, non sans surprise, son père aussi tranquille que sa mère, sa mère aussi tranquille que sa femme, nonchalamment assis sur un tronc d'arbre et devisant avec le calme de paresseux qui n'ont qu'à tuer la journée. — C'est ainsi que vous m'apportez l'eau que j'attends depuis une heure, gens incroyables qui semblez prendre plaisir à me faire enrager !...

— Nous nous occupions du berceau avec ta mère et ta femme, répondit le père, et je disais que je ne connaissais pas dans les environs....

— De mortels aussi bêtes que vous l'êtes tous les trois !... repartit Jean, en terminant la phrase conformément à la situation irritable de son esprit. Vous me laissez mourir de soif, moi qui suis vivant, moi qui souffre, et vous vous préoccupez d'un berceau dont nous n'aurons peut-être jamais besoin !... Quelle honte pour un homme qui sait lire, écrire, compter et chanter au lutrin, de vivre attaché à de semblables imbéciles..... Je ne puis supporter cette existence abrutissante ;... restez tous les trois à la maison : vous êtes dignes les uns des autres... Quant à moi, je m'éloigne, ne pouvant plus supporter la compagnie de trois ignorants sans raison, et je jure que je ne remettrai pas les pieds chez vous, avant d'avoir découvert trois individus doués d'une aussi forte dose de sottise.

Sur cette belle déclaration de principes, Jean leur tourne le dos sans dire adieu ; le père, la mère et la femme, tout en larmes, ont beau le supplier de ne pas exécuter sa menace, il s'enfonce dans le bois et disparaît à leurs regards.

II

Arrivé sur la dernière lisière de la forêt, le fugitif entend du bruit; il regarde, et s'arrête : une vieille femme était occupée à tenir un cochon par une corde et à le frapper atrocement à coups de bâton. Jean ne pouvait se rendre compte du motif de cette correction.

— Que faites-vous donc à ce pourceau? lui demande-t-il, et de quel méfait a-t-il pu se rendre coupable pour mériter ce traitement?

— Vous ne voulez pas que je le frappe à coups redoublés! répondit la vieille. Je l'excite, depuis plus d'une heure, à monter sur ce chêne, afin qu'il aille en cueillir les glands, et le nigaud, l'entêté s'obstine à mourir de faim au pied de l'arbre, au lieu d'obéir à mes bons conseils. Ah! le sot de pourceau, le vilain animal de pourceau!

— J'aurais bien fantaisie d'adresser à quelqu'un les adjectifs dont vous accablez cet innocent quadrupède. Comment pouvez-vous espérer de le faire grimper sur ces hautes branches? il n'est pas fouine ou chat pour se livrer à de tels exercices. Donnez-moi votre bâton, je vais en frapper le chêne, et vous verrez les glands tomber sous la dent avide du pourceau, sans qu'il se fatigue inutilement à essayer d'escalader un tronc sur lequel le bon Dieu ne lui a jamais dit de monter...

Jean exécute ce qu'il annonce; les glands tombent avec abondance, et le cochon se gorge avec empressement de ce fruit des forêts, aux regards étonnés de la vieille, qui se promit de retenir la leçon.

Jean poursuit sa course. Le ciel se couvre de nua-

ges, l'orage approche... Il allait se réfugier dans une maison, quand il aperçoit une jeune femme, armée d'une fourche, et qui s'efforçait en vain de jeter des noix fraîches, avec cet outil, dans une galerie supérieure.

— Que faites-vous donc là, voisine? lui demande-t-il avec intérêt.

— Ne voyez-vous pas, lui répond-elle avec une colère mêlée de larmes, que la pluie va tomber, et que je voudrais mettre ces noix à l'abri?

— Et vous employez une fourche à ce travail?

— Je crois qu'elles sont ensorcelées, ces maudites, ces coquines de noix; j'ai donné plus de trente coups de fourche sans pouvoir en lancer une... Que la peste mange ces noix!... que la grêle détruise les noyers!...

— Si vous aviez eu le soin de prendre une pelle au lieu d'une fourche, la besogne serait faite depuis longtemps, ma pauvre femme!

— La pelle est au grenier; j'ai pris ce qui se trouvait sous ma main...

— Apprenez donc qu'on ne perd jamais son temps à choisir les instruments propres au travail que l'on veut faire... Jean, courant au grenier, revient muni de la pelle, et dans cinq ou six pelletées il abrite toutes les noix dans la galerie.

L'orage passe; Jean reprend son voyage, chargé des bénédictions de la vieille femme au cochon maigre et de la jeune femme aux noix vertes. A peine avait-il fait deux cents pas, qu'il rencontre une troisième femme occupée à jurer contre un vieillard infirme et insensé qui ne savait pas mettre ses culottes. Armée du vêtement à deux ouvertures, la femme, tout aussi peu sage que le vieillard, avait fait monter le pauvre homme sur un coffre, et plaçant la culotte ouverte devant lui, l'y

faisait sauter dedans, avec l'intention de faire entrer ses deux jambes à la fois dans leur double enveloppe, toujours pour économiser le temps. Mais le malheureux vieillard ne pouvait réussir à rencontrer les deux ouvertures, et ce pénible exercice recommençait incessamment, au milieu des gronderies et des reproches de la ménagère, qui traitait le vieillard tout aussi sévèrement que la première avait traité son pourceau, et la seconde les noix et les noyers.

Après avoir considéré l'étrange tentative faite par ce couple insensé, Jean s'approche et leur dit :

— Quelque facile qu'il soit de mettre une culotte, et j'en veux pour preuve le grand nombre de mortels qui exécutent ce travail chaque matin, la chose ne va pas toute seule cependant, et l'on peut échouer dans la tentative : témoin cet ancien roi de France qui mérita pour cela d'être mis en chanson... Les opérations les plus simples ne sont aisées qu'à la condition d'être faites selon certaines règles. Si vous étiez moins pressée d'enfourcher d'un seul coup ce vêtement, et que vous prissiez le temps de faire entrer une jambe après l'autre, ce vieillard serait culotté depuis longtemps, et votre âme aurait évité le poids assez lourd de tous les mots peu chrétiens que vous avez lancés.

Dès qu'il eut achevé ce discours, Jean l'habile homme prend le haut de chausses, introduit le pied droit de l'infirme dans une gaîne, le pied gauche dans la seconde ; il lève le vêtement entier, serre la boucle, et le vieillard est mieux habillé que le respectable roi Dagobert. Mais en donnant une leçon à la femme maladroite, il s'en était donné une à lui-même.

— Ah ! par mon patron ! dit-il, je puis rentrer chez moi... Aux premiers pas que j'ai fait hors de ma de-

meure, j'ai rencontré plus de sottise que dans ma propre famille. Vouloir faire monter les pourceaux sur les arbres, jeter des noix à coups de fourche et mettre des culottes les deux jambes à la fois, est bien autrement sot que de s'oublier à la fontaine à parler d'un berceau neuf mois avant la naissance d'un enfant..... Nous avons beau courir à la recherche des gens d'esprit, nous trouvons un bon nombre d'imbéciles avant de rencontrer des cervelles irréprochables. Contentons-nous d'être un homme supérieur nous-même, de lire dans toute espèce de livres, de chanter au lutrin, et permettons à ceux qui nous entourent de n'avoir pas autant d'esprit que nous. Sottise pour sottise, mieux vaut encore supporter au coin de notre feu celle des êtres qui nous aiment, que de broncher sur les chemins et dans les bois aux grosses balourdises de gens indifférents, qui n'ont pas à nous offrir les compensations de l'amitié pour se les faire pardonner.

CLAIRETTE OU LA CHASSE AUX MARIS

I

Clairette avait perdu son père et sa mère à l'âge de treize ans. Douée d'un bon naturel, mais la tête un peu légère, elle se bornait à regarder la surface des choses et ne prenait guère la peine d'en chercher le sens un peu au fond. Elle laissa donc son oncle tuteur négliger son bien, sans y prendre garde, et aima mieux elle-même courir les foires et les marchés, les fêtes patronales et les divertissements du dimanche, que de

sarcler ses champs, bêcher son jardin, et mener paître son troupeau.

Ce n'est pas qu'elle fût indolente, inactive : elle passait chaque matin une bonne heure à sa toilette ; elle en employait deux autres durant la journée à lisser ses bandeaux, à remettre sa coëffe et son jupon en ordre. Et puis c'étaient des courses par ci, des promenades par là : la pauvre enfant n'avait pas un instant à elle. En revanche, elle avait plusieurs bonnes camarades ; combien n'en a-t-on pas à cet âge ! L'enfant a l'air de faire d'autant plus provision d'amis, qu'il doit en perdre quelqu'un à chaque pas qu'il fait dans le monde. Une douzaine de jeunes filles avaient suivi l'école et fait la première communion avec Clairette. Après ce grand acte qui nous met hors d'enfance, et nous donne notre place dans le grand atelier d'ici-bas, chacune d'elles avait reçu sa tâche dans le travail de la famille. *Margalide* cousait le jour, filait le soir : *Biebe* faisait le ménage et portait le repas aux travailleurs. *Lixandrine* gardait les brebis et les vaches !

Clairette seule, désœuvrée comme une petite sauvage, (elle appelait cela de la liberté !) tirait vanité de son indépendance, et plaignait ses compagnes de tout le mal qu'elles se donnaient ici-bas..... A quoi cela leur servait-il ? Biebe avait-elle de plus beaux habits le dimanche quand elle-avait parcouru les sentiers boueux, hérissés de ronces ? Lixandrine était-elle plus fraîche, après s'être brûlé le teint à garder les troupeaux au grand soleil d'été ?

II

L'âge vint, cependant, où malgré la fierté de son demi-vagabondage, Clairette ambitionna un peu moins d'in-

dépendance et se sentit disposée à tomber au pouvoir d'un mari. Ce désir bien naturel, mais encore vague à dix-huit ans, et subordonné aux circonstances, devint impérieux comme un point d'honneur à satisfaire, lorsque Clairette eut assisté au mariage de Margalide avec le tailleur *Latané.*

Margalide était la plus jeune : par quelle faveur inexplicable de saint Joseph, le protecteur des époux, prenait-elle le pas sur toutes ses amies ? Elle était moins jolie que Clairette assurément, moins aimable aussi ; qui osait le mettre en doute ! Quel attrait avait pu lui valoir la préférence du jeune et fringant Latané ?....

Ah le voici... Margalide portait une superbe jupe rouge d'un éclat de coquelicot qui mettait les bœufs en fuite (1), mais qui produisait un effet tout opposé sur les jeunes garçons ; la couleur de ce bienheureux jupon tranchait si vivement sur le vert des prairies et le gris des bruyères, qu'on le remarquait aisément à demi-lieue à la ronde. Latané, tout ébloui, avait dû courir vers le rouge comme les grenouilles vers l'appât mis à l'hameçon de la ligne.

La femme est naturellement portée à donner à la toilette la valeur d'un talisman ; non-seulement la femme de la ville, mais la plus simple jeune fille des champs. Il suffit de porter jupe pour avoir l'instinct des chiffons et des couleurs ; Clairette le possédait au plus haut degré ; elle crut avoir découvert le secret de Margalide : elle courut vendre six brebis et acheta la jupe la plus écarlate, qu'elle put découvrir sur les étaux du marché.

Depuis ce jour, elle n'alla plus à la fontaine, à l'é-

(1) La couleur rouge irrite ces animaux.

glise, au bal ou à la foire, sans le vêtement attractif sous lequel l'heureuse Margalide avait capturé le tailleur Latané.

Mais elle eut beau se glisser dans la foule et se montrer aux yeux, les femmes la trouvèrent pimpante, les jeunes filles jalousèrent sa toilette, les danseurs l'invitèrent à danser galamment; mais les mères ne songèrent pas à la donner pour femme à leurs fils, et les fils ne parlèrent pas de la prendre pour ménagère.

Après un an de tentatives inutiles, pas une proposition de mariage ne s'était fait entendre... Quelle mauvaise chance! Bientôt, son amie Biebe prit le joli sentier suivi par Margalide et épousa le laboureur *Ménichot.*

Clairette fut désespérée!... Elle avait perdu quinze mois à arborer son jupon rouge, et ne savait à quelle cause attribuer son insuccès. Biebe était-elle donc plus gentille? personne n'aurait osé soutenir un semblable mensonge! il suffisait de les voir l'une et l'autre à la danse. Clairette attirait trente danseurs de plus que n'en retenait sa rivale. Celle-ci avait-elle plus d'esprit? elle ne trouvait pas deux idées à mettre à la suite, et ne répondait aux propos des garçons qu'en baissant les yeux...

— J'y suis! pensa Clairette, ardente à chercher les causes de ses disgrâces. Biebe porte constamment la quenouille au côté, même quand elle a sur la tête la cruche ou la corbeille qui contient le repas des travailleurs?

La quenouille, bien sûr, avait certaine vertu matrimoniale qui attirait les épouseurs, comme les miroirs attirent les alouettes... Clairette était bien résolue à prendre la même baguette magique... Si une simple

quenouille de roseau avait été à ce point favorable à Biebe la ménagère, que ne ferait pas une belle quenouille de bon coudrier, ciselée au petit fer par le plus habile ouvrier du village, garnie de fine laine blanche, au lieu de lin grossier, entourée de rubans rouges au lieu de ficelle.

La jeune fille complète son équipement ; elle achète l'appareil à filage le plus élégant de la contrée, le garnit d'une laine blanche comme la neige, l'entoure de rubans artistement disposés en nœuds, et ne se montre plus sur les sentiers, devant sa porte, ou dans le village, sans cet élégant ustensile des bonnes et laborieuses paysannes.

Elle n'avait oublié qu'un point, celui de faire tourner le fuseau... La quenouille, immobile à sa ceinture, portait constamment le même flocon de laine.

Qu'arriva-t-il ?... Le riche instrument de Clairette fut moins heureux que le grossier bâton de roseau de Biebe la laborieuse ; l'année s'écoula, Clairette trouva dans chaque fête maints danseurs empressés à lui prendre la taille, à lui presser la main, mais jamais de galants disposés à parler d'épousailles. Elle avait vingt ans, elle voyait passer devant elle sa cousine Françoise, son amie Lixandrine...

Lixandrine ! la plus disgracieuse créature du village : qui boitait un peu, disaient ces clairvoyants qu'on appelle des mauvaises langues ! Oui, vraiment ! Lixandrine, la brune aux cheveux roux ; Lixandrine, la mal plantée sur ses hanches... ! A quel devin s'était-elle donc adressée pour jeter le charme sur ce pauvre *Jean Pierron* ? Quel secret avait-elle découvert dans le tiroir à recettes de sa grand'mère... ? Clairette chercha longuement la réponse à ces diffi-

cultés. Elle crut enfin la découvrir dans la présence d'un petit agneau blanc qui suivait constamment la bergère.

Après cette belle trouvaille, je laisse à penser si Clairette fut prompte à se procurer un agneau, qui ressemblât autant que possible à celui de la brune *Lixandrine*... Depuis ce jour, elle ne se sépara plus de cette jolie petite bête bêlante et sautillante, qui venait lui manger le pain dans la main...

L'épouseur courut-il sur les pas de l'agneau? Pas plus qu'il n'était venu au signal de la robe rouge, à celui de la quenouille enrubannée. Les jours succédèrent aux jours, les mois aux mois : la pauvre Clairette ne vit approcher personne...

III

Aux regrets et au dépit succéda le désespoir. La vieille tante Miqueline, qui en savait long sur la vie, entendit ses plaintes et lui vint à consolation. Quelle est la jeune fille qui n'a pas une *fée bon conseil* dans son voisinage, quand elle se donne la peine de l'écouter.

— Vous pleurez, Clairette, lui dit Miqueline.

— Je pleure mes vingt et un ans qui s'en vont, qui s'en vont sans faire halte.

— Et sans vous avoir procuré un mari, n'est-ce pas?

— Il n'est pas besoin d'être sorcière pour deviner cela, Miqueline.

— Votre robe rouge et votre quenouille fleurie se sont impunément usées à servir de signaux. Votre petit agneau sautillant et bêlant est resté tout aussi inutile.

— Comment me dites-vous ces choses-là, Miqueline ?

— Je les dis comme je les pense. Supposez-vous que mes yeux, à moitié fermés par l'âge, ne sachent pas voir clair dans les petits engins, dans les lacets tendus, par vous et vos pareilles, sur le sentier d'établissement : la jeune fille est un oiseau imitateur, de la famille du perroquet ou du geai, qui ne cesse de crier, depuis le commencement du monde : *Un mari, un mari* ! et il n'est pas nécessaire de lui faire la leçon sur ce point, ma chère nièce Clairette.

— Il est vrai, Miqueline ! J'espérais être aussi heureuse que mes amies, à l'endroit du mariage, en essayant d'imiter leur façon de se montrer et de faire...

— Et vous voilà obligée de reconnaître que vous en êtes pour vos frais... Malheureux enfants, qui vous en tenez toujours à la couleur à la forme, sans sonder la nature des choses ! Oui, la coutume de vos amies de se montrer en public constamment accompagnées de certains objets convenables et utiles, n'a pas peu contribué à leur procurer des épouseurs ; mais savez-vous pour quelle cause ? C'est que la robe rouge avait été filée, cousue par la vaillante jeune fille qui la portait, et cet échantillon de l'adresse, de l'activité de la couturière, donnait une excellente preuve de son savoir faire aux choses de son état. La quenouille a été tout aussi favorable à Biebe, parce que l'intrépide fileuse ne se bornait pas, comme vous, à porter cet outil immobile à la ceinture ; elle y tenait constamment le fuseau suspendu et les doigts attachés... Aussi le paquet de laine ou de lin était-il renouvelé dix fois par jour. Si l'agneau n'a pas mal servi à Lixandrine, c'est qu'il était l'avant-garde du beau troupeau de cinquante têtes que la soigneuse bergère menait chaque jour au pâturage ; l'été

au plus matin, l'hiver l'après-midi; évitant les herbes et les prés humides, rentrant toujours ses brebis avant la pluie, évitant enfin toutes les intempéries contraires à ces bêtes délicates. Vos trois amies ont si bien travaillé, chacune en son industrie, qu'elles ont acquis au loin la réputation d'intelligence et d'activité qui sont la meilleure dot des jeunes paysannes, le plus sûr allèchement des épouseurs. Quittez le jupon rouge que vous avez acheté et non filé, la quenouille qui ne vous sert à rien, l'agneau qui ne vous est pas plus utile. Vous avez des champs et des prés que vous laissez en friche ; reprenez la bêche et le rateau, remuez la terre, arrachez les mauvaises herbes ; soyez aussi laborieuse que vos compagnes, et vous n'attendrez pas longtemps un mari.

Clairette écouta le discours de tante Miqueline avec toute l'attention que mérite un conseil que l'on est prêt à suivre, parce qu'il paraît bon ; ne quittant plus son petit enclos, elle bêcha, sarcla, fana si bien, qu'avant la fin de l'an le fils du riche Thomas vint lui dire.

— Voulez-vous être ma femme, Clairette ?

— Pourquoi vous contrarier, si tel est votre désir, M. Thomas, répondit Clairette, en baissant les yeux avec la feinte modestie que savent si bien jouer les paysannes les moins intimidées.

— Topez là, Clairette ; elle topa.

Et leurs mains restèrent l'une dans l'autre.

LE BRACONNIER

Holà, hé! vous autres, qui bêchez comme des sourds dans ce champ, sans cesse remué, retourné sans dessus dessous; laissez un instant ce travail de nègre, et venez vous réjouir à la fête. N'entendez-vous pas les violons et les tambourins; ils sont installés sur un char, en face de trois veaux pendus sous le hangar de l'auberge. Ces appétissantes bêtes, écorchées, dépécées par tranches, vont garnir le pot au feu et la broche de chaque maison du village. Tout le monde est au plaisir là-bas et vous restez à la peine ici!... Je sais bien que vous m'appellerez paresseux, propre à rien; vous m'accuserez de flairer les bons repas, et de courir soir et matin à travers vos champs, le fusil sur l'épaule; bien m'en prend, ajouterez-vous, que d'autres labourent et sèment pour moi : les tables du pays seraient bien froides, si les laboureurs ne suaient au travail, pendant que le braconnier se promène en chantant le long des sentiers... Moi je vous répondrai : chacun son goût et sa disposition aux choses. Suis-je donc toujours sans rien faire! La bêche me paraît lourde, la

charrue plus pesante encore, il est vrai... Mais suis-je le dernier à quitter mes promenades, quand il s'agit de vous aider à rentrer les foins, à cueillir le raisin, à dépouiller le maïs sous les granges, dans les veillées d'octobre. Si la nombreuse chambrée menace de s'attarder au travail, en bâillant d'ennui, n'est-ce pas à moi que vous dites : « Allons, joyeux compère, ranime un peu cette jeunesse par tes contes qui font rire, par tes histoires qui font connaître la vie : tu as vu beaucoup et appris à l'avenant. » Aussitôt, je commence à réveiller les gens en imitant le cri du coq et du corbeau, celui du rable et de la chouette ; le cheval hennit, l'âne braît ; je sonne une fanfare sans cors de chasse : on dresse l'oreille ; je fais le bruit de l'orage avec mes lèvres mises au tremblement, celui de la grêle avec un roulement de mains battu sur les genoux, sur la poitrine, sur la tête; on dirait vingt tambours tapageant à la tête des grenadiers de La Tour d'Auvergne. Les petits enfants ont peur, les vieillards sourient, filles et garçons éclatent de rire ; quant mon auditoire est à son poste, je raconte ce que les anciens m'ont appris... Est-ce l'existence d'un homme inutile, cela? Vous savez bien qu'il y a de la sagesse dans mes discours; j'ai étudié la philosophie de la pratique chez M. le marquis, où je fus longtemps garde-chasse. Il me renvoya comme coupable de ne pas faire assez de procès aux pauvres diables qui venaient tirer aux lapins sur la lisière de ses bois... Mais *bon chien continue de flairer après le courre* ; je poursuivis pour mon compte le beau métier de giboyeur, commencé pour celui de M. le marquis, et personne ne s'en plaint. Je porte un lièvre à celui-ci, deux perdrix à celui-là ; on m'invite à m'asseoir à table, c'est mon gagne-pain, à moi : qui pour-

rait s'en fâcher?... Est-ce que je prends sur la terre autre chose que les oiseaux et les petites bêtes du bon Dieu, qui n'iront jamais me dénoncer à M. le bailli... Suivez mes conseils comme vous écoutez mes histoires. Si vous suez pendant la semaine, faut savoir parfois oublier les fatigues près d'une bouteille de vin vieux ; venez à la fête, le braconnier égayera les sombres soucis des mauvaises récoltes, en vous répétant ces joyeux récits d'autrefois, où le pauvre se dédommage en saillies et en satires de la morgue des sots et de la fatuité des petits comtes sans comtés... Vive la joie, qui met le plus simple paysan au-dessus du *muscadin* ennuyé de son bonheur ; si Dieu nous donna quelques brins de cette malice qui ne tue personne, faut s'en servir pour se moquer de qui nous dédaigne sans raison... Vous quittez le champ pour aujourd'hui, n'est-ce pas?... Touchez là... courons à la fête... je vous en conterai long pendant que les vieux trinqueront et que les jeunes danseront les rondeaux... C'est dit, c'est fait... Nous voilà sous le hangard *au cabaret des francs amis*. Asseyez-vous et attention... Le furet se met en quête : trinquer est autorisé, boire est recommandé ; il n'est permis d'interrompre qu'à la condition d'éclater de rire!

LE MEUNIER ET LE MARQUIS

I

M. le marquis de Loubersan, écuyer du roi Louis XVI, habitait la cour de Versailles depuis son enfance; un demi-siècle s'était écoulé sans qu'il eût visité ses terres de Gascogne; il se contentait de savoir qu'elles existaient et de recevoir, par les soins de son intendant, les redevances de ses *faquins de bordiers*.

Il eut un jour la fantaisie de voir si son domaine était à la même place, si son château était logeable, si les bâtiments ruraux étaient debout. Il monte dans sa chaise de poste et... fouette cocher!.... Le voilà sur la route de Bayonne... Après avoir passé Agen, il traverse la Garonne à Leyrac, demande son chemin à chaque relais, et finit par arriver dans son manoir, justifiant ainsi le proverbe : *Qui langue a à Rome va.*

Le château était un peu délabré, mais encore solide. Le marquis entre dédaigneusement, le chapeau sur l'oreille, les mains dans les poches, riant de la bicoque où ses aïeux ont eu la complaisance de naître et la sottise de végéter. Quel pays et quelles gens! pas de terrasse, pas de jets d'eau...; quelques champs qui produisent la grossière nourriture du pauvre; des prairies qui nourrissent des bœufs et des moutons... Il veut prendre des renseignements sur la contrée : la servante est assez sotte pour lui parler de volaille; le jardinier assez stupide pour l'entretenir de légumes et de jardinage; les bordiers et le meunier ne se figurent-ils pas qu'il vient visiter ses récoltes, et s'assurer que le moulin et le batardeau sont en bon état!

— Allons! pensa le marquis, s'il n'y a que des bê-

tes dans ce pays, j'aurai toujours eu le plaisir de voir une province dont tous les habitants devraient porter le bât, le lic ou, et remplacer les bœufs dans le labourage (1). Il faudra que je soumette ce projet à nos savants... Holà, Saint-Jean, dit-il à son régisseur... pourrais-tu me citer, dans les environs, un homme qui ne soit pas tout à fait niais, et avec lequel je pourrais causer de quelque chose qui ne serait pas du dernier commun, du dernier peuple ?

— J'ai cet espoir, M. le marquis : le vétérinaire se connaît en chevaux, l'instituteur sait parfaitement expliquer l'almanach, et M. l'archiprêtre fait d'excellents sermons sur la vanité de certains borgnes qui prennent tous les autres hommes pour des aveugles.

— Ah ! vous avez un archiprêtre ici, reprit le marquis, en jouant avec sa tabatière d'or. Je ne m'en serais pas douté... D'où vient que je végète, que je bâille depuis trois jours, dans ce pays d'Iroquois, et qu'il ne s'est pas encore procuré l'honneur de me rendre visite, de voir ce que c'est qu'un marquis.

— Monsieur l'archiprêtre n'ose peut-être pas se présenter sans invitation devant un grand personnage !

— Va lui dire que je lui ferai la grâce de le recevoir demain à mon petit lever.

II

Le régisseur remplit la commission, et le lendemain, M. l'archiprêtre se rendait au château, après avoir prié pour les simples d'esprit, à qui le bon Dieu a promis l'entrée de son royaume.

(1) Accusation adressée à la noblesse vers la fin du dix-huitième siècle, par les gens intéressés à préparer le peuple des campagnes au mouvement de 1789.

— Bonjour, monsieur l'archiprêtre, dit le marquis, en faisant tirer ses bas de soie autour de son mollet, par son premier valet de chambre. Seriez-vous aussi habile homme qu'on se plaît à le conter dans le pays, et vous sentiriez-vous capable de résoudre certains problèmes de savant, que je me propose de vous soumettre ?

— J'essaierai de me montrer obéissant et agréable en toutes choses à monsieur le marquis, répond l'archiprêtre.

— Vous aimez le vin de Bordeaux, je suppose ?

— Je respecte trop la volonté de Dieu qui l'a créé bon, pour oser le trouver mauvais.

— Et le vin de Xérès ?

— Il n'a jamais visité mon presbytère ! mais je ne serai pas fâché de faire sa connaissance.

— Eh bien, si vous me dites où *se trouve le centre du monde*, je vous donnerai six bouteilles de Bordeaux ; si vous m'apprenez quelle *est la valeur de ma personne*, je vous en donnerai dix de Xérès ; si vous devinez *ce que je pense*, je vous en donnerai douze d'Alicante ; si vous découvrez *le nombre mystérieux qui est renfermé dans deux œufs*, je vous offrirai une mitre en or..., aussitôt que vous serez évêque.

— Monseigneur veut renouveler la tentation du serpent, pensant que ma simplicité ne saura pas cueillir la pomme. Vingt-quatre heures de réflexion, s'il vous plaît, je vais demander des conseils à mes voisins et des inspirations au Saint-Esprit.

Le marquis consent, et l'archiprêtre se retire... Celui-ci réfléchit, se promène dans son jardin, se promène sur la route... Le bon Dieu ne lui envoie aucune idée lumineuse. Mais, à la place d'inspirations, il lui adresse le meunier Bernichou.

C'était un gros et déluré garçon de trente ans, connaissant la vie sur le bout du doigt, subtil en affaires, adroit à prendre la pugnère (1), et sachant bien éfiler les choses... Il passait sur son âne, faisant claquer son fouet et chantant le rondeau :

Turelutu, turelure.
Turelutu, sur la verdure.

— Bonjour, M. l'archiprêtre! s'écria-t-il avec une sorte de familiarité respectueuse. Que cherchez-vous sur le chemin? Auriez-vous laissé tomber les péchés qu'on vous a remis à confesse?

— Je suis dans un grand embarras, mon pauvre Bernichou; depuis trois heures, je cherche et et ne puis découvrir ce que je suis tenu de trouver avant qu'il soit demain.

— De quoi s'agit-il, M. l'archiprêtre?

— De résoudre quatre points fort difficiles : 1° *Où se trouve le centre du monde*; 2° *quel prix vaut la personne de M. le marquis*; 3° *ce que pense M. le marquis*; 4° *quel est le nombre qui se trouve renfermé dans deux œufs?*

— A quoi çà vous servira-t-il, de trouver cela?

— A obtenir trente bouteilles des meilleurs vins qui soient au monde; et à ne pas être considéré comme un nigaud par un seigneur des écuries de Versailles.

— Trente bouteilles ! s'écrie Bernichou, beaucoup plus frappé de cette dernière proposition que de la précédente, et il saute à bas de son baudet... Cédez-moi la moitié de ces bouteilles, et je gagne partie double à M. l'écuyer du roi.

(1) Poignée de blé que le meunier prend sur chaque mesure qu'il fait moudre.

— Je te les promets toutes, si tu sauvegardes la réputation des gens de ce pays.

— Votre soutane et votre gourdin, s'il vous plaît ; laissez-moi devenir M. l'archiprêtre pour quelques heures ; je vais dire son fait à Monseigneur.

— Je te cède la place de bon cœur !... Si les exigences de M. le marquis n'étaient pas satisfaites, il pourrait y avoir quelqu'un de berné, et je n'ai pas fantaisie...

III

Bernichou endosse la soutane, met le rabat, le tricorne, prend la canne à pomme d'ivoire des mains de l'archiprêtre, et se dirige vers le château.

La nuit approchait ; le marquis, voyant la robe noire, se laisse prendre aux apparences, et fait entrer la soutane et le tricorne dans la salle à manger ; il s'assied en face, dans un bon fauteuil, et fait apporter une petite table, garnie de deux bouteilles de vin et de deux œufs frais mis dans un plat.

— Allons, M. l'archiprêtre, dit-il en remplissant deux verres ; buvons à la science des Gascons de ce pays. Avez-vous résolu mes problèmes ?

— Peut-être, Monseigneur..., peut-être, répond l'archiprêtre-meunier.

— Vraiment... vous savez *où se trouve le centre du monde?*

Bernichou lève son bâton, et l'enfonce en manière d'épieu dans le carrelage, qui craque sous la pointe de fer.

— Il est là, Monseigneur !

— Comment là?

— Certainement !

— Donnez-m'en la preuve !

— Dam, j'affirme ; c'est à vous d'établir que j'ai tort... Allez chercher un arpenteur géomètre, et faites mesurer.

Mesurer le monde !... l'opération n'était pas facile. Le défi effraya Monseigneur, qui se hâta de passer à la seconde proposition.

— Et la valeur de ma personne, quelle est-elle, M. l'archiprêtre ?

— Jésus-Christ fut vendu trente deniers ; vous n'auriez pas la prétention de valoir autant que le bon Dieu : mettons vingt-huit deniers, vous n'avez pas à vous plaindre ; voulez-vous que je compte la somme et que j'emporte la marchandise ?

L'habile écuyer du roi ne savait que répondre ; il frappa du pied avec impatience, et déchira son jabot en le tordant.

— *Et ma pensée, quelle est-elle, à cette heure?* demanda-t-il avec humeur.

— L'homme se nourrit d'erreurs et de mensonges, voilà pourquoi tant de gens sont gras et dodus : vous croyez parler à M. l'archiprêtre, et vous avez affaire au simple meunier Bernichou, Monseigneur.

— Au meunier ! s'écrie le marquis furieux.

— Au meunier, qui s'est mis en tête de prouver aux Parisiens que tous les Gascons n'étaient pas des imbéciles.

— Homme audacieux ! gagnerais-tu aussi la dernière gageure, en devinant combien il y a d'œufs sur ce plat ?

— Il y en a deux, Monseigneur.

— Pas davantage?... Logicien ignorant ! tu t'avises de lutter avec un marquis, et tu ne connais pas les premiers éléments de l'arithmétique.

— Chacun a sa manière de compter, Monseigneur.

— Mais il n'y en a qu'une de bonne.

— C'est aussi mon opinion.

— Tu vois là deux œufs, n'est-ce pas ?

— Oui, Monseigneur.

— Mais s'il y en a deux, à plus forte raison il y en a un; or, deux d'un côté, un de l'autre, ont toujours fait trois... ignorant.

— Vous avez parbleu raison, Monseigneur; mais il est également certain que l'estomac d'un paysan est plus vorace que celui d'un gentilhomme. Permettez-moi de prendre les deux œufs qui sont de ce côté — et Bernichou plaça les deux œufs dans son assiette — puis, Monseigneur, vous souperez avec le troisième. Le marquis de Loubersan demeura stupéfait en face du plat vide... Son amour-propre blessé ne pouvait se résoudre à reconnaître la victoire de Bernichou; mais il n'en fut pas moins convaincu, *in petto*, qu'un pays où les garçons meuniers étaient si peu manchots, ne devait pas être peuplé de paysans dignes de remplacer les bœufs dans le labourage. Il se hâta de regagner les écuries de Versailles, dont les habitants lui causaient moins d'embarras. Et l'on répéta depuis ce jour dans la contrée : « Ah! si les seigneurs de la cour quittaient leurs beaux habits et revenaient, pêle-mêle, à l'école avec les gens du village, que de coups de ferrule ils s'exposeraient à recevoir. »

LE SAC DE LA RAMÉE

I

Pour qui sent la démangeaison de mal faire, il n'est pas faveur ou douce promesse qui le puisse ramener au sentier de faire bien.... Si Dieu lui-même ne s'en mêle, les plus grands saints y perdront leur peine et leur latin.

Un jeune colporteur de Montrejeau parcourait depuis trois ans le monde, avec son grand sac de marchandises sur l'épaule... Là voyageaient, entassés, les paquets de fil et les sandales, les clous de sabot et les mouchoirs, les bonnets de coton et les almanachs. Le commerce aurait eu d'assez beaux résultats, si le cabaret n'avait dévoré les bénéfices, en faisant plus d'une brèche au capital... Alors, on essayait de rétablir la balance : on introduisait un peu de filoselle dans la soie, quelques pièces de coton à travers la flanelle ; on allégeait le poids des autres objets et l'on relevait l'équilibre des profits aux dépens de celui de la conscience.

Cependant La Ramée n'était pas un méchant homme; plus étourdi que pervers, il portait secours à tous les charretiers dans l'embarras, à tous les marchands de brebis empêtrés dans des bourbiers, qu'il rencontrait sur les routes ; il ne refusait jamais l'aumône aux pauvres, quand il se trouvait en fonds, et saluait respectueusement tous les prêtres qui se montraient sur son passage.

Au milieu de ce combat du mal et du bien, son pa-

tron céleste résolut de lui être secourable et d'arracher à Satan la partie à moitié gâtée qu'il commençait à mettre sous sa griffe. Un jour que La Ramée traversait la forêt de Saramon, il rencontre sur le sentier désert un petit vieillard estropié, qui se permet de lui demander humblement la charité *au nom de Dieu.*

— Voilà un sou, mon ami, dit le colporteur, en mettant la main dans sa poche.

Mais cette visite à son gousset lui révéla une situation fâcheuse : il n'avait plus que deux sous, et il devait payer sa couchée à Saramon... N'importe ! sou promis, sou donné... Il remet l'aumône au pauvre qui solde sa reconnaissance en bénédictions.

Au bout de trente pas, une petite vieille, qu'on aurait prise pour la femme du mendiant, paraît sur le sentier, sans que La Ramée pût remarquer le buisson d'où elle était sortie. Elle demanda la charité *au nom de la sainte Vierge*, d'un ton si suppliant, que La Ramée fit un nouvel emprunt à sa bourse, et lui remit son dernier sou, en lui disant :

— J'ai donné au serviteur de Dieu, je donne à la servante de la Vierge; priez le ciel qu'un enfant ne vienne pas me demander quelque chose au nom du petit Jésus, j'aurais le mal au cœur de lui refuser.

La vieille disparut avec une si grande rapidité, que La Ramée se demanda si elle avait été ravie au ciel ou abîmée sous terre ; au même instant il crut entendre de petits grillons murmurer dans les herbes : « Bien, bien, très-bien. »

La Ramée, fort surpris de cette musique forestière, se retournait de droite et de gauche pour découvrir les petits musiciens invisibles, lorsque, regardant je ne sais trop de quel côté, il se trouva devant un *homme*,

qu'il prit tout d'abord pour un *Monsieur :* il portait des souliers propres, des vêtements sans accrocs ni pièces disparates. Il tenait un bâton mais pas de besace, et s'il n'avait pas de perruque sur la tête, il avait en revanche une barbe énorme au menton.

— Passe pour celui-ci, *pensa* La Ramée, je n'aurai pas de nouvelle aumône à faire.

Il s'était contenté *de penser*; toutefois l'inconnu l'entendit.

— Non, tu n'auras pas d'aumône à me donner, lui dit-il. Tu as été assez charitable aujourd'hui; aussi vais-je te rendre les deux sous qui te sont utiles pour payer ton lit à Saramon. C'était moi qui étais le petit vieillard, moi qui étais la petite vieille.

La Ramée recula de trois pas!

— Ne sois pas surpris de ces métamorphoses : je m'appelle saint Pierre, j'habite le paradis, et je suis ton patron... J'ai voulu venir en aide à mon protégé, quoiqu'il néglige depuis longtemps de m'adresser les prières d'usage; mais tu es meilleur au fond que tu ne le paraîs à la surface... Laisse là, je te prie, ton sac de marchandises, où le fil est de mauvaise qualité, la laine de rebut, où les autres articles sont peu orthodoxes... Jette aux buissons tous ces objets de trafic, qui te poussent à réaliser des bénéfices peu licites.

— Oh! bon saint Pierre! Si je quitte mon sac, qui m'assurera le pain de chaque jour?... Quelque pauvre que je sois, la vie me paraît douce, et je ne suis pas disposé à combattre la faim en mendiant... Je ne trouverai pas toujours un La Ramée sur mon chemin.

— Fais un souhait... Me voici prêt à le satisfaire.

— L'habitude est une seconde nature, dit le pro-

verbe : l'homme ressemble fort au cheval de moulin, qui tourne constamment dans le même cercle, et se trouve dépaysé quand il s'écarte du sentier battu. Si vous me séparez de mon vieux sac, mon fidèle compagnon de plaisir et de peine, le meilleur souhait que je puisse former, c'est que vous m'en donniez un autre au plus tôt.

— Tu l'auras, La Ramée; et j'attacherai à ce nouveau camarade du colporteur une bénédiction précieuse... Le voilà, il est en cuir et solide... Il ne renferme pas de marchandises, mais la propriété précieuse d'attirer à lui tous les objets auxquels tu diras : *Chose que je désire avoir, entre dans le sac de La Ramée.*

A ces mots, un bon sac de cuir tombe aux pieds du colporteur ébahi; il regarde, il était vide; il veut remercier son bienfaiteur; saint Pierre avait disparu...

II

La Ramée place le sac sur ses épaules, et, leste comme un voyageur qui ne porte d'autre fardeau que celui de ses espérances, il fait tourner son gourdin, et se dirige vers Saramon.

En passant devant l'auberge d'Azimon, où il avait coutume de prendre gîte, il regarde par la fenêtre de la cuisine, et voit un magnifique chapon, qui tournait à la broche, et prenait sous le feu rayonnant, la plus appétissante couleur de rôti. Un appétit dévorant se développe soudain dans l'estomac de La Ramée : il songeait à commander un bon repas, regrettant d'avoir à attendre sa cuisson pendant deux heures, car le poulet qu'on lui destinait chantait encore

dans la basse-cour probablement, et la contemplation de la volaille cuite changeait son appétit en faim canine : — *Oh! beau chapon rôti, qui tournes à la broche, dit-il, avec l'accent de la convoitise, que n'est-tu déjà dans mon sac?* Aussitôt le chapon quitte la cheminée, et continuant à tourner comme une toupie, vient tomber dans le sac du colporteur ; celui-ci ne peut plus douter de la faveur spéciale de saint Pierre. Il referme son buffet, quitte l'auberge et traverse la ville :

« C'est mal, La Ramée, c'est mal, » croyait-il entendre derrière les portes et sur les gouttières ; mais il se dit que les hirondelles étaient des bavardes sans raison ; à tout prendre, *une fois n'est pas coutume*, et puis, le chapon était si beau..... Il poursuit son chemin... En passant devant un boulanger, il voit des pains ronds et dorés étalés à la devanture.

— *Joli pain tendre, qui m'êtes utile pour assaisonner mon poulet,* dit-il, sans hésitation cette fois, car le succès de sa première invocation l'avait enhardi ; *quittez votre planchette et entrez dans le sac de La Ramée.* Aussitôt le pain se met à tourner comme une boule, et vient tout seul se réunir au poulet fumant.

Au bout de trente pas, La Ramée longe le cabaret de Casasus. Deux bouteilles placées sur la table invitaient les passants à venir boire.

— *Jolies bouteilles au ventre plein, qui semblez me faire les yeux doux,* dit-il, *entrez dans le sac de La Ramée.* Les bouteilles se dandinent, se becquettent et viennent en valsant se réunir au pain rond et à la volaille rousse.. Le colporteur croit bien entendre un petit lézard scandalisé, et un grillon criard murmurer dans les fentes de la muraille : « C'est mal, La Ramée, c'est très-mal ; » le larron se console en répétant : « *Une fois n'est pas*

coutume, et, sortant de la ville, il va s'établir sous les grands arbres d'une prairie voisine..... Il pose son dîner sur l'herbe et le mange du meilleur appétit, sans oublier de boire à la santé du premier propriétaire d'un sac qui arrange si bien ses affaires.

Le repas fut excellent. Quand la nappe verte fut débarrassée de tous ses mets, le gastronome s'étendit dessus, et trouva, dans un sommeil tranquille, les douceurs d'une digestion délectable. Il faisait chaud : le soleil tombait d'aplomb sur les chênes, et dessinait leur ombre noire, bien tranchée, sur le tapis luisant de la prairie; les grillons criaient à la porte de leur trou ; les cigales chantaient au sommet des herbes, les grands bœufs broutaient ou ruminaient accroupis sur leurs fortes jambes pliées sous eux, les taureaux beuglaient à faire retentir la colline, et La Ramée dormait toujours; le tonnerre ne l'aurait pas réveillé. Mais voilà qu'une bergère fredonne une chanson : aussitôt il se trouve debout, les yeux ouverts... Il avait l'oreille fine à l'endroit de cette musique.

— Peste, s'écrie-t-il! et regardant du côté d'où vient le bruit, il aperçoit la gentille Marianne de Boulauc, la fille du gros Simon, le bordier du couvent ; il la connaissait depuis qu'elle était petite, et chaque mois il n'oubliait guère de lui porter sa provision de fil et d'aiguilles.

— Tiens! Mariannette!

— Tiens! La Ramée!

— C'est vous qui m'avez réveillé avec cette jolie chanson de

Licoutin licoutin.
Mouliniez tremblez,
Retournez mamour.

— C'était vous qui dormiez d'un si bon somme tout à l'heure.

— Et qui mangeais d'un appétit meilleur quelques instants auparavant... Que n'étiez-vous là! j'aurais gentiment partagé ma volaille et mon pain avec la jolie *pastoure* de Boulauc.

Là-dessus on parle des vaches et des foins, du dernier marché de Saramon, et du prix des robes de cotonnade ; de la fraîcheur de la jeune fille, et du grand vieux sac du colporteur qu'on n'aperçoit plus... Pendant cette conversation, on laisse le soleil s'éloigner, s'abaisser, sans y prendre garde. Le colporteur ne détache pas ses regards du front, des joues, des bras nus et brunis, des pieds nus et bistrés de la jeune fille. Mariannette partage les siens entre ses vaches et La Ramée, mais je crois bien qu'à celui-ci revient la part la plus grosse dans le partage.

— Mariannette, dit brusquement La Ramée, vous êtes jolie à croquer aujourd'hui. Voulez-vous... et il s'arrête un instant.

— Quoi donc, *monsieur* La Ramée?...

— Être ma femme.

— Dieu Seigneur, la *soubaye* (1) est sortie du pré et mange le maïs, s'écrie la bergère,... elle prend sa course vers la vache dissipée, laissant le colporteur seul, faire la moue et se gratter la tête !...

Mariannette revient lentement, un peu rouge, à force d'avoir couru, sans doute, et faisant mille détours ; elle ne regardait plus La Ramée ; comment en aurait-elle eu le loisir? Elle était si occupée à creuser la terre du bout de sa quenouille.

(1) Nom donné aux vaches blanches et noires.

— Je vous disais donc, Mariannette, que vous étiez jolie à croquer, et que vous feriez bien de vouloir être ma femme... Par saint Pierre! touchez là, je renonce à vagabonder dans le pays.

La Ramée marchait trop vite... On ne fait pas ainsi le lévrier en amour, même dans les prairies. C'est chasse au chien d'arrêt plutôt qu'au chien courant.... Mariannette ne tendit pas la main à celle qu'on lui tendait : elle était trop occupée à faire des trous dans le gazon.

— C'est un joli métier que le colportage, dit-elle, en jetant son discours dans la traverse : toujours changer de place, voir des chemins nouveaux, des maisons et des églises nouvelles.

— Plût à saint Pierre que le père Simon considérât la chose au même point de vue! Voulez-vous que j'aille l'interroger là-dessus?

— Dieu Jésus! la *mascarine* dans la luzerne! Et la jeune fille, n'osant regarder fixement de ce joli côté du mariage, quitte La Ramée et tombe à la course sur la vache maraudeuse dont elle bâtonne brutalement l'épine dorsale et les côtes bien saillantes.

— Tous ces coups de bâton ne prouvent rien, pensa La Ramée; qui ne dit pas non dit oui... Je vais trouver le père... Pendant que Mariannette ramenait la *mascarine* dans le troupeau, La Ramée se dirigea vers un champ voisin, où il voyait, à travers une lisière d'arbres, le vieux Simon aiguillonner ses grands bœufs, et tenir ferme sa charrue.

Simon était un paysan aux crins gris et hérissés, au nez aquilin, aux dents longues, au menton avancé. Tout était long et formait griffes et bec dans ce vieux laboureur, opiniâtre et tenace. Il portait une veste dé-

chirée, des pantalons couleur de boue ; mais il avait la bourse bien garnie d'écus, et achetait chaque année un petit champ dans le voisinage de sa métairie..... Mariannette était la troisième de ses filles, ce qui ne devait pas l'empêcher d'avoir une dot d'un certain poids.

Au premier mot de mariage prononcé par La Ramée, le vieux paysan arrête ses bœufs et regarde le colporteur... Un homme qui n'avait d'autre propriété que les grands chemins de tout le monde, aspirer à la fille d'un propriétaire solidement assis sur une quinzaine de journaux de bonnes terres et d'excellents prés!... Simon partit d'un éclat de rire strident et sinistre.

La Ramée voulut faire des observations sur la malséance de cet accueil.

— Ne te plains pas de mon rire, répondit Simon, c'est mon seul remède contre la démangeaison qui me prend d'aplatir les épaules de qui me chagrine.

La Ramée fait une nouvelle tentative ; Simon prend sa houlette par le petit bout, et exécute un geste très-inquiétant. L'autre, qui n'aimait pas à perdre son temps et à gagner des coups, bat en retraite, sans souhaiter le bonjour à celui qui n'apprécie pas l'honneur de l'avoir pour gendre, et revient à la prairie... Mariannette y avait ramené ses vaches incorrigibles ; le colporteur ne lui dit mot : il aima mieux agir ; il prit son sac et l'ouvrit.

— *Belle Mariannette, fille de l'avare Simon*, dit-il, *entre dans le sac de La Ramée.*

La jeune fille, saisie par un tourbillon, s'élève et retombe dans le sac, la tête la première, et s'y pelotonne afin d'y contenir. La Ramée referme le sac, jette le précieux fardeau sur son épaule, et l'emporte.

Evidemment, saint Pierre ne fut pas satisfait ; il eut, bien sûr, quelque regret d'avoir donné au colporteur *un rapetout* (1), dont il ne faisait pas très-bon usage ; mais la fille n'en était pas moins prise au piége et enlevée. Maître Simon furieux envoya le ravisseur à tous les diables ; il épuisait dix fois par jour le vocabulaire des formules énergiques qu'on appelle des jurons, mais le tour était fait, et La Ramée continuait à dire en manière de justification : — *Une fois n'est pas coutume.* Je l'ai prise, père Simon, donnez-la moi ; je n'aurai pas besoin d'en voler une autre... Le cas était grave, le malheureux propriétaire fut obligé de céder sa fille et ses champs à un coureur de grand chemin.

III

La Ramée fit un assez long usage de son sac... Le mal et le bien s'y mêlèrent plus d'une fois. Pourquoi saint Pierre ne pouvait-il le lui reprendre?... Mais, hélas ! il n'est si belle et si solide position dans le monde, que certains accidents imprévus ne puissent l'ébranler... La Ramée traversait un jour la Gimone sur une passerelle, au-desssus du réservoir d'un moulin : l'eau, claire et transparente comme un verre, permettait de suivre toutes les évolutions des poissons, qui se promenaient et se rendaient visite à la surface.

— *Beaux poissons, qui ne regardez pas celui qui vous regarde, entrez dans le sac de La Ramée.*

Les poissons, enlevés de leur domaine par cette parole irrésistible, montent vers lui. La Ramée veut se baisser pour leur éviter la moitié du chemin : il glisse

(1) Nom de l'épervier ; — filet.

et disparaît au fond de la rivière. Mais il ne lâcha pas son sac... Il resta si longtemps au fond de l'eau, qu'il ne revint au-dessus que mort et gonflé d'un liquide qu'il n'avait jamais aimé. Le meunier, voyant ce corps, l'attire vers la rive; il appelle ses voisins : on le porte au cimetière dans la partie non-bénite, réservée aux gens qui sont partis sans faire signer leur congé par le prêtre; on fait un trou, on l'enterre, mais il tenait toujours son sac...

Le lendemain, après la cérémonie des funérailles, La Ramée se présente à la porte du paradis... Toc, toc.

— Qui est là? dit saint Pierre.

— C'est La Ramée, qui vient vous remercier de la faveur que vous lui accordâtes, il y a six ans.

— Homme audacieux! répond le saint, de sa plus grosse voix, oses-tu bien venir ici, après avoir compromis mon caractère, en chargeant d'iniquités le sac que je t'avais remis.

— Vous voulez parler du chapon rôti de Saramon !.. Hélas ! il avait une odeur si appétissante.

— Eloigne-toi, méchant. C'est à peine si le feu du purgatoire est assez grand pour te purifier de tes iniquités.

— Vous voulez parler de Mariannette... Elle était si jolie, et le père Simon si peu disposé à me la bailler volontairement.

Il eut beau donner ses moyens de défense : saint Pierre ferma la porte, et La Ramée dut s'éloigner du paradis.

Il va frapper au purgatoire : l'ange surveillant le reçoit plus rudement que ne l'avait reçu le portier des élus... Pan, pan.

— Qui est là?

— C'est La Ramée, que saint Pierre n'a pas voulu recevoir en paradis, et qu'il renvoie dans le purgatoire, pour y faire pénitence de ses peccadilles.

— La Ramée, Pierre La Ramée ! Ce larron audacieux, qui a fait servir les bienfaits du ciel à voler le bien d'autrui, et à perdre son âme. Eloigne-toi de ce lieu d'espérance, homme mal famé; l'enfer est à peine assez profond pour te punir de tes abominations.

Le colporteur jugea superflu de donner de nouvelles explications sur le chapon dérobé, et la jeune fille prise dans le filet ; il se contenta de se gratter la tête et de chercher une idée. Puis, ayant l'air de reprendre courage, il retourne vers son patron. Toc... toc...

— Qui est là ?

— C'est le pauvre La Ramée... Il vient vous faire un dernier adieu, avant de se diriger vers l'enfer, où tout le monde le renvoie.

Saint Pierre ouvre la porte, prêt à renouveler son sermon...

—C'est donc bien résolu : vous me refusez le plaisir de voir les belles choses qui embellissent le palais du bon Dieu?... demande l'infortuné.

— Je te le refuse.

—Reprenez donc votre sac, puisqu'il ne saurait plus me servir à rien : et le colporteur le jette par dessus l'épaule de saint Pierre... Quand le sac fut dans le paradis :

—*Maintenant, La Ramée, mon ami*, cria le colporteur d'une voix forte, *entre toi-même dans ton sac.*

La besace s'ouvre toute seule ; un pouvoir *surnaturel* y lance le colporteur, qui se trouve chez les bienheureux, malgré la défense de saint Pierre.

Qui resta stupéfait : ce fut le saint. Il veut saisir le

larron et le mettre à la porte; mais le Dieu de miséricorde intervient :

— Pourquoi faire un malheureux, et chasser celui qui désire être avec nous ? Puisqu'il y est, qu'il y reste. Le repentir qu'il aurait dû éprouver avant lui arrivera peut-être après.

Saint Pierre fut toujours bon apôtre.

— Soit fait selon votre volonté, Seigneur Jésus... Mais je reprends mon sac, et ne le prête plus à personne... Le Gascon est malin, même envers ses bienfaiteurs ; sachons à qui nous donnons le moyen de faire le bien, de peur qu'il ne l'emploie à faire le mal ; car, en fin de compte, nous serions les dupes. Ces garnements sont toujours plus fins que nous...

RAMONET OU LES PÉCHÉS CAPITAUX

Ramonet atteignait la soixantaine ; c'était un vieux pécheur qui prétendait avoir très-bien employé sa jeunesse, parce qu'il l'avait passée à tendre la nasse aux poissons et la ligne aux jeunes filles ; il conservait dans sa vieillesse un grand amour pour les rigodons et les galas, aimait fort les auberges où l'on fait crédit aux buveurs, et ne trouvait pas plus le temps de payer ses dettes qu'il n'avait eu jadis celui de remplir ses promesses de mariage. Sa conscience était très-large, aussi large que sa besace, et cependant elle était remplie jusqu'à la gorge de peccadilles et de péchés.

M. le curé, fort inquiet de la situation, lui avait parlé plus d'une fois d'une seconde vie, où l'on avait à craindre autre chose que la maréchaussée ; et il es-

savait de lui faire comprendre la nécessité de régler ses comptes, avant que tout paiement ne fût suspendu par une attaque d'apoplexie ou quelque accès de fièvre chaude ; mais Ramonet renvoyait la liquidation à l'époque où il ne pourrait plus faire de fredaines.

Le moment de la triste échéance approcha : il fallut songer à arranger les affaires. Toutefois, avant d'entrer résolument dans la période du repentir, Ramonet demanda quelques jours de sursis à son confesseur ; il voulut les employer à donner des leçons de morale de sa façon à trois de ses voisins, envers lesquels il nourrissait certaine rancune, et qui, tout en faisant régulièrement leurs Pâques, ne persistaient pas moins dans leurs défauts. Ramonet désirait donc les punir avant de se punir lui-même ; il prétendait que cela lui donnerait du courage et le mettrait entrain.

LA GOURMANDISE.

I

Par un beau jour de l'année 1756, Ramonet prend sa besace et son bâton. Depuis longtemps, il n'avait d'autre moyen d'existence que les tailles qu'il levait sur la charité publique ; il se dirige vers le village de Montcassin.

Il y avait un grand dîner chez M. le comte de Béon ; quarante gentilshommes y fêtaient le retour de la jeune comtesse, arrivée récemment de la cour du roi. Le coup d'œil était magnifique, la table était couverte de poulets rôtis, placés sur des plats d'argent. Les marmelades et les confitures brillaient, rouges, vertes et jaunes, dans des vases de cristal, transparents comme des

miroirs. Il y avait tant de bouteilles de vin qu'il ne restait pas de place pour les carafes d'eau. Tous ces messieurs étaient superbes sous la veste de soie brodée, l'habit de velour violet et bleu, le jabot de dentelles et la perruque poudrée à trois marteaux.

Par une faveur qui faisait du bruit dans la contrée, le simple médecin Bonassies avait obtenu l'honneur de s'asseoir à la table de la comtesse. Plusieurs considérations lui méritaient cet avantage : il avait guéri récemment Mme la comtesse d'une maladie grave ; sa gastronomie était connue à dix lieues à la ronde ; il était homme à rendre justice aux bouteilles les plus vénérables du caveau, et pouvait, grâce à son existence nomade, publier dans la contrée les merveilles du festin de son noble seigneur.

Mais autant il était estimé au château, autant il était détesté du vieux Ramonet... Le mendiant méprisait généralement les médecins, à cause de la sobriété qu'ils ont la manie de prêcher, même aux bien portants, et particulièrement le docteur Bonassies, qui ne lui donnait jamais de vin quand il venait mendier devant sa porte, sous prétexte qu'il lui monterait à la tête ; en revanche, il l'envoyait généreusement au diable avec sa besace, toutes les fois que son ombre effrayait sa jument grise au coin d'un chemin.

Il était une heure. Ramonet marche résolument vers le château.

Le bruit des fourchettes et de la batterie des fourneaux propageait dans la cour une mélodie délicieuse, digne accompagnement de l'enivrante odeur qui s'échappait par les fenêtres de la cuisine et de la salle à manger. Ramonet écoute, flaire, regarde, flaire encore... C'était à donner de l'appétit aux morts... Un

domestique richement galonné traverse la cour, portant un magnifique poisson de mer. Ramonet se place sur son passage, et, prenant un air contrit et affairé.

— Monsieur le docteur Bonassies! dit-il, ne serait-il pas possible de le voir un instant?

— Ah! parbleu non! On commence le second service, on dépèce un chevreuil, arrivé de Poitiers par la poste... Repassez demain, mon ami.

— C'est une affaire urgente, mon bon monsieur; une affaire très-urgente pour M. Bonassies; il ne me pardonnerait jamais si je négligeais de lui en faire la communication.

— Ça sera-t-il long à dire?

— Quatre secondes seulement.

Le valet entre dans la salle, et dit tout bas à M. Bonassies qu'on le demande un instant à la porte... Le convive, occupé à étudier le goût du chevreuil, qui n'est pas familier aux habitants de la Gascogne, se consolide sur sa chaise, en répétant le proverbe célèbre : *Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.*

— On ne demande que quatre secondes pour vous faire une communication, qui vous intéresse au plus haut degré, reprend le valet.

Bonassies se sent trop honoré de prendre part au dîner des gentilshommes, pour vouloir commettre la malséance de quitter la table.

— Dites à l'importun que rien ne saurait m'intéresser plus vivement que l'excellent repas que je savoure.

— Mais il assure que vous ne lui pardonneriez de la vie, s'il retardait de vous donner cet avis important, poursuivit le valet.

Ces paroles troublèrent la quiétude du gastronome.

— Un avis qui m'intéresse à ce point, pensa-t-il... ; mais comment sortir de table...

La comtesse de Béon comprit son embarras.

— Si l'on ne vous demande que quatre secondes, dit-elle au docteur, avec un regard qui semblait lui donner congé.

II

Le docteur jette un regard d'adieu sur son assiette, se lève et se glisse derrière la porte, en frottant ses lèvres luisantes du coin de sa fine serviette de Béarn... A la vue du mendiant, il pousse un cri de mauvaise humeur, et menace de rentrer dans la salle ; mais Ramonet le retient par sa manchette de batiste, et prend un si bel air de consternation et de mystère, que le docteur s'arrête et demande ce que peut lui vouloir un mauvais sujet, qui s'est toujours moqué des médecins.

— Ah monsieur ! dit Ramonet, du ton le plus onctueux, c'est le repentir de mes péchés qui me conduit ici ; je viens expier mes torts envers vous, en vous apprenant une chose bien douloureuse...

Le docteur s'émeut...

— Qu'y a-t-il donc, Ramonet...? Pourquoi ce ton piteux et lamentable?

Ramonet regarde de tous côtés et ne trouve pas prudent de dire son secret aussi près d'un château, où tant de gens pourraient l'entendre.

— Les murs ont quelquefois des oreilles, monsieur... Si vous aviez la complaisance de faire quelques pas de ce côté.

M. Bonassies, frémissant d'impatience, suit Ramonet hors de la grille de la cour.

— Qu'y a-t-il enfin? Parle vite; serait-il arrivé quelque chose de fâcheux à quelqu'un de ma maison, à ma femme?

— Hélas, monsieur! si la chose n'était que fâcheuse — et Ramonet continue à regarder de tous côtés. — Cette grande haie me semble plus suspecte que les murailles, et ce que j'ai à vous dire n'est pas de nature à pouvoir être entendu... Si vous vouliez faire trois autres pas en avant, mon bon monsieur.

Bonassies, pâle d'inquiétude, et toujours la serviette sur le bras, s'empresse de le suivre.

— Tu me fais mourir, Ramonet... Ma belle pouliche se serait-elle cassé quelque membre...? Ma fille aurait-elle...?

— Ah! monsieur! et Ramonet soupirait et semblait vouloir pleurer... De précautions en précautions, et toujours augmentant l'anxiété du gastronome, il l'entraîne près d'un canal qui longeait le parc, et le lui fait traverser sur une étroite passerelle.

— Tu mets la patience d'un père de famille à de cruelles épreuves, Ramonet.

— Hélas, monsieur, figurez-vous...

— Holà, monsieur Bonassies, criaient les convives en gaieté, par les fenêtres laissées ouvertes; êtes-vous parti pour ne plus revenir : votre filet de chevreuil est entièrement froid.

— J'y vais, messieurs, je reviens..., répondait le docteur. Parle donc vite, Ramonet... *Il* est froid, et M. le comte s'impatiente!

— Hélas, la chose est si pénible à vous dire... Figurez-vous, monsieur!

— Docteur Bonassies, qui donc nous a volé le docteur Bonassies, poursuivaient les hôtes en se montrant au balcon : le champagne pétille ; il part, il fuit pour ne plus reparaître, et vous ne nous aidez pas pas à opérer l'arrestation du fuyard.

— Le champagne !... Ramonet, mon bon Ramonet... n'achèveras-tu jamais de me dire ce qui est arrivé.

— Ah ! monsieur !... les sanglots arrêtent ma voix... Figurez-vous..., mon pauvre M. Bonassies...

— Quel est donc l'affreux accident ?

— Moi qui vous aime tant ! qui eus toujours tant d'estime pour votre personne !...

— Tu me donnes la chair de poule !... Ce malheur, enfin ?

— Hélas ! pourrait-il en arriver un plus grand pour moi... J'ai soixante ans, monsieur, et n'ai pas plus de vingt ans à vivre... Quand je serai mort, quand cette commune aura la douleur de me perdre, pourriez-vous me dire si vous aurez beaucoup de chagrin ?

III

Le médecin demeure stupéfait ; il ne comprend pas d'abord la portée de la mystification :

— L'événement que tu m'annonçais...?

— C'est ma mort prochaine, monsieur, et je voulais savoir si vous pleurerez bien fort, quand on sonnera mon agonie.

Le docteur Bonassies, indigné du sourire narquois du vieux Gascon, tonne, s'emporte et lui lance la serviette à la tête.

— Merci, monsieur, dit le mendiant, en la mettant dans son sac.

— Belître, malotru, insolent! grommelait le docteur.

— Quoi, monsieur, voilà de quelle façon vous m'exprimez votre peine! Voilà le sermon funèbre que vous inspire la pensée de ma mort... Ah! je vois que vous ne verserez guère de larmes le jour de mon enterrement.

Le docteur revient sur ses pas, en appelant sur la tête du sacrilége toutes les maladies que le ciel en colère distribue aux malheureux mortels. Il veut repasser le canal; mais la passerelle est tombée sous un vigoureux coup de pied de Ramonet... Impossible de regagner le château, qui lui envoie des fusées enivrantes, et des cliquetis enchanteurs... Les convives continuent leurs bruyantes plaisanteries.

— M. Bonassies! qui donc a enlevé M. Bonassies... Ah! la bergère impatiente ne pouvait-elle attendre qu'il eût dîné... M. Bonassies, le second service a disparu, et le troisième nous fait ses adieux... Dix louis à celui qui nous rendra M. Bonassies... Trente louis à celui qui rapportera l'estomac de M. Bonassies.

— J'y vais, messieurs! j'y vais !,.. Oh! le manant, le vaurien, grommelait le malheureux docteur, en remontant le canal à la recherche de la passerelle. Un si bon dîner! je serai la risée de tous les gentilshommes qui le mangent si gaiement en mon absence !...

— Hélas, monsieur, dit Ramonet en secouant sa besace vide; pouvez-vous penser à la gourmandise, devant un pauvre diable qui n'a pas déjeuné.

— Si tu tombes malade, je te laisserai mourir, va!

— L'odeur d'une excellente cuisine est assurément

bien pénible pour ceux qui restent dans la basse-cour, sentent tout, voient tout, et ne mangent rien... Mais il est plus pénible encore au pauvre mendiant de songer qu'il peut mourir sans faire verser de larmes à un honnête médecin qu'il a toujours beaucoup aimé.

Le gastronome finit par passer le canal, et rentra dans la salle à manger; mais il avait perdu trois quarts d'heure à trouver une passerelle. Les sarcasmes, les plaisanteries des nobles convives lui firent payer cher les miettes de dessert qu'il put glaner sur la table couverte de débris.

— Et d'un !... pensa Ramonet, en se frottant les mains ; le gourmand a été puni de sa gourmandise. Maintenant, passons au deuxième pécheur.

L'ORGUEIL.

I

M. Maret était également un beau mangeur : il montrait même un appétit plus vaste que celui de M. Bonassies. Au lieu de chercher les mets délicats, il s'attachait aux gros, aux très-gros, tels que bailliages, sous-fermages des gabelles... Que ne pouvait-il prendre pour sa part tous les impôts d'une province, et la majeure partie des emplois... Mais si la réalité lui faisait défaut, l'espérance ne lui était pas interdite, et il nourrissait les plus belles espérances.

Il était déjà sous-fermier des tailles et redevances de Lastarac; son fils Mathieu tenait un bailliage de Monseigneur d'Epernon; sa fille avait épousé un greffier

de la Cour des aides de Montauban; il comptait bien acheter un jour un régiment pour son fils Antoine.

Justement, M. l'intendant de la province devait traverser son village pour se rendre à Pau, et visiter un pont considérable, construit sur la route nouvelle de Toulouse à Bayonne... Comment plaire à M. l'intendant? Comment mériter ses bonnes grâces, et lui glisser un mot du régiment, un autre de la ferme des gabelles, avec quelque chance d'obtenir un sourire?

M. l'intendant aimait beaucoup les carpes; M. Maret, qui ne l'ignorait pas, demande des carpes à tous les échos d'alentour... Ramonet entend ses plaintes et ses soupirs, il va jeter ses filets dans une grande mare commune, dont il connaissait les ressources en ce genre : il prend une carpe superbe... On dit que ce poisson grandit jusqu'à soixante ans : celui-ci devait en avoir quatre-vingts ; il le met dans un panier sur une fraîche couche d'herbe et de feuilles de choux, et s'empresse de le porter à M. Maret.

M. Maret ouvre les yeux, bondit de joie, presse la main de Ramonet, en l'appelant son cher ami ; il contemple le poisson, regarde ses dents pour reconnaître son âge, ses écailles pour reconnaître son sexe : peu s'en fallut qu'il ne l'embrassât d'enthousiasme... Pendant cette inspection, le pêcheur, invité à se mettre à table, fait un déjeuner excellent, et reçoit un écu de trois livres dans sa poche ; puis, sur l'ordre de monsieur, il va lâcher le poisson merveilleux dans un petit réservoir du jardin, où il sera facile de le reprendre, dès qu'on voudra le mettre à frire.

Ramonet s'éloigne, fort satisfait de sa journée. Il regarde son écu, il remarque avec bonheur combien il est aisé de faire des heureux en ce monde : premier

heureux, lui, qui a bien déjeûné et gagné un écu; deuxième heureux, M. Maret, qui croit tenir le moyen de plaire à M. l'intendant, et d'obtenir la ferme des gabelles; troisième heureux, M. l'intendant, amateur de carpes. Ah! le bon déjeuner, l'excellent déjeuner que M. Maret a fait servir à Ramonet!...

II

L'appétit vient en mangeant, mais surtout longtemps après qu'on a mangé. Ramonet désirait beaucoup faire un repas au même prix : il réfléchit au moyen de l'obtenir. Son intelligence, qui ne se laissait pas arrêter par des préjugés de délicatesse, l'eut bien vite découvert... Il sait où se trouve le poisson, il est aisé de l'y reprendre. La nuit venue, il se glisse dans le jardin de M. Maret, et jette son filet dans le réservoir : un instant après, la grosse carpe est dans son havresac; il l'emporte chez lui, l'enveloppe de feuilles de choux, d'herbe fraîche, et, dès le point du jour, il court l'offrir toute frétillante à M. Maret. Celui-ci, enchanté de posséder deux grosses carpes au lieu d'une, jette un nouveau cri de joie, fait servir un excellent déjeuner à Ramonet, lui donne un second écu, et court lâcher le poisson dans le réservoir.

— Serait-il satisfait, M. l'intendant, de manger de si bons poissons; il était capable de passer quarante-huit heures à *Mont-Plaisir* (c'était le nom de l'habitation de M. Maret), et de promettre les gabelles et le régiment... Madame Maret était fort gracieuse!... et n'avait pas fini d'être jolie.

Rien n'enhardit le chasseur comme les prises faciles et abondantes.

— Puisque les carpes vous font si grand plaisir, dit Ramonet, je puis vous en promettre d'autres, M. Maret. Je connais la *gourgue* (1) où se tient la couvée ; je puis compter sur une douzaine de la même taille.

— Une douzaine !.. M. Maret ne se possédait pas de joie.

La nuit suivante, Ramonet renouvelle sa visite secrète au réservoir du jardin ; même capture mystérieuse, même offrande à M. Maret, même joie chez l'heureux solliciteur... Ramonet renouvela son expédition jusqu'à six fois, et M. Maret, au comble du bonheur, attendit impatiemment le distributeur des emplois et des grâces... ; il avait des carpes. Madame Maret préparait sa toilette et son sourire, la famille était armée de toutes pièces.

Un coureur, tout galonné, et qui fait claquer son fouet plus habilement que le plus fin meunier de la province, annonce enfin l'arrivée de M. l'intendant. M. et madame Maret dressent la carte d'un dîner à trois services : potage au filet de carpe, entrée au court bouillon de carpe, rôti à la carpe, à deux carpes, entremets à la carpe... dessert... Quel dommage que le cuisinier du roi n'eût pas découvert le moyen de placer du poisson entre les abricots et la confiture... On gardera la sixième carpe pour le souper. Comme le poisson se mange frais, et qu'on n'avait qu'à plonger la main dans le petit réservoir pour le prendre, on devait attendre l'arrivée de M. l'intendant, avant de s'occuper de le pêcher.

Ramonet assistait à la discussion... Cette nomenclature de carpes, accomodées aux sauces les plus appétis-

(1) Le trou ; la retraite.

santes, lui donna une envie de carpe supérieure à celle que notre mère Ève éprouva pour les pommes... La nuit venue, il n'y tient pas.... Ah ! injustice humaine ! personne ne songeait à l'inviter au dîner de M. l'intendant... ; cependant, seul il avait pris le poisson six fois ; n'était-il pas juste qu'il le mangeât une.

Il court au réservoir du jardin, pêche la carpe six fois nommée, et passe la matinée à la faire sauter sur la poële, et à la manger... Le remords ne lui vint qu'après l'affaire.

Comment arranger sa conscience avec le régime de repentir recommandé par M. le curé. Il appelle un jeune berger, qui gardait les brebis près de sa maisonnette ; il lui donne quelques instructions à l'oreille, et le pousse vers l'habitation de M. Maret... Le drôle avait l'esprit subtil ; il comprit la chose à demi-mot.

III

Quel bruit ! quelle agitation chez M. Maret !... M. l'intendant venait d'arriver... Dans la cour, s'élevait un carosse, grand comme une charrette de paille ; dans l'écurie, un grand cocher, poudré à blanc, soignait deux chevaux plus grands que des bœufs à l'engrais... Des laquais superbes flânaient dans le jardin autour du réservoir... Pendant que M. et Mme Maret recevaient l'intendant au grand salon, leurs domestiques pêchaient *les carpes*, avec une ardeur, une activité peu communes... La cuisinière en avait la fièvre... Potage, court bouillon, entremets, tout se trouvait encore au fond du réservoir ; et pourtant l'illustre voyageur avait exprimé le désir de dîner au plus vite.

Qu'y faire ! les domestiques avaient beau lever le filet, ils ne remontaient que des bulles à la surface.

Le petit berger arrive.

— Mes bons messieurs, dit-il d'un air patelin et narquois, Ramonet m'a chargé de vous dire que votre pêche était inutile, attendu qu'il n'y a plus de poisson dans votre réservoir.

— Comment, il n'y a plus de poisson ?

— Les carpes ont eu si grand peur à l'arrivée de M. l'intendant, qu'elles ont fui de grand matin vers la rivière ; Ramonet sait la chose : il les a rencontrées, au moment où elles traversaient la grande prairie.

— Il serait possible !

— Oui, mes bons messieurs, et comme Ramonet se dispose à commencer son examen de conscience, et qu'il ne voudrait pas avoir dans la poche le prix d'un mets que M. Maret n'a pas dans sa casserole, il m'a prié de lui remettre ces six écus.

— Il ne t'a pas chargé de dire autre chose ?

— Pardon, mes bons messieurs : que le désir d'obtenir toujours plus qu'on n'a est un gros péché, et souvent une maladresse ; que M. Maret ferait sagement de se contenter d'être sous-fermier des tailles, père d'un bailli, beau-père d'un greffier, comme je dois me contenter, moi, d'avoir des cerises en juin, et des raisins en octobre. Il assure surtout qu'il ne faut jamais compter pour dîner sur le poisson qui court dans l'eau.

Le domestique se hâta de transmettre la commission de l'enfant à M. Maret. Celui-ci, fort occupé de donner à M. l'intendant le menu de son dîner à la carpe, faillit tomber frappé d'nn coup de sang !..... M. l'intendant, qui savourait en espérance le repas

qu'on venait de lui promettre, demanda des explications..... Hélas! plus de poisson! Il fallait se contenter d'un poulet dur et d'une omelette... L'intendant, furieux dans le fond sut faire assez bonne mine en apparence; mais l'infortuné Maret n'osa pas dire un mot de ses fermages, du régiment de son fils, et d'une foule d'autres ambitions. Sa réserve lui évita de nouvelles déceptions. M. l'intendant, ne pouvant lui pardonner ce frauduleux dîner à la carpe, finit par lui enlever son sous-fermage; l'infortuné Maret, au lieu de vivre de poisson frais et de vin de Bordeaux, dut se contenter de manger des choux..., après les avoir plantés.

— Et de deux, pensa Ramonet; maintenant, passons au troisième.

L'ENVIE.

I

Le père Miquel, troisième voisin de Ramonet, était un homme d'un grand sens, d'une grande expérience, mais d'une jalousie plus grande encore. Né cordonnier, il s'était enrichi, comme colporteur d'abord, comme petit boutiquier ensuite. A soixante ans, il menait la vie douce et facile du propriétaire-rentier : il possédait une belle maison, de bons champs, de bonnes vignes, achetées année par année, sur les bénéfices de son commerce; il était adjoint au maire, premier marguillier de sa paroisse, et faisait très-belle figure dans le canton.

S'il était honoré pour ses écus, il était peu aimé à cause de son caractère. Une envie profonde,

compagne ordinaire de l'avarice, le tourmentait cruellement, et lui faisait regarder en colère tous les voisins qui se permettait de réussir. *Pierre* épousait-il une femme riche, *Jeannot* achetait-il une belle prairie, *Mathieu* revenait-il d'Amérique avec quelques milliers de pistoles? le père Miquel se mettait au lit, avec la goutte ou la migraine : il passait quinze jours à soigner son attaque de jalousie ; il devenait jaune et maigre, comme le pensionnaire d'un hôpital.

Ces petites maladies réitérées lui portèrent sur la vue; bientôt il n'y vit qu'avec des bésicles. Ce n'était pas le plus cruel de ces maux; le hasard capricieux lui en réservait d'autres.

Sa fille unique, la gentille Suzanne, s'affolla d'amour pour le simple menuisier Bernadet. Miquel ignorait la naissance de ce sentiment, et les jeunes gens n'avaient garde de le lui avouer, bien convaincus du refus brutal qu'ils devaient attendre d'un père endurci par l'avarice... Le plus sage eût donc été de ne plus se voir, de s'oublier; mais le raisonnement est sans autorité sur l'amour ; c'est un *aveuglement*, celui-là, contre lequel on ne peut employer de lunettes. Suzanne et Bernadet se voyaient quelquefois au marché, plus souvent à l'issue de la messe, le dimanche, et l'amitié grandissait dans leur cœur, comme un jeune arbuste planté dans un terrain de bonne nature.

Ramonet, qui se plaisait à rendre service à la jeunesse généreuse, et à se venger des avares hargneux, qui le renvoyaient rudement de devant leur porte, sans garnir sa besace, entreprit de calmer les soupirs amers des deux amants. Il prit d'abord la précaution de se rendre à la ville, chez un marchand de lunettes très-habile dans son état; il lui fit quelques emplettes,

puis il se présenta chez le père Miquel, portant sa besace et son bâton.

II

— Eh bien! voisin Miquel, dit-il, le petit Bernadet a donc fait bâtir un beau château, sur le coteau de *Betbeze.*

— Un château! s'écria Miquel interdit.

— Eh! mon Dieu, oui... un château qu'il nomme *Bellevue.*

— Un château, répéta Miquel stupéfait, en es-tu bien sûr, Ramonet?

— Comme un homme qui y déjeunait hier, et qui a parcouru une douzaine de chambres, toutes différentes de couleur; il y en a de blanches et de bleues, de vertes et de roses. Cela donne le vertige, rien qu'à les regarder.

— Un château! ce prestolet de menuisier, que j'ai vu partir pour Toulouse, il n'y a pas dix ans, et à qui je dus prêter trente écus, pour lui faciliter le voyage.

— Ils ont fructifié, vos trente écus, père Miquel; le voilà possesseur d'un château, quatre fois plus grand que votre maison.

Miquel était rouge comme une poule d'inde... Tout à coup, il devient pâle comme un mur récrépi à neuf.

— Le château *d'un menuisier*, dit-il, en prenant son bâton; il faut que j'aille voir cette curiosité, Ramonet... J'ai la vue très-basse, comme tu sais, mais avec de la bonne volonté et des lunettes..... Veux-tu me conduire chez *monsieur* Bernadet? J'éprouve un vif désir d'admirer le château d'un ouvrier, à qui j'ai prêté quatre-vingt-dix livres.

Ramonet s'empresse d'offrir son bras à Miquel, et tous les deux se dirigent vers *Bellevue*. Le mendiant a soin de passer à travers une forêt, puis d'entrer dans un chemin creux, qui débouche sur la maison de Bernadet, sans qu'on ait le temps de l'apercevoir à distance. La précaution était superflue; le père Miquel avait la vue trop basse, pour remarquer de loin les dimensions générales d'un château.

Armé de ses grandes bésicles, le père Miquel pénètre par une porte de derrière dans la première chambre. Il la trouve convenable, mais assez modeste; les murs étaient blanchis à la chaux; le lit, en bois de noyer, garni de rideaux de serge verte; les chaises étaient en paille; certaines d'entre elles, munies de bras et de coussins blancs, prenaient le nom de fauteuils.

De cette pièce, Ramonet fait passer le rentier dans une seconde;... il le pousse si *maladroitement* contre le montant de la porte, que les bésicles tombent de son nez. Ramonet s'empresse de les ramasser, en demandant excuse de sa maladresse, et lui remet ses lunettes; le père Miquel les replace à leur poste.

— Que dites-vous de cette chambre, père Miquel?

— Ah! belle, mon ami, très-belle!

Tout lui paraissait rouge, en effet, les chaises et le plancher, le plafond et le lit, le miroir et la cheminée.

— Que penserez-vous donc de la suivante?

Ramonet l'entraîne encore, et, par un mouvement de bras *involontaire*, il touche les lunettes du vieillard, qui tombent de nouveau... Ramonet demande mille pardons, les ramasse, et remet l'instrument sur le nez du presbite. Celui-ci lève les yeux et pénètre dans une chambre qui lui paraît tendue de bleue. On

eût dit un beau ciel d'été, au moment où le soleil se couche, où les étoiles ne se montrent pas encore.

Miquel eut un violent mouvement de dépit ; il passe dans une nouvelle pièce. Ses lunettes ont encore le malheur de tomber, Ramonet les ramasse et rend aux yeux du vieillard le secours indispensable des doubles verres. Miquel avait la fièvre !... son pas était chancelant.... ses mains tremblaient sur son bâton. Il regarde... une magnifique chambre verte étale devant lui son lit à quenouille et ses siéges verts ; par un excès de coquetterie, qui prouvait la richesse fastueuse du maître, le plancher était vert comme une prairie, et le plafond aussi vert que le feuillage des arbres.

On continue cette visite domiciliaire, sans autres accidents que les chutes réitérées des maudites lunettes. Une foule de pièces grises, rouges et violettes passent encore sous les yeux du vieillard. Jamais deux couleurs semblables : la forme seule des meubles montre assez d'uniformité.

III

Miquel suffoquait ; il entre enfin dans un salon tout jaune, jaune si avenant et si roux, qu'il lui semble complétement doré... Il n'y tient plus. Saisi d'un mouvement de dépit et de jalousie, il se laisse tomber sur un siége, et se redressant aussitôt.

— Sortons, dit-il, sortons !... Ce petit Bernadet a dû faire un pacte avec le diable.

Ramonet s'empresse de le ramener dans la forêt après avoir fait tomber une dernière fois ses lunettes.

— Dame ! qu'il ait fait le pacte avec le diable ou avec le bon Dieu, que vous importe, père Miquel, pourvu

qu'il tienne les louis d'or... M'était avis, quand j'étais jeune, que le diable avait son bon côté.

Miquel grommelait, tout en suivant le sentier de sa maisonnette; il s'en prenait au hasard, à la fortune, à la chance.

— Si vous trouvez le castel de Bernadet si agréable, il ne vous serait peut-être pas difficile d'en avoir quasi la propriété, lui dit Ramonet, en manière de consolation :

— Serait-il à vendre?

— Non ; mais le propriétaire est à marier, et vous possédez une fille en âge de devenir femme.

Le père Miquel sourit : cette pensée lumineuse et consolante changea complétement le caractère de sa physionomie ; son visage qui était long devint large.

— Sais-tu, mon ami, que ce monsieur Bernadet doit être un habile homme, pour avoir fait si promptement fortune ; je me rappelle qu'il n'était pas vilain garçon, quand il est parti de ce pays.

Ramonet et Miquel continuèrent la conversation. Quand ils rentrèrent au logis, Suzanne était sur la porte, et paraissait inquiète et agitée... Ramonet lui fit le signal convenu, en lui montrant une paire de lunettes roses, elle l'accueillit avec un sourire.

Miquel voulait prendre, auprès de ses connaissances des environs, des informations sur la fortune et les antécédants du menuisier Bernadet; Ramonet lui fit comprendre l'imprudence d'une semblable démarche. S'il ébruitait le projet de mariage, ses voisins, envieux, inventeraient mille calomnies pour le faire échouer. Quel bonheur, au contraire, de l'annoncer victorieusement lorsqu'il serait accompli. Était-il un moyen plus sûr de se venger de tous les jaloux, en les faisant enrager. Faire

enrager les gens! Miquel ne pouvait manquer de savourer cet avis. Quinze jours après, Bernadet épousait Suzanne, et l'heureux beau-père conduisait la jeune femme dans *le château* de son mari.

Mais qu'est devenu le château : il a beau parcourir la maison dans tous les sens; il ne voit qu'une cuisine, puis deux chambres, presque aussi simples que la cuisine... Il porte cependant sa meilleure paire de lunettes et distingue parfaitement tous les détails... Pourquoi? c'est que Ramonet n'a plus le soin de les faire tomber, et tous les objets conservent leur véritable couleur... Le malheureux Miquel trouva la maison de son gendre aussi petite que les amoureux la jugeaient commode, et aussi laide qu'elle lui avait précédemment paru jolie... Furieux d'avoir donné sa fille à un ouvrier honnête, mais pauvre, il maudit le vieux Ramonet, et son art d'y faire voir trouble en plein midi...; les deux époux, qui s'aimaient tendrement, n'en vécurent pas moins dans leur maisonnette de trois pièces, plus heureux que bien d'autres dans un château, et ils ne cessèrent de bénir Ramonet et de le féliciter de sa belle collection de lunettes.

IV

Le mendiant s'était vengé des trois voisins qui lui faisaient l'aumône de la plus mauvaise grâce; délivré du poids de ses rancunes, il demanda pardon au docteur Bonassies, du bon dîner qu'il lui avait fait perdre; à M. Maret, des carpes qu'il lui avait dérobées; au père Miquel, des lunettes de différentes couleurs qu'il avait substituées à ses bonnes bésicles; puis, il se rendit chez M. le curé, pour s'occuper sérieusement

de faire son salut, et empêcher que le diable ne lui jouât un tour plus mauvais que ceux qu'il avait joués lui-même à certains pécheurs de son voisinage. *Mieux vaut tard que jamais*,,, dit un proverbe, *à tardif repentir la porte du ciel rarement s'ouvre*, ajoute un autre. Ramonet eut-il la chance de vérifier le premier et de faire mentir le second. Ainsi soit-il.

JUAN-LE-FAINÉANT

I

Il y avait autrefois dans ce pays un de ces propriétaires *chaou chaounets* (lésineux), qui prétendent mettre le nez à toute chose : empêcher les pourceaux de fouiller la terre, les coqs de chanter, et les domestiques de se lever plus tard que les poulets... Il aurait volontiers partagé les œufs en quatre ; mais, ne pouvant y réussir, il se vengeait sur les noix, qu'il partageait en deux, et sur le pain, qu'il donnait par miettes aux pauvres mendiants, en leur recommandant de ne pas revenir de la quinzaine.

Cet homme au nez de furet, qui prétendait voir les poissons au fond de l'eau, les renards dans leur terrier, qui sentait au flair les valets dormir et les meuniers prendre double *coussure* (1), croyait avoir tout l'esprit du monde en partage. Ses conversations procédaient par sentences ; il trouvait à redire à tous les sermons de

(1) Prix de la mouture payée en denrées.

M. le curé, censurait la conduite de chacun, et n'avait jamais voulu marier sa fille, dans la crainte d'introduire dans sa maison des gens indignes de sa capacité.

Cet homme, si fier de son esprit et de son mérite, finit par trouver son maître, et ce maître fut son bordier, Juan-le-Fainéant.

— Adieu, Juan-le-Fainéant, lui dit-il un jour, en se présentant à cheval à la porte de la métairie.

— Bonjour, maître ! lui répondit le drôle, couché tout de son long devant l'âtre flamboyant, et sans daigner quitter la position horizontale.

— Es-tu seul à la maison, paresseux ?...

— Pas en ce moment, maître ! car *j'y vois la moitié de deux quadrupèdes.*

— Et qu'est-ce que tu fais là, étendu comme un chien fatigué ?

— Vous le voyez, maître ! je *fais cuire des allants et des venants.....*

— Des allants et des venants !... Que signifie ce langage raffiné ?

— Ah ! Monsieur ! vous avez l'intelligence trop vive, et je parle trop clairement pour que votre *finesse* soit en défaut...

Le maître se gratta l'oreille, et ne comprit pas.

— Et ton frère, poursuivit-il, pourrais-tu me dire quelle est l'occupation qu'il se donne à cette heure ?

— Oui, maître ! il est à la chasse : *tout le gibier qu'il peut saisir, il le jette, et celui qu'il ne peut pas atteindre, il l'emporte.*

— Je crois, Juan-le-Fainéant, que tu as formé le projet de te moquer de moi ?

— Je ne pense pas avoir fait de grimace, ou m'é-

tre permis quelque mot malséant envers Monsieur.

— Non ; mais tu parles par énigmes, et le Juif-Errant lui-même ne saurait rien y comprendre..... Ta mère devait venir me voir aujourd'hui ; qui l'a retenue loin de chez moi ?

— Ce matin, elle *coupait la tête aux bien portants afin de rendre la santé aux malades* ; maintenant, *elle donne des coups de bâton aux affamés*, et *contraint à manger ceux qui n'en ont aucune envie.*

— De mieux en mieux ! Voilà toutes les belles opérations que ta mère a faites aujourd'hui ?

— Pardon, maître ! elle a commencé par *faire cuire, avant le jour, le pain que nous avons mangé la semaine dernière.*

— C'est trop longtemps abuser de ma patience!... Et puisque tu refuses de parler de manière à te faire comprendre, je saurai te prouver que l'on ne se moque pas impunément d'un maître tel que moi... Que fait ton père ? je vais lui signifier l'ordre de quitter la métairie.

— Vous le trouverez à la vigne, *occupé à faire du bien et du mal.*

Le maître, furieux, sortit plus rouge qu'un *dindon en colère* ; et pendant que Juan-le-Fainéant, toujours allongé devant le feu, poussait les tisons du bout des pincettes, il se rendit à la vigne, et trouva le bordier occupé à tailler les souches.

II

— Tu me vois furieux contre l'insolence de ton fils, mon cher Mathieu : cette insolence est si grande, qu'il

faut quitter la métairie sur-le-champ; je ne veux plus supporter chez moi des audacieux qui prennent leur maître pour le sujet de leurs plaisanteries.

— Ah ! Monsieur ! qui peut provoquer ainsi votre colère ?

— Ton fils était près du feu, allongé sur le ventre, comme une chatte, afin de justifier son nom de Juan-le-Fainéant : — Es-tu seul à la maison ? lui ai-je demandé... — Pas en ce moment, m'a-t-il répondu, puisque *j'y vois la moitié de deux quadrupèdes !...* Pourrais-tu me dire ce qu'il prétendait désigner par ces mots ?

— Sans doute, Monsieur... D'abord vous, qui n'avez que deux jambes, puis votre cheval qui, probablement, avait avancé ses deux pieds sur le seuil.

— C'est possible. Mais lorsque je lui ai demandé ce qu'il faisait auprès du feu, pourquoi m'a-t-il répondu : *Je fais cuire des allants et des venants ?* De tels propos ont-ils le sens commun ?...

— Assurément, notre maître ! il fait bouillir des haricots, et vous savez que ces légumes, obéissant au mouvement de l'eau bouillante, ne cessent de monter et de descendre, *d'aller et de venir.*

— Et son frère qui fait la chasse, afin *de jeter le gibier qu'il peut atteindre, et d'emporter celui qu'il ne peut saisir !*

— Rien de plus exact encore, notre maître ! mon fils Joseph se peigne : or, tous les insectes que l'on capture dans ce travail, on se hâte de s'en défaire, tandis qu'on est bien obligé de remporter ceux qu'on ne peut atteindre à travers les broussailles de la chevelure.

Le maître, vaincu sur tous les points, était devenu pâle de dépit.

— Et ta femme, qui *coupe la tête aux bien portants, afin de rendre la santé aux malades;... qui donne des coups de bâton aux affamés, pour contraindre à manger ceux qui s'étouffent à force d'être repus?*

— C'est encore la vérité, Monsieur! Elle a tué ce matin deux poulets fort éveillés, destinés à sa pauvre mère infirme; maintenant elle gorge les oies, et chasse les poules maigres qui viennent rôder autour de la corbeille de maïs.

— Si je me suis mépris sur l'intelligence de ton fils, je ne m'étais pas moins trompé sur ton honnêteté, mon compère! je vois que vous vous soutenez, dans la famille, comme de vrais larrons en foire. Prétends-tu me faire comprendre aussi que ta femme *a fait cuire, avant le jour, le pain que vous avez mangé la semaine dernière?*

— J'en ai l'espérance, notre maître! Nous venons de passer huit jours sans farine: dans cette pénurie, nous avons emprunté du pain aux gens du voisinage, et nous l'avons dévoré depuis longtemps. Ma femme vient de faire au four, afin de leur rendre ce qu'ils nous ont prêté.

— Et toi-même, complice de ton fils, es-tu à la vigne, comme il le prétend, *pour y faire du mal et du bien?*

— Malheureusement, notre maître! car, en taillant les sarments dont je ne puis apprécier la qualité, j'en coupe quelques-uns de bons, pour en laisser qui ne produiront guère; sans compter que ma serpe, mal dirigée, fait éprouver aux ceps de vigne plus d'une écorchure maladroite.

—Toutes ces forfanteries à double sens ne sauraient me satisfaire, poursuivit le maître, rendu furieux par la défaite de son amour-propre; puisque je ne peux

te renvoyer au moment des semailles, je chasse ton fils, à moins qu'il ne puisse remplir trois conditions.

— Quelles sont-elles, notre maître ?

— Manger de la pâte de maïs plus que le gros Thomas l'*insatiable;* lancer une pierre, à la fronde, plus loin que l'habile Simonet, qui gagne tous les paris à ce jeu-là. Quant à la dernière condition... je me réserve de la lui dicter à lui-même.

III

Après cette déclaration formelle, le Monsieur revient à la métairie. Juan-le-Fainéant avait achevé de suivre les évolutions des légumes, et s'amusait à siffler au soleil la chanson de *Juan de Larioulo.* Le maître lui signifie son intention de le renvoyer, s'il ne triomphe dans les épreuves qu'il a fait connaître à son père. Juan-le-Fainéant accepte sans la plus légère inquiétude, en fredonnant la chanson de *Juan de Nibello.* Le maître le conduit au château, et le met en face du terrible mangeur, gros Thomas, devant une chaudière d'*armotes* (1).

Juan-le-Fainéant, fidèle aux habitudes des paresseux, qui n'en ont que meilleur appétit pour ne rien faire, avait déjà mangé la bonne et copieuse soupe d'*allants* et de *venants*, si attentivement préparée; Thomas, au contraire, était à jeûn depuis la veille, et subissait l'attrayante élasticité d'un estomac vide. On fait deux parts égales de bouillie, et chaque champion se place au bout de la table, sous la présidence du maître.

(1) Bouillie très-épaisse de farine de maïs.

Le signal de la lutte est donné : gros Thomas engouffre quatre cuillerées, Juan six, gros Thomas quatre autres, Juan huit. Gros Thomas monte jusqu'à cinq; Juan dépasse la dizaine, et sans boire!.... Gros Thomas achève sa ration, Juan a déjà fini la sienne et en prend une seconde. Mais gros Thomas, à bout de forces, et saisi de l'oppression qui étreint les poitrines comprimées par des estomacs trop dilatés, demande grâce, et roule sous la table comme une oie grasse, démesurément gorgée. Juan, au contraire, se lève leste et dispos, exécute une gambade, prend la taille de la cuisinière pour lui faire danser la ronde, et entonne à tue-tête le *Coum t'en ba l'aoucillado l'aoueillè* (1).

Le maître, vaincu sur ce premier point, va chercher l'habile Simonet, le tireur de fronde, afin de prendre sa revanche. Juan sort en tapinois à sa suite, et va se débarrasser de toute la bouillie, qu'il avait fait habilement glisser dans sa blouse, au lieu de l'entasser imprudemment dans son ventre.

Pendant ce temps, Simonet arrive, armé de l'instrument qui fit tuer Goliath par le roi David. Le maître conduit les deux adversaires au fond du verger : Simonet place dans sa fronde une pierre d'un poids convenable ; Juan va dans le ruisseau voisin prendre un projectile plus convenable encore.

— Il n'est pas indispensable que j'emploie la fronde, dit-il à Simonet; je puis bien me contenter de lancer ma pierre à tour de bras ?...

— Accordé!... Quel but visons-nous? le gros chêne isolé que nous voyons à cinq cents pas ?

— Fi donc! reprend Juan : le clocher de l'église

(1) Rondeau bien connu. *Comment va toń troupeau, berger.*

qui s'élève par dessus la forêt à plus d'une demi lieue.

— Le clocher!... par le Dieu vivant, s'écrie Simonet interdit, je n'y lancerais pas la balle d'une couleuvrine!.. Néanmoins il fait rouler sa fronde ; la pierre part (brounich) avec le bruissement le mieux réussi. Juan-le-Fainéant se contente de lever la main : son projectile vole comme un trait, avec un bruit plus prolongé. Tandis que la pierre de Simonet s'abat à demi-distance du but, celle de Juan se perd bien au-delà du clocher du village. Le rusé compère avait pris sa pierre au bon coin; semblable à tous les braconniers paresseux, il entretenait des bourses au fond du ruisseau dans lequel nous venons de le voir descendre; il avait trouvé une perdrix prise au piége; maintenant l'oiseau, remis en liberté, regagnait la forêt de toute la vitesse que donne le désir de reprendre la clef des champs.

— Vaincu! toujours vaincu! s'écria le maître, à demi-persuadé qu'il avait affaire au diable... Il me reste une chance ; je vais essayer de la rendre favorable. Puisque Belzébuth vous fournit de si bonnes pierres à tous les deux, lancez-en plusieurs contre ce vieux tronc d'arbre ; mais, je vous le déclare, celui qui n'en fera pas jaillir du sang aura les reins cassés sous mon bâton..... Voilà d'assez bonnes précautions, je suppose, pensa-t-il en se frottant les mains, pour me débarrasser d'un importun qui finirait par se croire plus fin que moi, et me ferait passer pour un imbécile, si je n'y prenais garde....

— Ah! maître, répartit Simonet, qui commençait à trembler, prenez-vous cet arbre pour un criminel digne d'être lapidé?..... Songez que Dieu le baptise toutes les fois qu'il pleut ; il est trop bon chrétien pour que le ciel ne prenne pas sa défense...

— J'ai dit ; obéissez, ou gare la bastonnade !

Simonet arme sa fronde, lance plusieurs pierres furieuses contre le chêne désigné... ; elles rebondissent avec impuissance, et le vieux sournois de la forêt ne pousse pas un soupir, ne montre pas une écorchure. Simonet est sur le point de s'avouer vaincu, après deux douzaines de coups sans résultat. Juan met tranquillement la main dans sa poche, y prend un projectile que personne n'aperçoit ; il le lance contre le tronc ; un bruit de *clech* se fait entendre : aussitôt un ruisseau rougeâtre sort de la blessure de l'arbre, et descend jusqu'aux racines, en labourant le tronc... Juan-le-Fainéant avait admirablement cassé son œuf frais.

Le maître, furieux, s'élance vers Simonet, la canne à la main, prêt à exécuter, sans miséricorde, le jugement qu'il a prononcé d'avance.

— Eh quoi ! maraud ! si fier de ta force au jeu de fronde ! tu te laisses vaincre deux fois par celui que vous appelez tous Juan-le-Fainéant !

— Que puis-je faire, Monsieur, si le diable se mêle de tout aujourd'hui ?

— Ce qu'on doit faire ! reprit Juan, en arrêtant la canne prête à tomber sur les épaules de Simonet, ne jamais tirer trop de vanité de quelque succès d'un jour, car il n'est pas de frondeur ou de lutteur qui ne puisse trouver son maître. Gardez-vous surtout, Monsieur du château, de vanter l'infaillible supériorité d'un esprit en chapeau noir et en jabot de dentelle !... Le pauvre paysan que vous prétendez confondre avec les moutons, parce qu'il est vêtu de leur laine, ne porte pas la toison de l'animal devant ses yeux ; il y voit clair sans qu'il s'en vante, et le Saint-Esprit peut descendre sur son crâne tout aussi bien que sur celui d'un gentilhomme.

— Quoi ! manant ! tu voudrais me condamner à recevoir des leçons de ta fatuité ! Je te chasse de chez moi, homme trop habile pour labourer ma terre : j'espère ne plus revoir devant mes yeux le petit insolent en sabots qui ose réprimander son supérieur.

IV

Juan quitta la métairie ; quelques mois après, le maître, revenant visiter ses terres, aperçoit un Monsieur fort bien mis, qui se promène dans la basse-cour... Pas possible d'en douter : c'est bien Juan-le-Fainéant, qui se prélasse en pourpoint noir et en tricorne à plumes...

— Quel changement de costume, mon compère ! reviendrais-tu d'Amérique ? quelque succession inattendue te serait-elle tombée du ciel ?

— Ni l'un ni l'autre, cher Monsieur : j'ai pris un excellent métier ; voilà tout.

— Un métier qui t'a mis en ce bel état de prospérité en quelques semaines ! Je suis capable de le prendre aussi, quand tu m'auras dit quel il est...

— Je me suis fait *vendeur de choses qui ne coûtent rien* ; si bien que tout est bénéfice dans mon commerce.

— Toujours des phrases énigmatiques !...

— Vous n'avez pas oublié que ce sont les meilleures.

— Pas pour mes oreilles, mon garçon.

— Je me suis fait ce qu'on appelle voleur, et j'ai eu la chance.

— De ne pas être pendu ?... je le vois ; mais tu le seras bientôt, si tu ne me donnes la preuve de ta supériorité dans cet état honorable, en venant me dérober mon cheval cette nuit.

— Quoiqu'il m'en coûte de voler un si bon maître,

les conditions que vous m'imposez ne me permettent pas d'hésitation : faites surveiller votre cheval, Monsieur, et nous tâcherons de le mener promener à votre insu d'ici à vingt-quatre heures... Voudriez-vous me faire l'honneur de prendre cette prise de tabac avant de vous séparer de moi? Juan offre sa tabatière d'or, et a le plaisir de voir son maître y puiser deux ou trois prises copieuses.

— Ah! maître Juan, maître Juan! je serai le plus rusé des deux cette fois! dit le maître en rentrant chez lui... il ordonne à son domestique de seller son cheval, et lui-même, se mettant en selle dans l'écurie, se résout à rester jusqu'au lendemain à ce poste d'observation, bien assuré qu'on ne lui prendra pas sa monture entre les jambes.

Mais il avait compté sans le tabac du compère Juan! dès que monsieur est installé sur son quadrupède, le narcotique produit son effet ; il s'assoupit, dort et se laisse aller contre la muraille... La nuit venue, Juan se glisse à pas de loup dans l'écurie, prend quatre barres, déboucle la sangle, soulève avec précaution la selle et le cavalier ronflant, soutient le tout en l'air sur les quatre supports, tire le cheval par dessous et prend le galop, laissant le maître dormir sur la selle privée de sa monture...

Le jour arrive ; Juan revient à l'écurie.

— Eh bien! monsieur le maître, combien valait votre cheval?

Le maître s'éveille en sursaut.

— Quarante pistoles, compère ; j'en ai refusé cent vingt écus...

— Comme il ne m'a coûté que la peine de le prendre, je vous le vends pour cinquante.

Le maître regarda sous lui : pas de cheval ; il pousse un cri de fureur, mais il est obligé d'admirer l'adresse de Juan et de s'avouer vaincu.

— Tu as raison, Juan-le-Fainéant ! les bonnes cervelles peuvent loger sous toutes sortes de chapeaux. Je ne suis pas le seul habile homme du pays, je dois le reconnaître... Néanmoins, tout en rendant justice à ta capacité, je saurai me prémunir contre les conséquences de ton excellent métier de *marchand de choses qui ne coûtent rien*. Aie donc la bonté de quitter le pays, mon compère ! sinon, je mettrai sur tes traces des limiers armés de sabres et de cordes qui ne lâcheraient pas prise facilement.

— Je pars, mais ne vous moquez plus des laboureurs, s'il vous plaît ; vous pousseriez les plus simples à devenir un peu fripons, pour vous prouver qu'ils ne sont pas tout à fait sans intelligence.

AMBROISE LE SOT

Vous aurez beau vouloir donner de l'esprit ou même de la mémoire à ceux qui n'en ont pas, vous ne retirerez jamais d'un sot que des sottises.

C'est tout aussi vainement que vous chercherez le moyen de ne blesser personne en vos dicours ; chacune de vos paroles atteindra toujours quelqu'un qui la regardera comme une insulte, et vous apprendrez à vos dépens que le plus sage est de penser tout bas, même sur les grands chemins où l'on se croit seul.

Il y avait une fois une femme veuve qui n'avait qu'un fils, mais un fils si sot et si niais que pas une fille n'avait voulu l'accepter pour mari. Un jour qu'il n'y avait plus de pain à la maison, la mère prit un boisseau de blé, le plaça dans un sac, mit le sac sur l'épaule d'Ambroise, plaça Ambroise sur le chemin du moulin et lui dit : Va faire moudre ce blé, reviens vite, et n'oublie pas surtout que le meunier ne doit en prendre qu'une poignée par boisseau. As-tu bien compris ma recommandation?

— Oui, mère, *une poignée par boisseau!*

— Très-bien, mon fils, tu montres plus d'esprit que de coutume aujourd'hui ; mais pour que ta tête folle ne reprenne pas son étourderie habituelle, aie la bonté de répéter en marchant : *une poignée par boisseau!... une poignée par boisseau!...*

— Oui, mère! Et le jeune homme partit en marmottant à chaque pas la phrase recommandée : *une poignée par boisseau!... une poignée par boisseau!...*

Quand il eut fait un morceau de chemin, à peu près aussi long qu'un jugement de M. le juge de paix, il rencontra deux laboureurs occupés à semer leur blé dans un champ qui passait pour la meilleure terre de la commune ; ils espéraient, par conséquent, y décupler la semence. Aussitôt que le maître bouvier entendit ce quidam crier tout haut : *une poignée par boisseau!* il se figura qu'il jetait un sort sur sa récolte prochaine, afin qu'elle ne donnât que le produit illusoire du vingtième ; la colère lui monta à la tête, et, sans autre avertissement, il tomba sur les épaules d'Ambroise à coups de houlette et lui aplatit le dos comme certains maris ont l'habitude de traiter celui de leurs femmes.

— Comment faut-il dire, bon Dieu! comment donc faut-il dire? demandait le pauvre garçon, en pleurant comme un mouton qui va rendre visite au boucher.

— Ai-je besoin de te l'apprendre? imbécile! quand il s'agit de récolte, peut-on répéter autre chose que : *Dieu la bénisse!*

— Eh bien! je dirai : *Dieu la bénisse!* Mais laissez-moi continuer mon chemin; et Ambroise se remet en route en répétant de grand cœur : *Dieu la bénisse! Dieu la bénisse!* à la place d'*une poignée par boisseau*, que sa mère lui avait recommandé de ne pas oublier.

Au bout de trente pas, cinq à six hommes se montrèrent sur un sentier de traverse; ils conduisaient, par quatre cordes, une petite chienne au poil hérissé, qu'ils allaient noyer à la rivière.

— *Dieu la bénisse!... Dieu la bénisse!...* continuait à dire le pauvre benêt, sans se préoccuper des nouveaux venus; le chef de la troupe, se figurant qu'il appelait la protection céleste sur l'animal enragé dont il voulait se défaire, lança trois ou quatre jurons capables de faire tomber le clocher de l'église s'il avait été plus rapproché; et, se mettant à la poursuite d'Ambroise, il le cingla d'une douzaine de coups de cordes ,qui lui firent implorer la miséricorde de Dieu.

— Comment donc faut-il dire, mon Dieu! comment donc faut-il dire? murmurait piteusement le pauvre contus, en frottant ses meurtrissures.

— Il faut dire : *Ah! la jolie chienne qu'on va noyer!...*

— Je dirai tout ce qui vous sera agréable, pourvu que je ne sois plus battu... *Ah! la jolie chienne qu'on va noyer!...*

Ambroise avait répété son dicton pendant moins de temps qu'il n'en faut à M. le curé pour bénir trois cents paroissiens après l'*Ite missa est*, lorsqu'il entendit plusieurs coups de pistolet retentir à ses oreilles. Il se retourne, toujours en marmottant sa phrase : *Ah ! la jolie chienne qu'on va noyer !* afin de ne pas la laisser échapper de sa mémoire,... il aperçoit une trentaine d'hommes et de femmes, vêtus de leurs plus beaux habits de fête. Ils conduisaient une fiancée à l'église, pour aller lui faire prononcer le *oui* que tant d'époux voudraient transformer en *non*, quelque temps après leur mariage. Je laisse à penser quel fut l'effet du cri d'Ambroise, tombant au milieu d'une foule de jeunes gens, qu'un bon déjeuner avait mis en train de jouer des poignets et des jambes. En l'entendant parler *d'une jolie chienne qu'on va noyer*, en présence d'une jeune femme qui va se marier, un frère lui lance un coup de pied, un cousin lui donne un bon soufflet, le garçon de noce un coup de canne, la mère elle-même un coup de béquille ;... c'en était fait d'Ambroise, s'il n'avait apaisé la colère publique, en demandant de l'air le plus contrit :

— Comment faut-il donc que je dise, mon Dieu ! comment faut-il que je dise ? pour contenter les gens,.

— *Qu'il en soit de toutes ainsi* ! voilà le souhait qu'on doit adresser au ciel devant les jeunes filles qui vont faire leur noce.

Après cette nouvelle bousculade, Ambroise, instruit de ses nouveaux devoirs, continua son chemin en répétant avec obéissance : *Qu'il en soit de toutes ainsi!.... qu'il en soit de toutes ainsi !...* Hélas ! il n'a pas fait deux cents pas qu'il arrive dans un hameau dont la population entière était sur pied, pour éteindre un incendie qui dévorait la maison de M. le maire,

et menaçait de réduire le bourg en cendres..... N'importe, le pauvre sot passe au milieu de tous ces paysans épouvantés en répétant d'un petit air satisfait : *Qu'il en soit de toutes ainsi!.... qu'il en soit de toutes ainsi !...*

— Maraud ! s'écrie le maire, en lui assénant un coup de barre ; ce n'est pas assez que ma maison brûle, tu désires voir toutes celles du hameau partager son sort !... Et les paysans, imitant la correction exemplaire de leur magistrat, lui lancent à la tête les seaux, les baquets et tous les objets qui leur tombent sous la main.

— Mais comment faut-il que je dise, mon Dieu ! comment faut-il que je dise pour éviter d'être battu ? demandait Ambroise, plus ramolli qu'une pièce de drap roulée sous le foulon.

— Parbleu : *Dieu puisse l'éteindre !...* lui répondit M. le Maire.

Ambroise s'éloigne joyeux, se croyant à l'abri de tout accident, grâce au passeport de l'autorité municipale.

Mais, à la sortie du bourg en feu, il va donner de la tête, comme un mouton atteint de la tourniole, dans la cour d'un paysan qui essayait en vain, depuis la veille, d'allumer un mauvais four, trempé par les pluies du mois de mars (1). Le malheureux jurait comme un affamé qui n'a pas mangé de pain depuis deux jours, et voilà qu'Ambroise lui crie aux oreilles :

— *Dieu puisse l'éteindre!... Dieu puisse l'éteindre !...*

— Que l'enfer puisse t'éreinter ! tu veux dire... re-

(1) Dans les anciennes maisons, les fours sont construits à l'extérieur et quelquefois à certaine distance de l'habitation, afin d'éviter les incendies.

partit le paysan furieux, en lui appliquant cinq ou six coups de fourche sur le dos.

— Vous aussi, vous n'êtes pas content de mes paroles ? dit piteusement Ambroise. Comment donc dois-je dire, mon Dieu ! comment dois-je dire ?

— *Beau feu s'allume!* voilà ce que tu dois crier bien haut.

A peine Ambroise avait-il traversé la cour du four éteint, qu'il passe devant la porte d'une vieille femme qui venait de mettre le feu à sa quenouille ; Dieu sait si le lin flambait et menaçait de gagner la coiffe de la Madelon...

— *Beau feu s'allume ! Beau feu s'allume !...*

— Misérable sorcier, s'écrie la fileuse, en répondant à la dernière phrase d'Ambroise ; ... tu veux donc que je brûle ta crinière à coups de quenouille !... Et, joignant l'exécution à la menace, elle se met à frapper le malheureux, jusqu'à ce que le manche de roseau se brise dans ses mains.

— Comment donc faut-il dire, mon Dieu !... comment faut-il dire, pour n'offenser personne ? demanda le pauvre hère, en s'affaissant sous le poids des coups qu'il avait si longtemps endurés.

— Il faut te taire ! répondit la vieille qui, seule, montrait quelque esprit dans cette série de circonstances. Rappelle-toi bien qu'on ne doit jamais dire ce qu'on pense, et moins encore parler tout haut sur les chemins.

Ambroise écouta la leçon et sut en profiter. Renonçant pour toujours à trouver une pensée qui convînt à tout le monde, il resta bouche close et atteignit le moulin, sans être mis de nouveau au régime peu réjouissant des coups de fourche ; mais, au milieu de tous

es conflits, sa faible cervelle avait oublié la recommandation de sa mère. Au lieu de repéter devant le meunier : *Une poignée par boisseau*, il retourna la phrase et dit *Un boisseau par poignée*. Le meunier se garda bien de le faire répéter, il garda tout le grain pour lui. Ambroise revint chez sa mère sans une poignée de farine, et la pauvre femme apprit à ses dépens qu'il n'était pas de recommandation qui pût suppléer à l'intelligence, et que d'un niais il était impossible de retirer autre chose que des niaiseries.

LA FLUTE DU BERGER MEYOT

I

Vous qui êtes grands, n'abusez pas de la faiblesse des petits ; le plus simple des oiseaux a des protecteurs invisibles ; le plus chétif des enfants peut trouver tôt ou tard le moyen de punir ceux qui le font souffrir.

Il y avait une fois un homme et une femme qui n'avaient jamais eu d'enfants, malgré tous les devins consultés, les pèlerinages exécutés à Garaison, à Bétarram et à Saint-Bertrand de Comminges. Il est vrai qu'ils s'étaient toujours montrés fort exigeants dans leurs prières ; ils voulaient posséder le garçon le plus spirituel qu'on eût vu sur la terre, depuis la mort du beau David.

Arrivés au terme fatal où tout espoir doit s'évanouir

ils modérèrent leur ambition, et se contentèrent de demander au ciel un enfant, quel qu'il pût être, ne fût-il que la moitié d'un homme de cinq pieds.

Le destin fut satisfait de cet acte d'humilité : quelques mois après, un garçon naissait dans la maison jusqu'alors maudite ; mais il était si petit, si petit qu'on lui donna le nom de *Meyot*, c'est-à-dire moitié d'homme. Il fut sagement inspiré, l'auteur de ce baptême : arrivé à quinze ans, l'enfant n'était pas plus haut qu'un chien de garde, et ses parents comprenaient bien qu'il devrait passer sa vie à faire pacager le bétail comme simple berger.

Hâtons-nous d'ajouter, qu'il ne manquait ni d'activité ni d'intelligence ; aussi fut-il aisé de le placer dans une grande métairie, où il eut à garder une vingtaine de bêtes à cornes... Il ne faut pas juger des choses sur les apparences... Meyot s'aperçut bientôt que la place était assez mauvaise ; le bordier et la bordière n'étaient pas moins avares que bizarres, et l'enfant passait les journées à recevoir des gronderies accompagnées de quelques coups... Encore, si la nourriture lui avait offert certain dédommagement ; mais du pain moisi et de la soupe sans lard ni graisse achevaient de rendre la position du berger aussi peu tolérable que celle de l'Enfant prodigue dans la garderie des pourceaux.

Grâce à Dieu tous les jours ne se ressemblent pas ; la lune change d'aspect tous les soirs, et Meyot eut à son tour son bon quartier de lune.

Un jour qu'il gardait les vaches sur les bords d'un ruisseau, Meyot aperçut une petite vieille de sa taille, qui cherchait un gué afin de traverser à pied sec :

— Petit berger qui gardes les vaches, cria-t-elle

d'une voix aussi grêle que celle du roitelet, ne pourrais-tu m'aider à franchir le courant?...

Meyot s'empresse d'accourir; il relève ses chausses, fait monter la petite vieille sur ses épaules, passe le ruisseau et la dépose sur l'autre bord.

— Vous m'avez rendu grand service, mon petit ami, lui dit la vieille, en lui faisant la révérence, que pourrai-je vous donner en paiement?

— Absolument rien, répond Meyot; je fais le bien par plaisir, et ne demande jamais de récompense; ma grande pauvreté ne saurait servir d'excuse à mon avarice.

— Cette générosité augmente ma reconnaissance; formez un souhait, un désir; je m'empresserai de les satisfaire.

— Si vous voulez remplir un de mes désirs, bonne femme, procurez-moi une petite flûte, afin que je fasse danser les bergers et les bergères au pâturage; la maison que j'habite est si triste, qu'il me serait doux de prendre quelque délassement quand je suis loin de la surveillance de mes maîtres.

— Ton ambition est naturelle et modeste, je serai heureuse de te contenter. Voilà la flûte, répondit la vieille en la tirant de son corsage; cet instrument est à ce point merveilleux, que nul être vivant ne pourra l'entendre sans se mettre à danser jusqu'à ce qu'il te plaise d'en arrêter les sons.

La petite vieille disparaît, et Meyot, ravi de l'étrange puissance que l'on met à ses ordres, s'empresse d'essayer l'instrument, afin de constater la réalité des dons que la vieille y a attachés... Il porte la flûte à la bouche, il souffle; aussitôt les bœufs dressent la tête, les vaches cessent de brouter; ils se regardent les uns

les autres, s'ébranlent, sautent, gambadent, et commencent enfin cette ronde générale que les animaux n'ont coutume de se permettre que dans les journées brûlantes de l'été, lorsque les piqûres des taons les font courir à travers les champs et les fondrières. Meyot, plus heureux qu'il ne pouvait l'espérer, finit par craindre de les voir se lancer dans la rivière ; il renferme sa flûte sous sa veste, et se promet d'en jouer plus d'une fois, mais après avoir bien choisi le moment opportun.

Un coup de fusil retentit tout à coup à ses oreilles; il se retourne : M. le maire venait de tirer aux ramiers... Or, maître Meyot avait eu maille à partir avec M. le maire, au sujet d'une vache qui s'était permis de pénétrer dans sa basse-cour, et pour laquelle le berger avait dû payer douze sols de dommages.

— Pourrais-tu me dire si j'ai touché les ramiers ? demanda le chasseur au petit joueur de flûte.

— Assurément, monsieur le maire : vous êtes trop habile tireur pour manquer votre gibier.

— Où donc est-il tombé, mon ami? la fumée ne n'a pas permis de le voir...

— Dans ce buisson de houx, monsieur le maire.

Le maire s'avance dans le buisson :

— Je ne vois rien, mon cher Meyot.

— Encore quelques pas dans le fourré, et vous mettrez la main dessus.

Le maire écarte péniblement les broussailles et pénètre plus avant; dès qu'il est bien engagé dans les ronces, Meyot prend sa flûte, joue le *Coum ten ba l'aoueillado l'aouellé*,... et voilà monsieur le maire, qui malgré sa bonne envie de rester tranquille au milieu d'un semblable fourré, se met à danser le rondeau dans les épines.

— Qu'est-ce que? Aïe! miséricorde!... le diable est donc caché dans le buisson? Mes pauvres mains! ma pauvre figure!...

Il aurait été mis en lambeaux comme saint Barthélemi, si Meyot, satisfait de cette vengeance, n'avait rentré l'instrument fatal dans sa poche et porté secours à l'écorché.

Pendant que le maire allait se laver à la fontaine, sans avoir trouvé son ramier, Meyot ramenait les bestiaux à la métairie, afin de prendre son déjeuner. La bordière trempait les armotes (1) dans une douzaine de berrets (2) disposés, selon l'usage, autour du pot placé au milieu de la cuisine. Au bruit des sabots du berger, la mégère lui paie son contingent ordinaire d'injures, le traite de paresseux, de vaurien qui fait mourir le bétail de faim en le renfermant trop tôt, et promet de ne pas lui donner sa part de bouillie, et moins encore sa ration de soupe.

— Si tu ne m'en donnes pas, tu pourrais bien ne pas en manger toi-même, pensait Meyot, sans oser le dire.

Le bordier, rentrant aussitôt, ajoute ses gronderies à celle de sa femme; Meyot est traité, pour la seconde fois, de paresseux, de propre à rien, et l'on décide qu'il n'aura pas même de pain à son dîner.

— Si vous ne m'en donnez pas, vous pourriez bien ne pas en manger vous-mêmes, dit-il, assez haut cette fois pour être parfaitement entendu; et, prenant sa flûte, il joue son *Qu'in ten ba l'aoueillado l'aouellé*, sur le ton le plus bruyant de son instrument. Aussitôt

(1) Bouillie de farine de maïs.
(2) Petites assiettes en forme d'écuelles.

la femme et le mari se prennent, bien malgré eux, à danser un rondeau, qu'ils n'avaient pas essayé depuis le jour de leurs noces ; la bordière, encore accroupie et la cosse à la main, saute sur les plats de bouillie qu'elle met en mille pièces ; le métayer, en sabots, fait subir le même sort au chaudron, et finit de pulvériser la vaisselle. La bouillie répandue ne forme plus qu'un bourbier blanchâtre, sali de poussière et de boue, et les danseurs furieux continuent à la piétiner sans relâche.

II

Pendant que Meyot remet son instrument dans sa poche, afin de rire à cœur joie du spectacle de sa petite vengeance, M. le maire paraît sur le seuil, tout égratigné par les caresses du buisson de houx ; le berger prend la fuite vers l'écurie...

— Qu'est-ce donc que ceci, demande M. le maire, attiré par le bruit ; qui peut vous pousser à faire un semblable fracas !... Des bordiers d'une sagesse et d'une économie proverbiale, qui brisent leur vaisselle et mettent la bouillie sous leurs pieds !...

— Ah ! monsieur le maire, une maudite flûte, jouée par le diable sans doute, nous a mis dans les jambes une démangeaison de gambades qu'il nous a été impossible de maîtriser... Mais vous-même, monsieur le maire, d'où venez-vous, ainsi couvert de sang et d'égratignures ?

— Ah ! mes amis, je dirai comme vous ! une maudite flûte, jouée par Belzébut, probablement, m'a mis en danse, malgré moi, au milieu d'un buisson d'épines.

— Connaissez-vous le joueur de cet instrument diabolique ?...

— C'est votre Meyot, mes amis ! un effronté coquin, que je vais de ce pas dénoncer à la justice...

— Notre Meyot ! ah, monsieur le maire ? N'est-ce pas qu'il mériterait d'être emprisonné, pour avoir mis de si bons maîtres dans une semblable confusion ?...

— Vous voulez dire d'être pendu, pour s'être ainsi moqué de M. le maire !...

L'effet suivit de près cette double menace : Meyot, dénoncé comme coupable d'injures et de mauvais traitements envers son maître, sa maîtresse et le magistrat municipal, fut arrêté par ordre du bailli, mis en prison, interrogé, condamné à danser à son tour au bout de la corde qui sert d'ornement à la potence.

Le jour fatal de l'exécution arrive, le bourreau dresse l'échafaud sur la place publique. Le bordier, la bordière, monsieur le maire, voulant bien s'assurer qu'il soit pendu, prennent position aux meilleures places. Tout est préparé pour l'exécution avec l'attention la plus méticuleuse : Meyot a les mains attachées ; quatre hommes de la maréchaussée lui servent d'escorte ; la corde et la potence sont faites tout exprès pour la cérémonie. On n'avait oublié qu'un point : celui de retirer sa flûte au coupable. Arrivé sur l'échafaud, Meyot prie le bourreau de lui permettre de faire sa prière ; l'exécuteur des hautes-œuvres, qui gagnait le pain de ses enfants en faisant tirer la langue aux gens au haut d'une perche, était assez bonhomme, en dépit de son métier ; il écouta la prière de Meyot, en se disant :

— Il est fâcheux, après tout, d'avoir à pendre un homme dont le seul crime est d'avoir joué de la flûte lorsque personne ne l'en priait.

Meyot s'agenouille; pendant que l'exécuteur graisse la corde, le patient porte la flûte à la bouche et souffle son terrible *Qu'in t'en ba l'aoueillado l'aouellé.*

Aussitôt, bourreau, maréchaussée, maire, bordier et bordière se mettent à danser le rondeau furibond. Le bourreau, renversé du haut de l'échafaud, se casse le bras et se démet la jambe; le bordier se tourne le pied, la bordière tombe sur les dents et se brise les incisives; le maire veut s'appuyer contre un arbre, il rencontre une cheville placée dans le tronc pour tendre les cordes à faire sécher le linge. La cravate s'y prend; et comme il continue à danser, le nœud serre, serre de façon à lui faire tirer la langue... Qu'allait-il arriver, bon Dieu? Meyot soufflait toujours... Par bonheur (on a beau se plaindre du sort, le bonheur se mêle de toutes les affaires), la petite vieille du ruisseau apparaît tout à coup près du musicien inplacable :

— Prenez-lui la flûte! retirez-lui cet instrument damné!.. s'écrient la bordière et le bourreau : monsieur le maire tire la langue...

— Pourquoi le lui reprendrais-je? répondti la fée;... ma flûte ne fait danser que les mortels affectés de quelque vice bien tenace : tel que l'avarice, l'acrimonie... Qu'il ne reste ici que des hommes justes et charitables, Meyot pourra jouer impunément de son instrument : aucune jambe ne se permettra de battre des entrechats.

Malgré les paroles rassurantes de la fée, tout le monde dansait encore;... la bordière commence à promettre de ne plus refuser à Meyot la mourriture qui lui est due : aussitôt elle cesse de sauter. Le bordier jure de ne plus le quereller et le battre : il s'arrête sur ses pieds. Le maire assure qu'il ne fera plus

payer de dommages pour un bœuf qui traversera innocemment sa basse-cour : sa cravate se dénoue; il respire à l'aise... Le bourreau crie bien haut qu'il ne s'amusera plus à étrangler personne : il cesse de sauter par enchantement. Après de semblables promesses, Meyot, délivré des cordes qui le tenaient garroté, fut rappelé à la métairie; le bordier lui pardonna de l'avoir fait danser; Meyot lui pardonna d'avoir voulu le faire pendre... Cependant la fée, n'osant compter sur la correction définitive des vieux pécheurs, s'occupe des moyens d'assurer l'observation de leurs engagements elle attache à la flûte enchantée la propriété de ne pouvoir être enlevée du gousset du berger; les plus mutins sont maintenus dans la nécessité de rester généreux et tolérants, par la crainte de voir Meyot emboucher de nouveau le flageolet redoutable. La peur fut souvent la meilleure sauvegarde de la probité; chacun se tint sur le qui-vive. On assure, toutefois, que Meyot dut plus d'une fois tirer l'instrument de son étui; mais sa vue suffisait pour inspirer une crainte salutaire. Il ne fut plus obligé de faire danser le maire dans les épines, les propriétaires sur leur vaisselle; il put garder paisiblement son bétail. La bordière ne fit plus de bouillie sans lui en donner; il eut sa soupe chaque jour, et son morceau de poule au pot chaque dimanche. Tous les avares ont-ils été corrigés par l'aventure de Meyot? On assure le contraire; le conte suivant leur donne une nouvelle leçon sans l'intervention des fées, et ils n'en sont pas moins vigoureusement punis, pour ne pas danser au son de la flûte.

CHOURRA DE MARSEILLAN

I

Il nous est difficile d'être avares et cruels pour les autres, sans que les conséquences de notre lésinerie ne retombent tôt ou tard sur nous-mêmes; nous finissons par reconnaître alors la rigueur des maux que nous avons fait supporter à autrui.

La commune de Marseillan possédait autrefois un homme et une femme doués d'une avarice si grande, que leur réputation s'était étendue à plus de dix lieues à la ronde.

Ils seraient volontiers restés seuls dans leur maison, sans domestiques et sans chiens, s'ils avaient été capables de travailler eux-mêmes leurs terres; mais, placés dans l'impossibilité d'exécuter tous les travaux agricoles, ils s'étaient résolus à louer un valet qu'ils payaient le moins possible et nourrissaient le plus mal qu'ils pouvaient. Afin d'économiser davantage sur l'article fort important de la nourriture, le père Chourra et sa femme avaient pris la coutume de faire leurs repas en cachette, pendant que le domestique était aux champs;... quand le pauvre diable revenait manger la soupe, ils se trouvaient en mesure de lui faire de beaux discours sur la sobriété et sur la misère du temps; ils ne lui donnaient que du mistras (1) et du pain assez dur pour qu'il dût mettre un temps considérable à le mâcher et qu'ils fussent en droit de lui dire :

(1) Gâteau de farine de maïs.

Bernard, voilà demi-heure que tu es à table ; il est temps de revenir à la charrue... Le pauvre Bernard, doué d'un caractère fort pacifique, n'osait pas faire d'observation ; toutefois, après quelques mois de ce régime affaiblissant, il résolut de prendre congé afin de ne pas mourir à la peine, et se retira dans sa famille.

— Que tu es sot ! lui dit son frère Mathieu ; loin de pâtir comme tu l'as fait, et de battre en retraite sans mot dire en perdant une partie de tes gages, je serais resté au poste, afin de donner à ce méchant Chourra de Marseillan une leçon qui l'aurait peut-être guéri d'une partie de son avarice... Laisse-moi faire : je vais te remplacer chez lui et chercher à te venger des mauvais repas que tu as faits dans leur bicoque.

Mathieu va chez le propriétaire.

— Mon frère Bernard est malade, dit-il, et comme les travaux sont pressés à ce moment de l'année, je viens à sa place faire tout ce que vous voudrez me commander.

— Voilà le trait d'un brave garçon ! répondit le père Chourra en lui frappant cavalièrement sur l'épaule : Dieu t'en récompensera quelque jour, et tu peux compter sur notre reconnaissance. Va prendre les bœufs à l'étable et laboure la pièce de l'enclos ; je voudrais l'ensemencer la semaine prochaine.

Mathieu va *joindre* (1) les bœufs ; il les conduit au champ, laboure une partie de la pièce, et rentre à l'heure du souper avec l'appétit d'une journée de travail bien remplie... A peine est-il assis devant la table, armé du morceau de pain qu'il vient de s'oc-

(1) *Jugné*, atteler.

troyer, que la femme Chourra retire le reste sans mot dire et le met sous clef, comme elle avait l'habitude de le faire du temps du pacifique Bernard.

— Est-ce que vous n'avez pas de soupe aujourd'hui, maîtresse? demande Mathieu en dirigeant ses regards vers l'armoire.

— De la soupe, mon ami? la graisse est trop chère pour qu'il soit permis de faire cette dépense tous les jours ; le maître et moi n'en mangeons guère que le dimanche.

— Il me semblait avoir vu le pot sur la crémaillère ce matin?

— Il est vrai, Chourra se sentait malade, j'ai voulu lui procurer ce régal confortant; mais à peine avais-je tourné le dos, que le chien est entré, et d'un coup de patte a renversé le pot dans la cendre.

— C'est bien fâcheux, maîtresse; d'autant plus fâcheux qu'on m'avait assuré que vous vous étiez mise à l'abri de ces accidents en ne tenant jamais de chien au logis.

— C'était celui du voisin...

— Il est encore plus triste de nourrir aussi cher des chiens qui sont à d'autres;... mais n'entendez-vous pas du bruit dans cette armoire? je suis sûr qu'il s'est logé là dedans, et qu'il achève de manger votre pain, après avoir gâté votre soupe...

Aussitôt Mathieu s'élance vers la serrure dans un beau mouvement d'économie domestique, tourne vivement la clef, ouvre la porte avant que la maîtresse ait le temps de s'écrier : — Que fais-tu là, Mathieu? et le valet se trouve en présence d'une magnifique soupière de *garbure* (soupe aux choux.)

— Tiens! dit-il en jouant la surprise, le chien de Simon a oublié de manger la garbure après l'avoir ren-

versée dans la cendre. Puisqu'il en reste encore, je vais achever sa besogne. Et plaçant la soupière sur la table, il se met à la manger du bout des doigts avec l'appétit le plus décidé (1)...

— C'est assez, mon ami ;... laisses-en pour ton maître ! avait beau dire la ménagère, désolée de perdre ainsi son potage de réserve...

— C'est le chien de Simon qui me l'a laissée, répliquait Mathieu ; je veux le remercier de sa politesse et ne pas en laisser une bouchée... Savez-vous qu'elle est excellente ; maîtresse !... il paraît que la cendre est d'un très-bon assaisonnement dans votre maison. Et le valet poursuivit ses exploits gloutons en retenant le plat d'une main et mangeant la soupe de l'autre.

Pendant le cours de ce repas copieux, la femme Chourra se tordait les pouces. Le père Chourra, survenant sur ses entrefaites, demeura muet de terreur en voyant son dîner s'enfoncer dans la gorge de son valet...

— Qu'est-ce que cela ? dit l'avare ; un seul homme mange aujourd'hui le dîner qui devait nous servir demain...

— J'ai besoin de travailler, maître, et ventre creux n'a guère de cœur à l'ouvrage ; laissez-le-moi remplir dans vos intérêts ; les semailles s'en trouveront bien.

— Il faut manger pour vivre sans doute, mais il n'y a que les gens de rien et les voleurs qui songent à dévorer comme des loups.

— Je suis donc un homme de bien peu de chose,

(1) L'usage de la cuiller est très-récent en Gascogne ; au commencement de ce siècle, il était à peu près inconnu chez nos laboureurs.

maître? car j'espérais grignoter encore du pain après avoir mangé les choux.

— Du pain après la soupe, misérable! tu voudrais donc nous ruiner : est-ce qu'il reste une miette de pain dans la maison?.. Penses-tu que nous soyons assez riches pour faire des provisions de chanoine?

— S'il ne reste rien dans la maison, vous allez vous mettre au lit sans souper.

— Ne t'afflige pas sur mon compte; après le déjeuner de ce matin, je puis attendre patiemment jusqu'à demain; je n'ai pas la coutume de faire plus d'un repas. La continence et la sobriété sont les premières vertus de ce monde, et tu dois savoir qu'il n'est pas de privations auxquelles un estomac honnête ne sache se soumettre.

— Si tels sont vos principes, vous n'aurez pas à souffrir du souper que j'ai fait à votre préjudice, et j'irai me coucher sans remords.

II

Mathieu souriait sous cape de la punition infligé à l'avare; mais il ne la jugeait pas suffisante et voulait la pousser plus loin. Le moment de prendre du repos étant venu, la femme et le mari entrent dans l'alcôve que les maîtres de la maison ont l'habitude d'occuper entre la porte et la cheminée, afin d'avoir l'œil sur tout ce qui se fait chez eux; Mathieu se rend à son lit de l'écurie pour surveiller ses bœufs au ratelier.

A peine Chourra l'a-t-il vu s'éloigner, qu'il se relève en criant à sa femme : — Je meurs de faim! donne-moi du pain de réserve. Ah! le gourmand de valet!

ah ! le scélérat de domestique ! manger la soupe que nous gardions pour nous...

Mathieu, qui les surveille par le trou de la serrure, rentre incontinent, prétend qu'il a plu sur son lit, et dit qu'il vient passer la nuit dans la cuisine, sur le coffre à pain, afin d'attendre le jour sur une couche moins humide que celle de l'écurie.

C'est en vain que Chourra lui fait observer la dureté d'un pareil gîte ; Mathieu répond qu'il est prudent de s'habituer aux planches, afin de ne pas se sentir trop mal à l'aise dans la bière qui doit nous porter à notre dernier gîte ; il s'étend sur le bahut et cherche une position à pouvoir sommeiller. Les deux époux étaient désespérés.

Que faire ! impossible de prendre le pain de réserve, sans dénoncer au domestique la richesse des provisions et se mettre en contradiction flagrante avec tout ce qu'on vient de dire sur la pénurie des subsistances, sur l'abstinence des maîtres du logis... Mathieu, couché sur le coffre, fait bientôt semblant de ronfler ; alors Chourra, étendu près de sa femme, de s'écrier, en portant les mains sur son estomac :

— Je meurs de faim ! Méniquette ; puisqu'il m'est impossible d'avoir du pain, prends de la farine de maïs, mets de l'eau sur le feu et fais un peu d'armotes.

Méniquette se lève, morte de faim elle-même, et compte bien prendre sa part de la bouillie... Mais à peine a-t-elle mis le chaudron à chauffer, à peine l'eau paraît-elle assez chaude pour recevoir convenablement la farine, que Mathieu se lève et demande ce qu'on veut faire d'un chaudron d'eau chaude à cette heure de la nuit ?... Méniquette déguise habilement la vérité, et répond :

— Dors, mon ami, je fais chauffer de l'eau pour mettre le linge à tremper : demain est mon jour de lessive.

— Puisque vous faites la lessive, mon devoir est de vous aider, maîtresse, répond le rusé valet. La première chose à faire pour rendre le blanchissage de bonne nature, c'est de mettre de la cendre dans votre eau. Voilà de la cendre ! maîtresse, voilà de la cendre, et prenant la pelle à feu, il en jette cinq à six pelletées dans le chaudron.

— Encore ma bouillie perdue ! murmure le pauvre mari derrière les rideaux de son alcôve. Ah ! le misérable ! il a juré de me faire mourir de faim cette nuit !... j'étais bien plus heureux avec son frère ! combien je regrette que sa maladie l'ait contraint de nous quitter...

Mathieu, enchanté d'avoir troublé l'eau destinée à la bouillie, se recouche sur le coffre ;... dès que Chourra le croit rendormi, il appelle Méniquette à voix basse.

— J'ai beau me serrer le ventre, dit-il d'une voix exténuée, je commence à ressentir des défaillances épouvantables... Puisque l'eau chaude ne peut plus servir à faire des armotes, mets la farine de maïs en pâte et fais-moi cuire au plus vite un gâteau sous la cendre ; je serais mort au point du jour, si je ne trouvais à manger dans peu d'instants.

L'active Méniquette, pleurant son eau chaude *cendrée*, prépare un peu de pâte de maïs dans le blutoir, et dépose ce gâteau dans le foyer, en prenant toutes les précautions imaginables pour ne pas réveiller le domestique. Mais celui-ci s'élance brusquement de sa couchette et vient s'asseoir près de l'âtre, prétendant que le souvenir d'une certaine affaire de famille ne lui permet pas de fermer l'œil.

III

Méniquette et Chourra commencent à trembler pour leur pâte de maïs ; ils espèrent cependant que Mathieu ne la remarquera pas sous la cendre et qu'il finira par retourner à son coffre, après avoir pris l'air du feu ; mais le compère a bon œil et ne manque pas de persévérance et de finesse.

— Je vais vous raconter mon histoire, et vous demander vos conseils, dit-il.

— Pourquoi n'irais-tu pas d'abord voir les bœufs à l'étable ?

— Laissez-moi vous dire deux mots sur mon affaire ; j'irai ensuite donner le fourrage à mes bêtes.

— Dieu soit loué de ce départ ! Si le récit n'est pas long, pensa Chourra, je vais pouvoir manger mon gâteau de maïs tout à l'aise.

— Ma mère a eu la mauvaise pensée de se marier trois fois, dit Mathieu, et chaque mari lui a donné deux garçons et une fille, ce qui fait un total de trois filles et de six garçons, attendu que le bon Dieu nous a trouvés trop mauvais pour nous prendre et le diable trop bons pour nous enlever, nous restons donc oubliés sur la terre. Or, ma mère étant morte il y a deux ans, il s'agit de procéder au partage et de composer neuf lots aussi équitables que faire se pourra... A ces fins, M. le notaire commence le partage par le midi, et forme ses neuf parts égales, en allant du sud au nord.

Mathieu, prenant la sarbacane de roseau avec laquelle on soufflait au feu, veut indiquer sur la cendre l'opération divisoire de M. le notaire.

— Que fais-tu, malheureux ? s'écrie le vieux Chourra en sautant hors du lit... Mais le valet avait déjà creusé

neuf raies profondes dans la cendre et mis la farine de maïs en marmelade.

— Je fais le partage du notaire ; le géomètre vient de son côté, et commence les lots du couchant au levant, ce qui forme des carreaux de jardin en sens inverse... Mathieu, répétant l'opération, achève de mêler la cendre avec la farine, au point de ne pas la rendre acceptable à des pourceaux.

— Qu'en dites-vous, mon cher Chourra? poursuit-il avec le plus grand calme ; êtes-vous pour l'arpenteur ou pour le notaire? Maintenant que vous connaissez la question, préparez votre réponse ; je vais me recoucher un instant, avant d'aller donner le foin aux bœufs, car je m'aperçois qu'il n'est pas deux heures du matin.

— Je suis mort! je suis assassiné! murmura le maître à l'oreille de sa femme ; privé du pain sur lequel il dort, de la bouillie dont il a troublé l'eau, du gâteau de maïs dont il a mis la pâte en perdition, il ne me reste plus qu'à me rendre au champ de raves (1) afin de manger quelques racines crues, et remplir mon estomac de quelque chose qui ne soit pas du vent.

Chourra se glisse aussitôt hors de la cuisine, et se dirige vers le carreau de navets. Mais Mathieu, loin de se rendre à l'étable, suit son maître à la piste, et, dès qu'il le voit occupé à prendre des racines, il court vers lui en criant au voleur! et accompagne cet acte de haute surveillance domestique d'une volée de coups de gaule...

— Aïe! aïe! aïe! doucement, je suis Chourra! ne reconnais-tu pas ton maître? s'écrie le propriétaire du ton le plus lamentable.

(1) Navets.

— Mon maître dort avec sa femme ; il n'y a que les voleurs qui courent ainsi la nuit, répond Mathieu en continuant sa bastonnade.

— Aie pitié de moi ! la faim m'a forcé de venir arracher quelques raves.

— Mon maître est trop sobre et trop économe pour s'abandonner à cet appétit vorace ; « il n'y a que les gens de rien qui songent toujours à manger »... Et la bastonnade va son train.

— Je n'avais pas suffisamment soupé hier soir ; je sentais dans mon estomac des défaillances épouvantables.

— Chourra de Marseillan n'a jamais rien pris hors de ses repas ; il possède « un de ces estomacs honnêtes qui savent se plier à toutes sortes de privations. »

Le malheureux Chourra, puni par les principes qu'il venait de proclamer si haut lui-même, allait expirer sous les coups de Mathieu, lorsque Méniquette, attirée par ses cris, arrive, une chandelle de résine à la main, et ne permet plus au domestique de méconnaître le maître qu'il flagelle. Jetant sa latte à trente pas, Mathieu présente ses très-humbles excuses ; Chourra, frottant ses épaules endolories, rentre dans son logis, bien décidé à ne plus attendre que son domestique soit couché pour manger en cachette, et se promettant de ne plus vanter des principes d'abstinence et d'économie que son estomac n'est pas en mesure de mettre en pratique.

A la suite de cette leçon, Mathieu se hâta de quitter une maison dont il avait si fort maltraité le propriétaire. Son frère reprit sa place de valet de charrue, et ses maîtres, corrigés par la rude leçon de Mathieu, ne donnèrent plus à leur valet l'occasion de se plaindre de leur avarice.

LA JEUNE FILLE.

Hé! Jeanne, Rose, Mative, Arnaudie, Méniquette!... menez toutes vos troupeaux du côté de l'*artigue* (1). Nous les laisserons vaguer seuls quelques instants, dans le grand pâturage commun, entre la forêt et la rivière; puis, furtives et nous glissant le long de la haie de coudriers, nous nous cacherons dans le grand bois, sans que nos mères ou les bergers nous aperçoivent. Arrivées près du carrefour des sorcières, nous passerons vite, en baissant les yeux, de peur de recevoir un mauvais sort, et nous nous installerons sur les bords du ruisseau au lit profond et ombreux, où croissent le myosotis et les marguerites hâtives... Là, seulettes et à l'abri de tout regard importun, vous me direz vos secrets, je vous dirai les miens, et nous raconterons des histoires; ces histoires, ma marraine et vos tantes les savent bien; les femmes d'autrefois sont instruites en ces choses, qui étaient de leur temps et qui sont aussi du nôtre : le bon Dieu, qui ne vieillit pas, a fait ces choses pour durer autant que vivront nos enfants.

(1) Plaine située entre un bois et une rivière.

Écoutez-les attentivement, ces histoires vieilles et toujours jeunes ; elles vous apprendront, par l'exemple des anciens, à distinguer le trompeur du sincère, à choisir entre mille celui que vous devez aimer... Je ne marchanderai pas avec les espérances; j'aurai des princes pour quelques-unes; de beaux amoureux pour la plupart; de vieux maris pour celles qui me feront fâcher... Seront-ils fidèles? nous nous conterons cela après quelques années d'expérience... Mais rappelons-nous que le courage en toute occasion est la première beauté de l'homme, et que les plus aimables épouseurs sont les plus vaillants... Pour jouer à cartes égales avec nos maîtres, faisons silence, et cachons notre jeu : la dissimulation est notre force, à nous, jeunes filles qui sommes faibles... Ne nous plaignons pas trop de notre lot cependant; nous trouvons quelques ressources dans le regard et le sourire ; et tout cela constitue certain fonds d'autorité : vous le verrez par les exemples du vieux temps.

Mes récits ne seront pas sévères comme des sermons, ou rieurs comme des chansons à boire; notre lot, à nous, c'est de voir les événements par le côté qui fait battre le cœur ou pleurer en souriant... Laissons le travail dur à nos frères, les récoltes productives à nos pères, les sentences à nos mamans... Les fleurs des prairies nous plaisent mieux que l'herbe, le gazon est plus agréable à voir que la terre labourée, le soleil levant plus doux que celui du midi ; celui-ci mûrit les moissons, mais il brunit le visage.

Allons, pousse tes vaches par là, Jeanne;... tes brebis par ici, Rose;... tes porcs où tu voudras, Mative... C'est cela... Nos quenouilles sous ce buisson; je vous donne deux heures de repos. Ça y est-il... Un, deux,

trois... comme à la course aux œufs... ou plus galoper maintenant. Nos jupes courtes frôlent contre nos jambes nues, nos bras s'agitent comme des ailes d'oiseau... Jeune fille n'est-elle pas une hirondelle qui vole, vole, et nargue le chasseur, jusqu'à ce qu'elle soit prise... Une haie !... passons par dessus... un ruisseau ! franchissons-le... La première arrivée aura pour récompense un bon mari au bout de l'an... Comme la course redouble... Tiens, nous voilà toutes arrivées en même temps... Ramasse des noisettes qui voudra, des fraises qui pourra, s'étende sur l'herbe qui en aura fantaisie : mais que tout le monde écoute la leçon et en profite !.. C'est l'ordonnance de M. le maire... Éclats de rire autorisés, bâillements interdits... Pas d'enfantillages; nous avons treize et quinze ans. Nous sommes assez grandes filles pour saisir la conséquence des choses, et ne pas éprouver, à la vue d'un garçon qui chante, en conduisant ses bœufs, l'envie de fuir qui vous prend à l'approche de M. le curé... Que les mioches indignes de me comprendre retournent à leur quenouille, à leurs troupeaux, et fassent des bons hommes de terre glaise... Personne ne part... Tout le monde reste ferme à son poste... Prêtons l'oreille... Commençons...

LA LUNE ET LES VACHES

I

Il y avait autrefois dans le village de Lamazère deux jeunes bergers tout enfants, qui s'aimaient beaucoup; ils entretenaient leur amitié par un échange de petits cadeaux qui leur procuraient une satisfaction à nulle autre pareille. Ménique portait une culotte brune; Francinette une jupe rouge; à cela près, ils étaient vêtus de la même manière, nu-pieds, nu-tête, et restaient en chemise de la ceinture aux épaules. Autre point de ressemblance : ils conduisaient chacun une paire de vaches.

Tous les jours Ménique arrivait au pâturage avec un oiseau pris à la *matole* ou à l'*escrepet* (1), une douzaine d'épingles gagnées au saut du bâton, et offrait le tout à Francinette. Bien souvent la jeune fille donnait en échange deux pommes rainette, un bouquet de cerises en leur saison, ou des mitaines tricotées. Parmi ces cadeaux, très-variés comme on peut s'en convaincre, ne figuraient jamais les jarretières; elles seraient restées sans emploi.

Ces deux enfants faisaient quelquefois des projets. N'a-t-on pas ses ambitions à tout âge ? Quand ils voyaient un jeune garçon portant un bouquet à la boutonnière et une jeune fille endimanchée ayant un ruban à la ceinture, se rendre à l'église, suivis de gens qui tiraient des coups de fusil pour leur faire honneur, ils

(1) Escrepet, traquenard en osier.

soupiraient tout bas, et Ménique disait à Francinette, qui baissait la tête timidement :

— Voilà des gens bien heureux ; nous serons comme eux lorsque tu seras assez robuste pour lever la cruche toute seule, et que je serai assez grand pour atteler mes vaches et labourer.

Quand Francinette eut assez de force pour aller à la fontaine, une de ses tantes l'envoya prendre des leçons de couture à la ville... Ménique eut un grand chagrin de ce départ et resta bien des jours à pleurer seul dans le pâturage.

Un an après, Francinette revint au village, mais comme elle était changée !... Aucuns la trouvaient plus fraîche et plus belle ; les garçons et les jeunes filles regardaient d'un air d'admiration et d'envie ses souliers et ses bas, sa robe d'indienne bleue, son tablier vert, son fichu rouge, son bonnet orné de rubans, et pardessus tout son collier de corail et sa croix d'or ; mais depuis qu'elle s'était embellie de ses ajustements, on voyait aisément qu'elle était moins simple de cœur et moins bonne... Ménique n'osait s'approcher d'elle qu'en tremblant ; au lieu de la tutoyer comme autrefois, il lui disait un *vous* respectueux et craintif.

Un dimanche, à l'issue de la messe, Francinette et Ménique s'engagèrent dans le même sentier et se rencontrèrent près de la fontaine.

— Francinette, dit le jeune homme, pouvez-vous lever la cruche seule maintenant, quand vous allez puiser de l'eau ?

— Belle demande ! Ménique, ne voyez-vous pas comme j'ai la tête haute et les bras forts ?

— Serait-il possible ! Moi, je laboure, Francinette ; j'ai pris la charrue il y a six mois. Depuis que mon père

est mort, je travaille l'enclos de ma mère; je suis le seul homme de la maison.

— Je vous félicite de votre force, Ménique; on estime les hommes robustes et laborieux.

— C'est là votre seule réponse, Francinette? Avez-vous oublié nos promesses d'autrefois : Lorsque vous serez une grande fille et que je serai un fort garçon, disions-nous?...

— Que devions-nous faire, Ménique?

— Mais nous épouser, Francinette!

— Tiens, c'est vrai. Et bien! nous nous épouserons, Ménique.

— En vérité, ma bonne Francinette?

— Certainement... quand vous m'aurez *donné la lune*, mon garçon.

La jeune fille partit; Ménique resta droit et roide sur ses jambes et la regarda s'éloigner. Il crut avoir mal entendu; il ne pouvait se figurer que Francinette eût prononcé une parole si cruelle.

Le lendemain, il revit Francinette, et, pressé d'éclaircir ses doutes, il mit la conversation sur le même sujet; la jeune fille lui fit la même réponse : Je vous épouserai aussitôt que vous m'aurez *donné la lune*, mon ami.

Elle dit cela d'une manière si simple et si peu malicieuse, en apparence, que Ménique se demanda si elle parlait sérieusement, et si les gens de la ville avaient trouvé le moyen de se procurer la lune, ou du moins un des morceaux qui lui manquent à son premier ou à son second quartier... Il consulta le carillonneur, homme de grande expérience; celui-ci le regarda entre les yeux, et ne put s'empêcher de rire.

Ménique comprit alors qu'il avait été un sujet de

moquerie,... néanmoins l'ironie méchante de Francinette le rendait si malheureux, il lui était si difficile de considérer ses paroles comme un renvoi définitif, qu'il cherchait malgré lui s'il n'y aurait pas un moyen de répondre à son défi et de lui donner l'astre qu'elle demandait.

II

Un soir, au retour du labourage, il rencontra Francinette qui revenait de sa journée de couture. Ses petits escarpins noirs glissaient légèrement sur le gazon du sentier, à travers les mousserons blancs rafraîchis par la rosée; elle relevait sa jupe, sans craindre de laisser paraître son bas blanc, car il était bien tendu sur sa jambe ronde. Lui, marchait lourdement en sabots, et poussait ses deux vaches en avant.

— Bonjour, Francinette !

—Bonjour, Ménique !

— C'est bien la lune que vous avez dit ?

— Certainement, Ménique, c'est la lune ; tenez : la voilà justement qui se montre au sommet de ces peupliers. Comme elle est belle ce soir ! Voyez; vous n'avez qu'à la prendre.

— S'il y avait un moyen à cela, j'y perdrais volontiers la vie !

— Cherchez le moyen, vous le trouverez, Ménique ; n'êtes-vous pas homme d'esprit? Les jeunes gens de la ville savent réussir à toutes choses, quand il s'agit de satisfaire les fantaisies des jeunes filles.

La couturière, détalant comme une belette sur ses jolis pieds mignons, dépassa le laboureur et rentra dans le hameau.

Ménique et ses vaches marchaient lentement à sa suite ; ils passèrent près d'une mare d'eau où les bestiaux avaient coutume de s'abreuver ; les vaches se tournent tout attelées de ce côté et entrent dans l'eau jusqu'à mi-jambes. La lune était déjà très-haut, et blanchissait, comme un disque d'argent nouvellement poli, au milieu d'un ciel bleu parsemé de nuages volants.

Ménique debout près du bord attachait sur ses bêtes des regards mouillés de larmes ; la lune, réfléchie par la surface de l'eau, se posa, tout en s'agitant au miroitement de la mare, à côté des naseaux des deux vaches. Ménique la considérait d'un air d'envie et de courroux... Tout à coup le temps s'obscurcit et la lune disparaît ; les deux vaches buvaient dans le reflet d'un gros nuage ; le berger regarda au ciel, l'astre n'y paraissait plus.

— Bonne Vierge Marie ! s'écrie-t-il avec extase, la *Braquette* a bu la lune !

Et prenant sa course vers le hameau, il arrive haletant, éperdu, dans le délire :

— Ah ! dit-il, je la tiens... Votre main, Francinette ! je l'ai gagnée !

La jeune fille sort de sa maison et demande ce qui met le garçon en si grande joie.

— Je serai votre femme si vous me *donnez la lune*, m'avez-vous dit ?

— Et je le répète, Ménique.

— Eh bien ! je suis votre mari... je vous l'apporte !

La jeune fille le crut fou. Lui, sans plus attendre, s'élance dans la cour ; ses deux vaches entraient toutes seules, traînant la charrue à leur suite. Ménique n'hésite pas, il saisit une houe et en assène un coup si violent entre les cornes de la pauvre *Braquette* qu'elle

tombe comme un veau sous le maillet du boucher ; il s'arme d'un couteau de cuisine, l'enfonce dans le ventre de la bête, l'explore ; hélas !... pas plus de lune que sur la main.

— Je me serai trompé, dit-il, ce n'était pas la *Braquette* : c'est la *Couloume* (la colombe) qui l'aura bue ; car je l'ai vue disparaître devant leurs bouches, tout comme je vous vois briller devant moi, Francinette.

Ménique, reprenant sa houe, assène un second coup sur la tête de *Couloume*... La pauvre bête tombe, comme était tombée *Braquette*, les quatre pieds en l'air ; il lui ouvre le ventre, lui arrache les entrailles, cherche la lune des intestins dans l'estomac, de l'estomac dans la poitrine ; à la fin de ce beau travail, il laisse retomber ses bras, en murmurant tout anéanti :

— Elle n'y est pas !

— Pauvre Jean de Nivelle ! assez simple d'esprit pour croire que tes vaches ont mangé ce qui est au ciel ! dit Francinette. Regarde...

Et elle lui montra la lune qui brillait de tout son éclat et semblait rire de la sottise du laboureur. Le nuage était passé, la coquette relevait son voile... Ménique, stupéfait, considérait l'astre malin. La jeune fille se prit à rire si fort... mais si fort, que tous les habitants du hameau sortirent sur leur porte, afin de reconnaître la cause de ce débat.

— Malheureuses vaches ! dit Ménique en regardant les deux cadavres. Oh ! ma mère ! plus malheureuse encore... Je n'avais que ces deux bonnes bêtes pour travailler votre champ et vous nourrir... Maintenant qu'elles sont mortes, elles sont les plus heureuses ; elles ne souffriront plus la faim, comme vous, elles n'éprouveront plus comme moi le besoin d'aimer... et sans espoir !

Francinette avait tout entendu; elle ne riait plus... Ménique cacha son visage dans ses mains, et se dirigea vers la maison de sa mère. Francinette ne lui donna pas le temps d'arriver sur le seuil.

— Allons, Ménique, dit-elle, en lui tendant la main: si vous n'avez pas trouvé la lune, vous ne l'avez pas moins cherchée pour me plaire... et avec quelle ardeur!... Vous avez sacrifié tout ce que vous possédiez au désir de m'être agréable! Vous êtes simple d'esprit, Ménique; mais vous avez beaucoup d'amour, et c'est le cœur, non la tête, qui fait la joie dans ce monde... Il est plus facile de trouver l'esprit que la tendresse; voilà ma main, donnez-moi la vôtre en me pardonnant.

— Il serait possible!... Ménique sautait, riait, pleurait de plaisir tout à la fois.

— Oui, Ménique, je suis votre femme; seulement, puisque j'ai la tête, vous me laisserez conduire le ménage? Vous, qui avez le cœur, vous n'aurez autre chose à faire qu'à m'aimer.

— Vous aimer! Francinette... Mais c'est divin cela; c'est avoir le bonheur du paradis sur la terre.

— Vous avez raison, et je commence à le partager; car vous m'avez appris qu'on le trouvait en aimant qui nous aime.

Francinette et Ménique s'épousèrent... ; depuis lors les gens du pays disent, en parlant d'un jeune homme qui parvient à réchauffer le cœur d'une coquette indifférente :

— Il est plus heureux que Ménique, il lui a procuré la lune sans avoir besoin de tuer ses vaches.

LE ROI DES PATURAGES

I

Il était autrefois un roi et une reine tout jeunes, tout gentils, et si recherchés en leurs vêtements et mobiliers, qu'ils ne mangeaient que dans de la vaisselle d'argent, ne marchaient que sur des nattes, ou sur le frais gazon en la saison des fleurs. La reine, blanche comme le lis, le roi, frais et coloré comme une rose, auraient craint de devenir aussi noirs que des Maures, s'ils s'étaient exposés au soleil, où s'ils avaient touché quelque chose sans avoir des mitaines. Ces petits princes de la mignardise, qui criaient *aie* lorsque leurs draps de lit faisaient un pli, et *ach* quand la soupe était plus chaude que de coutume, comptaient déjà six ans de mariage, et ne voyaient jamais venir d'enfant.

La jeune reine, un peu mécontente de cela, parce qu'elle n'avait pas une jolie petite poupée à élever dans le duvet et à couvrir de dentelle, avait déjà fait plusieurs pèlerinages dans l'intention d'être mère, lorsqu'il lui prit fantaisie d'aller, toute seule, dans le grand bois qui entourait le château. Arrivée au bout de l'allée la plus douce à parcourir, à cause de la mousse verte qui couvrait la terre, elle se sentit très-fatiguée de cette course extraordinaire, et se coucha sous un lit de fougère, protégé contre le soleil par le feuillage épais d'un hêtre. Pendant le repos arriva le sommeil, et pendant le sommeil, elle rêvait au fils qu'elle n'avait pas et qu'elle demandait à toutes les puissances du ciel et de la terre.

— Mon Dieu ! disait-elle, au milieu du songe, fai-

tes que cet enfant vienne bientôt calmer mes ennuis, dissiper ma solitude.

Aussitôt une voix répondit dans le feuillage :

— Tu l'auras, reine Herminette, tu l'auras !

— Il serait possible, s'écria la reine tout endormie. Oh ! faites qu'il soit blanc comme le jasmin, et léger comme un papillon, doux au toucher comme le satin, petit et mignon comme un chardonneret.

— Hi ! hi ! fit dans le feuillage une petite voix qui semblait se moquer de la reine.

— Ho ! ho ! ajouta la voix grave et tout aussi peu respectueuse d'une troisième *hade* (1), qui ne se laissa pas apercevoir.

La reine s'éveilla sur ces hi, hi, et ces ho, ho ; et fort satisfaite de son rêve, elle rentra au palais, en hâtant le pas pour la première fois de sa vie, assure l'histoire ; elle annonça à son mari l'arrivée de l'enfant qu'ils désiraient.

Le roi battit des mains et rit de toutes ses forces ; puis, voulant faire partager son contentement à tout le monde, il fit danser ses ministres et les dames de la cour devant son trône.

II

Neuf mois après, la reine était en mal d'enfant, ce qui commença de la peiner un peu, parce qu'elle n'avait jamais supporté la souffrance, et qu'elle n'avait pas songé à cela ; bref, l'enfant parut, et le roi s'empressa de regarder s'il était blanc comme le jasmin, léger et délicat comme un papillon, doux au toucher comme

(1) Fée.

le satin, petit et mignon comme un chardonneret.

Hélas ! quel désenchantement ! le petit gaillard était gros et rouge ; les cheveux noirs qui couronnaient son front, faisaient présager un brun robuste ; il avait la bouche large pour bien manger, la main grande pour bien empoigner, la jambe forte pour bien courir.

Le roi *Blondin* fit un peu la grimace à la vue de ce produit, qui répondait si peu à la distinction délicate de ce qu'il attendait ; puis, se souvenant que la reine avait eu le premier songe de grossesse dans un bois, il sentit son visage s'allonger et de singuliers soupçons lui troubler la cervelle. Pendant un mois, il ne rêva que de charbonniers audacieux et de bergers téméraires.

L'homme parvient à la longue à se consoler de tout : le roi Blondin songea que l'enfant s'arrangerait en prenant de l'âge, que sa jambe deviendrait petite, sa bouche étroite, sa peau fine et blanche, sa chevelure blonde et lisse. Cet espoir fut complétement partagé par la reine Herminette. Afin d'arriver à ce point, la nourrice eut ordre de le laver à tout instant avec fine savonnette et onctueuse pommade, de couper ses ongles, de bien serrer ses pieds et ses mains, pour ne plus leur permettre de grandir.

Mais baste ! les petites fées invisibles, qui avaient crié hi ! hi ! et ho ! ho ! dans la forêt, prirent plaisir à déranger ces calculs. L'enfant grandit, sa main et son pied grossirent en proportion, sa chevelure devint dure et raide, sa peau brune, sa physionomie mutine, comme celle d'un vrai diable au corps... A six mois, il se levait sur son berceau, et poussait des cris rauques... A douze il mordait sa nourrice, quand il ne trouvait pas assez de lait, et donnait un soufflet à son père,

s'il se permettait de l'embrasser en faisant la moue. Arrivé à dix ou douze ans, il se montra si turbulent et si taquin, il remuait si dru la canne de son père, cassait, déchirait si bien la quenouille et la robe de sa nourrice, la vaisselle et les nappes du palais, que le roi finit par entrer en fureur. Il jura tout haut que cet être grossier ne pouvait être son fils ; la reine partagea ses soupçons, déclara que ce petit tapageur ne pouvait être son ouvrage, qu'on avait dû le lui changer à la nourrice. Reine et roi déclarèrent qu'un tel monstre était indigne de porter leur nom, d'habiter le palais ; et, par un beau décret royal, on l'envoya garder les pourceaux sur la montagne.

Gentillas ne se le fit pas dire deux fois... *Gentil* était le nom qu'on lui avait donné dès sa naissance ; *as* était l'augmentatif de mauvais augure qu'on y avait ajouté, quand on l'avait vu si grossier et si laid... Il s'élança tout pieds nus dans la cour du château, prit le gros bâton noueux du porcher, le sarrau d'un valet de labour, et courut en soufflant gaiement dans la corne, mener les pourceaux dans les hauts pâturages.

Les gens du palais oublièrent vite l'exilé : on est si pressé de rompre avec les mauvaises connaissances, qui peuvent nuire aux gens de bonne compagnie... Gentillas le leur rendit bien ; il oublia tout aussitôt le palais et ses tapis, les courtisans désœuvrés et leurs habits cousus d'or... Les sabots aux pieds, la cape sur l'épaule, le bâton ferré à la main, la corne à la ceinture, il prenait plaisir à respirer le brouillard du matin, à grimper sur les arbres, et chantait de là comme un oiseau du haut d'un buisson. Les éclats de sa gaieté heureuse remplissaient la montagne; on ne parla bientôt, dans le pâturage, que du prince Gentillas, agile

à la course, fort à la lutte, adroit à la chasse, et fort habile dans les soins des troupeaux.

III

Heureux d'être débarrassés d'un être indigne, que la reine et le roi ne pouvaient prendre pour leur fils, ceux-ci recommencèrent leurs prières au ciel, leurs supplications aux fées, afin d'avoir un enfant qui répondît à tous leurs souhaits, un enfant blanc comme le jasmin, léger comme un papillon, doux au toucher comme le satin, délicat et mignon comme un chardonneret.

Le ciel les écouta tout de bon cette fois. Aucune fée maligne ne se permit de hi ! hi ! ou de ho ! ho ! ricaneur. La reine Herminette eut un fils exactement taillé sur le modèle du petit chef-d'œuvre qu'elle voyait en rêve. On l'appella *le prince merveilleux*... Jamais poupée plus gentille que ce prodige de blancheur et de délicatesse; ses mains et ses pieds étaient petits à faire plaisir aux gens qui aiment les nains ; sa tête n'était pas plus grosse qu'une pomme.

Il grandit un peu, toutefois, et finit par atteindre, à dix-huit ans, la taille d'un enfant de huit. Sa voix resta flûtée : on eût dit d'un oiseau; sa barbe resta blonde, rare et soyeuse. Mais aussi, que de soins et de prévoyance ! Défense absolue de marcher, crainte de se durcir la peau des pieds et de se fatiguer les jambes : même défense de rien toucher avec les mains, afin de ne les point noircir. Après une telle réussite en leurs désirs, comment ne pas chercher à perpétuer une race aussi remarquable ?

Un roi du voisinage venait d'être détrôné : il laissait

une reine veuve et trois filles sans douaire et sans dot;... mais la beauté reste souvent fidèle à l'infortune. Ces trois filles étaient fort jolies, et capables d'aider puissamment le prince à perpétuer la race des *merveilleux*.

La reine Herminette et le roi Blondin choisissent la plus belle, qui se trouvait être l'aînée... Sans consulter les goûts de la pauvrette, on la conduit à l'autel, on place sa main dans celle du jeune prince, et le prêtre les unit, *in nomine Domini*...

L'époux était enchanté ! lui qui n'avait fait qu'habiller des pantins, poursuivre des papillons, caresser des oiseaux dans leur cage, il allait avoir une grande poupée vêtue de soie, et qui lui parlerait; une tourterelle qui viendrait à lui, au lieu de fuir dans les bois... Dieu ! qu'il allait être un heureux prince ! les fêtes du mariage furent superbes et très-bruyantes. Tant de gens se figurent que le bonheur accourt au tapage qu'ils font. Le soir venu, on conduit les époux dans la chambre nuptiale, au son du fifre et du tambourin.

La musique cesse, le palais rentre dans un calme solennel... Au milieu de la nuit, la reine *Herminette*, qui couchait non loin de son fils, se sent réveillée par ces cris :

— Mère, la princesse Doucette pleure.

— Eh bien ! répond la reine, console-la, mon fils.

Le prince s'assied sur le lit, et, remuant ses doigts devant ses lèvres, il produit le bruit de *brrrrum brrrrum*, que les nourrices font aux petits enfants au berceau, pour les distraire de la colique ou du mal aux dents.

A cette étrange consolation, la pauvre Doucette se met à pleurer si fort que la reine entend ses sanglots à travers la cloison.

— Mère, dit le prince; Doucette pleure encore davantage.

— Console-la, mon fils! c'est à toi qu'il appartient de la consoler.

Le prince se lève, prend une guimbarde dans sa pochette et se met à jouer devant la princesse un petit fron fron, sur l'air de la complainte de Geneviève de Brabant.

La princesse, irritée de ce dernier témoignage d'inaptitude, se tourne vers la ruelle et fait semblant de dormir. Le prince, croyant l'avoir tout à fait consolée, se met à dormir sérieusement du meilleur somme. Ainsi se passa la nuit de noces.

Le lendemain, quand le prince se réveilla, il ne trouva plus Doucette près de lui; elle avait quitté tout doucettement la chambre nuptiale à la faveur de l'obscurité et du sommeil profond de son mari. (Il arrive toujours malheur à ceux qui dorment trop fort en ces circonstances...) Elle s'était enfoncée dans les forêts, où l'attendaient d'autres aventures.

Quand au prince, très-désolé d'avoir perdu sa femme, il pria sa mère de lui en choisir une seconde, ce que la reine s'empressa de faire, pour ne point laisser périr la race des *Merveilleux*. Elle fit choix de la sœur de Doucette, belle et jolie personne, sans dot, mais fort éprise du titre de princesse, et prête à accepter un petit chien pour mari, si le petit chien devait la mettre un jour sur le trône. Elle prit donc la place de sa sœur, avec une joie à nulle autre pareille; mais, au retour de l'Eglise, elle embrassa le prince avec tant de force, pour lui témoigner son contentement, que le pauvre petit époux mourut étouffé dans ses bras.

A cet affreux accident, le palais se remplit de la-

mentations et de larmes : on avait perdu le plus gentil des princes, la plus accomplie des petites créatures. Les médecins essayèrent d'adoucir les regrets de la reine et du roi, en leur assurant que le feu prince était trop délicat pour se marier, trop bon pour gouverner ses sujets, trop gentil enfin pour pouvoir vivre. Ces considérations les consolèrent assez peu. Ce qui les consola bien moins encore, ce fut l'invasion du roi Gorgu, leur voisin, qui détrôna le roi *Blondin* et la reine Herminette, et réunit leur royaume à ses états. Cette conquête ne lui coûta pas beaucoup de peine. Le roi Blondin ne s'était jamais procuré d'armée, afin de ne pas avoir la fatigue du commandement, et il était trop timoré pour oser faire résistance à celui qui se présentait le sabre hors du fourreau.

IV

Que faire? que devenir après la défaite?... Suivis de quelques serviteurs fidèles, qui portaient des provisions de bouche et des manteaux pour les préserver de la faim et du froid, les souverains détrônés s'avanturèrent dans la forêt, espérant trouver un hospice, un monastère, où l'on voudrait bien donner l'hospitalité au roi Blondin et à la reine Herminette.

La nuit approchait et l'on n'avait pas découvert un asile. Tout à coup, on entend la corne d'un porcher... Un affreux concert de grognements trouble les échos de la montagne. La reine et le roi ont peur... Néanmoins, sur l'avis des serviteurs, qui ne voulaient pas coucher à la belle étoile, par le temps de brouillard qui se préparait, on se rapprocha du point où le bruit

redoublait, dans l'espoir de trouver la maison d'un porcher, qui pourrait servir de gîte... On avance ; le chemin est horrible : fondrières par ci, cascades bruyantes par là, rochers prêts à crouler et cavernes avides de vous engloutir ! On marche encore, et toujours des rochers et des bois ; pas un point de terre cultivée, pas un champ, pas une langue de prairie.

— Que les bergers de ce pays doivent être malheureux et tristes ! dit la reine... Ceci bien sûr est le lieu de châtiment où Dieu précipite les coupables condamnés au purgatoire. Le bruit qui s'est fait entendre n'est pas le grognement des pourceaux, mais le gémissement des infortunés qui brûlent dans les flammes.

Ils arrivèrent, tant bien que mal, près d'une vaste grange, faite de terre et de gazon ; des pourceaux nombreux s'y précipitaient pêle-mêle ; le porcher et la porchère venaient à la suite.

— Juste Dieu ! s'écrie le roi, se peut-il qu'un homme habite dans une masure semblable ! Quel crime doit-il avoir commis, pour être condamné à vivre dans une espèce de caverne, où l'on ne doit que gémir et pleurer.

A peine avait-il ainsi parlé, qu'il entendit de grands éclats de rire ; puis des voix joyeuses et fraîches entonnèrent une chanson d'amour :

— Nous avons gravi la montagne et traversé les noirs sapins ! mes agneaux ont eu peur de l'aigle.

Tes pourceaux ont eu peur de l'ours, mais j'ai vu l'ours sans le craindre, parce que tu étais près de moi.

— Nous avons traversé la neige, j'ai vu le soleil de bien près, la neige ne m'a point paru blanche, habitué que je suis à te voir ; le soleil ne m'a pas ébloui, habitué que je suis aux flammes de tes yeux.

La reine et le roi croyaient rêver : ils marchent plus

résolûment vers la cabane, et arrivent près du porcher et de sa femme.

— Qui êtes-vous, demande la reine Herminette, ô vous qui trouvez la force de chanter dans cet horrible séjour.

— Je suis le roi du pâturage, le maître de ces trois cents pourceaux.

— Homme grossier, qui vivez dans cette compagnie hideuse, qui vous donne le courage de supporter une vie si misérable?

— Ma vie n'est point misérable, car mon bras manie vigoureusement le bâton et la hache : je sais combattre l'ours et le loup, et protéger mon troupeau. Mon pied solide, ma jambe robuste, gravissent la montagne au trot, et la descendent à la course... Quand je chante ou crie, ma voix ébranle la forêt entière. Ah ne me plaignez pas! On me nomme *le roi de la montagne*, et j'y règne véritablement; car j'y suis aimé des bons et redouté des méchants.

— Et vous, malheureuse femme, qui paraissez gentille et bonne, reprit le roi Blondin; quel lien vous attache à cet affreux séjour, quel esclavage vous enchaîne à cet homme à demi-sauvage?

— Le plus solide de tous : l'amour; le plus charmant qui soit au monde : le bonheur partagé! L'amour embellit le désert le plus sombre de l'image de l'objet aimé; il impose aux glaces et aux orages la chaude température de la vie aimante... Mariée jadis à un principicule qui n'avait à m'offrir pour joie terrestre que celle d'un oiseau mis en cage, auquel on enseigne un air à siffler, je pris la fuite loin de cette poupée musicienne.

— Qu'entends-je? hélas! s'écria la reine Hermine,

qui reconnut la voix de la princesse Doucette. Celle-ci poursuivit :

— Seule, abandonnée sur la terre, je m'enfonçai dans cette forêt... A la place des bêtes féroces que je redoutais, je rencontrai un homme qui m'offrait un bras fort pour m'appuyer dans ma route, un cœur ardent et bon pour m'aimer, un courage qui se faisait respecter et craindre ; il n'était point beau de visage, et n'avait rien de la gentillesse efféminée qu'on admire à la ville ; mais la vaillance est la plus précieuse qualité de l'homme, et je le chéris comme il me chérit.

— Le porcher avait fui comme elle les palais où n'habitent plus les hommes véritables, reprit *le roi des pâturages*; on n'y voit que des images d'autel, chamarrées de soie, qui ne savent ni se faire redouter ni se défendre. Je quittai ce séjour efféminé, pour respirer l'air de la montagne et mener l'existence agitée du berger chasseur. Ne me plaignez donc pas, j'échangeais la royauté conventionnelle de là-bas contre la royauté réelle d'ici-haut.

— Est-il possible ! s'écria le roi Blondin... N'est-ce pas le prince Gentillas que je vois ; n'est-ce pas mon fils que je retrouve ?

— Oui, c'est votre fils méconnu, votre fils chassé d'auprès de vous.

Le malheur a de grands priviléges, il change rapidement les idées : il fait aimer ce qu'on détestait, mépriser ce qu'on avait estimé... La reine et le roi, loin de leur palais, privés de leurs États, sans appui, trouvèrent la force d'embrasser ce gros visage barbu, de prendre dans leurs bras ce porcher robuste et grossièrement habillé, qui savait manier la hache, le bâton, et se faire craindre dans la montagne : ils lui racon-

tèrent la mort du joli petit prince Merveilleux, l'invasion du roi Gorgu, leur ennemi et la perte de leur royaume.

Gentillas entra dans une grande indignation et sonna de la trompe. A cet appel, tous les bergers du pâturage accoururent : il leur fit connaître les malheurs de son père, se mit à leur tête, et conduisit cette armée, petite mais vaillante, à la conquête du royaume. Il défit et tua, dès la première bataille, le méchant roi Gorgu, et rétablit son père et sa mère sur le trône. Ils voulaient retenir auprès d'eux ce généreux libérateur ; lui les remercia de leur bonté tardive, et regagna les pâturages avec la princesse Doucette.

— Je reviens dans la montagne, dit-il au roi Blondin ; mais, au premier signal de détresse, je volerai à votre secours.

— O mon fils, que pourrions-nous faire pour reconnaître un si grand bienfait ?

— Ne plus tant estimer les gentillesses efféminées, qui ne servent à rien, les petites singeries délicates, qui ne sont pas plus utiles. Rappelez-vous que Dieu est grand parce que Dieu est fort, et que rien n'égale l'homme qui met au service de son amitié généreuse un bras robuste et une âme sans crainte ; celui-là possède la puissance et le bonheur durable ; il a l'amour d'une femme aimée et l'estime respectueuse de tous les hommes... Régnez en paix sur le trône que je vous ai rendu, mon père. Quand vous ne serez plus, le roi des pâturages descendra vers le palais, et les héritiers du roi Gorgu se garderont bien de lui chercher querelle.

Il regagna la montagne, et Doucette continua d'être heureuse dans la solitude ; car elle était aimée de celui qu'on redoutait.

MOURET (1)

I

L'hiver approchait. Un tisserand de Cauterets se dirigeait avec sa femme vers les hautes sapinières du Géret pour aller faire sa provision de bois ; ils étaient pauvres et n'avaient pas même une hache. Les branches sèches, tombées des sapins en octobre, étaient les seules qu'ils pussent mettre dans leur fagot.

— Femme, dit *Pujo*, continue à marcher de ce côté du gave : moi, je vais passer de l'autre, afin de mieux explorer la vallée ; nous nous réunirons au *pont d'Espagne*, vers le coucher du soleil ; puis nous descendrons à Cauterets, portant notre ramée sur la tête ; la sainte Vierge permette qu'elle soit abondante !

Les deux époux se séparent ; ils avaient vingt-cinq et trente ans : l'âge où l'on marche agréablement de compagnie sur la terre, où l'on éprouve quelque peine à se quitter, même pour un instant. Ils se disent *au revoir* avec une sorte de tristesse ; mais ils espèrent se rejoindre bientôt, et rapporter gaiement dans leur maisonnette de quoi faire flambler l'âtre pendant les longues soirées d'hiver.

A l'heure indiquée, le tisserand arrive au lieu du rendez-vous. Sa femme n'y est pas encore. Il regarde, pas de capulet rouge dans la forêt ; il appelle, le gave mugit, le vent siffle, l'aigle piaille ; mais aucun cri humain ne répond à sa voix. Il appelle encore, peine inutile ; la nuit tombe : il perd l'espoir de voir paraître

(1) Le petit Maure.

Bertrande. Peut-être aura-t-elle eu peur dans cette solitude ; elle sera rentrée à Cauterets... Pujo revient à sa maison. Son petit chien était seul à l'attendre.

Qu'était devenue Bertrande, son mari ne put se l'expliquer. Nous qui sommes plus au courant du secret, essayons de mieux fixer le lecteur.

Au moment où elle passait près de la cascade du Ceriset; vous savez, là où les rochers descendent à pic dans le gave, et tomberaient au fond, si de vieux troncs d'arbres, enracinés dans les fissures, ne les retenaient comme des piquets; au moment où elle ramassait quelques débris de bois et chantonnait pour se tenir compagnie, elle vit quelque chose de sombre remuer dans un buisson de sorbier des oiseaux ; deux yeux blancs brillèrent dans cet objet couleur de suie; elle voulut crier, appeler son mari, le bruit de la cascade couvrit sa voix; une large main se posa sur sa bouche, un bras robuste entoura sa taille; elle se sentit enlevée... Un homme tout noir emportait la pauvre femme, ainsi qu'un loup emporte une brebis. Oui, vraiment, un homme noir, plus noir qu'un charbonnier, plus laid qu'un hibou, presque aussi affreux que le diable. En serez-vous étonnés : c'était un Maure d'Espagne, un ennemi des chrétiens et du bon Dieu.

La pauvre femme crut descendre au fin fond des enfers : le Maure ne lui faisait point de mal, cependant; il se contentait de vouloir l'embrasser, elle s'efforçait de le mordre... Un homme qui vous menace d'un baiser, quand il est noir, je vous demande s'il ne mérite pas d'être mordu.

Après deux heures de course à travers les rochers, on arrive devant une caverne, plus sombre encore que la peau de celui qui l'habitait!.. Ce fut pour le coup que

la malheureuse Bertrande pensa descendre dans le séjour des damnés... Et pourtant Satan ne la brutalisait pas, il ne lui donnait ni coups de fouet ni coups de fourche; il n'avait d'autre tort envers elle que de vouloir l'embrasser; elle ne trouvait d'autre manière de lui résister que de le griffer et de le mordre : après huit jours de captivité, voyant que rien ne parvenait à le décourager, elle cessa de se fatiguer les dents et les ongles, et il advint...

Mais qu'ai-je besoin de vous rapporter ce qui arrive dans ces sortes de luttes... Vous savez ce que c'est qu'un baptême? Neuf mois *et demi* plus tard... (il paraît que les morsures et les coups de griffes avaient duré quinze jours), un petit enfant criait *couhi*, *couha* dans la caverne... Le Maure n'avait pas l'habitude de porter ses enfants à l'église : Bertrande dut baptiser elle-même le nouveau-né, avec l'eau claire d'une source.

II

Malgré les courses incessantes du tisserand Pujo, qui battait la montagne et la vallée, à la recherche de sa femme, huit ans s'écoulèrent, et le pauvre homme ne découvrit jamais les traces de celle qu'il avait perdue... Comment aurait-il pénétré dans la caverne? Une énorme pierre, qu'un homme ne pouvait déplacer, en obstruait l'ouverture ; le Maure, fort comme un taureau, la faisait retomber sur la porte, de manière à la boucher comme celle d'un four, toutes les fois qu'il se rendait dans la forêt ou qu'il rentrait dans sa tanière.

Lorsque l'enfant eut sept ans, c'est-à-dire l'usage

de la raison, il fut frappé de la différence qui existait entre son père et sa mère. L'un était noir comme le rocher où coule une source de fer, l'autre blanche comme la pervenche des glaciers : un long séjour loin du soleil avait rendu son teint semblable à la neige. Quant à l'enfant, il avait cette couleur moyenne, qui tient du blanc, qui tient du noir, et que nous appelons teint espagnol. Aussi Bertrande lui avait-elle donné le nom de *Mouret*, c'est-à-dire *petit Maure.*

— Mère, dit-il un jour, vous n'êtes pas la véritable femme de mon père, assurément : vous devez être d'une race tout opposée.

Cela n'était pas mal pensé pour son âge!.. On voit des gens qui ne s'expriment pas mieux à la maturité de leur raison, que *Mouret* ne parlait à la naissance de la sienne.

— Tu dis vrai, mon fils : je suis de l'espèce blanche et chrétienne; lui, est de l'espèce noire et maudite... Il me prit un jour de force dans la forêt, me ravit à l'homme que j'aimais, et il m'enferma dans ce trou, sombre et terrible prison... Mais tu es là, mon fils, mon cher et précieux enfant, et ma misère est douce, et j'oublie ceux que j'ai laissés là-bas.

— Eh bien, mère, puisqu'il vous prit de force, nous nous esquiverons par la ruse.

— Que tenter contre lui! Il est notre maître, car il est le plus fort; il ferme l'entrée du souterrain avec une pierre colossale.

— J'ai sept ans, mère; je sens naître en moi la vigueur de mon père... Aidez-moi, nous reculerons le rocher et nous fuirons...

Le Maure rentrait à ce moment. La conversation fut interrompue : il apportait une chèvre sauvage;... on

cuire, on la mangea, puis le Maure retourna forêt... Le moment était favorable. Mouret et re se dirigent vers le rocher, ils forment arc-bou- avec leurs bras et leurs épaules... Une, deux, rois... la pierre s'ébranle, roule de l'autre côté, la caverne est ouverte. Ils s'éloignent à travers les sapins.

III

Voilà Mouret et Bertrande sur le chemin de Cauterets... Quelle hâte à descendre la vallée rapide... Si le Maure les avait aperçus, que seraient-ils devenus, grand Dieu!.. Essoufflés, à bout de forces, ils se cachent un instant dans le trou de *maouhourat* (1), boivent à la source chaude, qui donne santé aux malades et force aux bien portants. Un instant après, ils étaient à Cauterets, devant la porte du tisserand Pujo.

— Pan, pan.

— Qui est là?

— Ouvrez, c'est moi.

Le tisserand ouvre : la mère et son fils entrent et s'asseyent au coin du foyer.

— Qui êtes-vous, et que voulez-vous, demande Pujo, avec étonnement?

Bertrande ne répond pas d'abord. Elle regarde de tous côtés, cherchant à découvrir un jupon, un capulet, une trace de femme enfin... Rien, absolument rien! pas la moindre étoffe féminine dans la maison... Elle se sent rassurée. Oh! comme elle est émue! Huit ans sans être oubliée, sans être remplacée! quelle rare constance!.. En voit-on beaucoup de cette espèce sur la

(1) Petite grotte dans laquelle coule une source thernale.

terre. Les éclipses sont plus communes, et les comètes à longue queue plus répandues.

— Qui je suis? répond la mère... Ne reconnaissez-vous pas votre Bertrande? Elle revient dans la maison, qu'elle quitta il y a huit ans.

— Bertrande! vous!.. répond le tisserand, qui croit rêver, et ne sait pas reconnaître sa femme... La douleur lui avait à ce point affaibli la tête, que sa mémoire avait déménagé.

— Oui, Pujo, votre Bertrande, votre bien-aimée et malheureuse Bertrande... Voyez ces yeux, qui vous regardaient si affectueusement, cette main, qui pressait la vôtre avec tant d'amitié; ne sont-ils pas toujours les mêmes.

Les traits changent encore plus vite que les hardes; Pujo ne regardait pas le visage de Bertrande, mais ses habits : ils étaient usés, déchirés par un long service. Il finit toutefois par reconnaître la jupe qu'il lui avait achetée le jour de ses noces, le capulet sous lequel ils mettaient leurs deux têtes, lorsqu'ils se rendaient à la messe, les jours de pluie.

Pujo allait se jeter dans ses bras, lorsqu'il aperçut l'enfant.

— Quel est ce personage de couleur étrange, dit-il?

— C'est mon enfant, Pujo.

Le tisserand pâlit et fronça le sourcil... Mais Bertrande raconta son histoire; Pujo tendit la main à *Mouret* et l'adopta pour fils.

A douze ans, *Mouret* fut mis en apprentissage dans la boutique d'un forgeron. Ses bras robustes se plaisaient à lever le marteau, à battre le fer rouge sur l'enclume : sa force croissante et déjà redoutée avait de la réputation à dix lieues à la ronde. On parlait de *Mouret*

le forgeron depuis Lourdes jusqu'à Penticouse. Quand il eut dix-huit ans, il n'était pas de meunier qui portât trois sacs de blé sur les épaules aussi légèrement, pas de bûcheron qui fît ployer d'aussi gros arbres... A vingt ans, il surpassait tout le monde, à ce point que chacun se tenait respectueusement à distance, et le béret à la main, quand il passait, de peur d'irriter sa susceptibilité, et de soulever dispute.

La serviabilité tempérait, il est vrai, ce qu'aurait eu de dangereux cette force d'hercule. *Mouret* n'avait pas de plus grande satisfaction que d'employer ses bras à l'utilité de ses voisins. Un peu de renommée suffisait à sa récompense. Une maison venait-elle à s'ébranler et à menacer ruine, on l'envoyait quérir pour l'étayer ; ne pouvait-on charger de gros troncs de sapin sur les charriots, il s'empressait d'apporter son aide ; apprenait-il qu'un ours ravageait les troupeaux *du camp basque* (1), il y courait, armé d'une hachette et d'un bâton ferré, et ne manquait pas de revenir portant l'ours mort sur les épaules. Le gave grossissait-il, à la fonte des neiges, au grand effroi des habitants des villages menacés, il courait sur le lieu du péril, jetait, devant l'eau furieuse, rochers sur rochers, jusqu'à ce que le torrent se fût détourné vers la rive où il ne pouvait causer de dommage.

C'est que *Mouret* avait été jusqu'alors, à l'endroit du cœur, le portrait exact de sa mère : obéissant et doux, il la suivait à la messe, le dimanche, au sermon dans la semaine, quand le travail n'était pas trop pressé. Chaque soir, au lieu d'aller boire et s'exalter au cabaret, avec les méchants hommes qui insultent les jeunes

(1) Grand pâturage des environs de Cauterets.

filles ou battent leurs femmes, il restait près de Bertrande, au coin du feu, tournait son rouet, allait chercher de l'eau à la fontaine avec ses bras robustes redoutés de chacun; il écoutait ses bons conseils et souriait à ses jolies histoires.

IV

Le cœur lui resta bon jusqu'à vingt-un ans; à cette époque, il eut dispute avec son maître, qui prétendait ferrer un mulet en commençant par le pied droit, tandis que *Mouret* soutenait qu'il était mieux de ferrer d'abord le pied gauche. La question avait toute la futilité qu'il faut pour exaspérer les gens irritables; la querelle s'envenime, Mouret saisit des pinces, et d'un coup fend la tête du forgeron... Le malheureux tombe baigné dans son sang et meurt.

La vue du cadavre, loin d'attérer Mouret, augmente sa fureur; n'osant se représenter devant sa mère, il s'enfuit vers la montagne, n'emportant que sa hachette et son bâton ferré.

Depuis ce moment, on ne vit plus *Mouret* au village. Bertrande, désolée, parcourut pendant bien des jours les vallées voisines, demandant aux pasteurs des nouvelles de son fils, mais on ne lui répondait qu'avec terreur; on citait les brebis qu'il avait enlevées, les bergers quil avait précipités du haut des rochers, parce qu'ils tentaient de lui arracher leur bien. On parlait même d'églises menacées de pillage.

Bertrande tomba dans le désespoir; son fils était perdu, non-seulement pour elle, mais pour lui-même. La douce influence maternelle cessait de se faire res-

sentir : il cédait à la chaleur du sang, à la filiation d'un ennemi du bon Dieu.

Mouret finit par rencontrer son père dans la gorge de Lespone ; ils se pressèrent la main, et formèrent une terrible alliance. Bientôt, on ne parla plus dans la contrée que de pilleries d'église, d'arrestations de voyageurs, d'assassinats de chrétiens ; les noms du *Maure* et du *Mouret* étaient confondus dans les récits de ces crimes abominables.

L'intendant de la province, ému de tous ces malheurs, envoya cinquante hommes de la maréchaussée à la poursuite des deux noirs ; pendant six mois, ils battirent dans tous les sens les vallées et les montagnes. Il y eut des combats, quelques soldats tombèrent sous la hachette et le bâton ferré ; mais les méchants ne reçurent pas plus de blessures qu'ils n'éprouvèrent de crainte, et les méfaits ne s'arrêtèrent pas. L'évêque de Tarbes, voyant l'impuissance des hommes de guerre, envoya des religieux exhorter les Maures à la pitié, et mettre le pays sous la protection divine, en faisant des prières, en jetant de l'eau bénite : les sermons, les invocations furent également stériles : Mouret et son père continuèrent leurs prouesses de bandits.

Bertrande voulut faire une dernière tentative. Son fils l'avait aimée : elle courut à la rencontre de celui qui s'était éloigné, qui s'était perdu ; elle l'appela huit jours durant. Il répondit enfin à sa voix ; mais quand elle le pria de mettre un terme à ses crimes, de revenir à la vertu chrétienne, qu'elle lui avait autrefois enseignée, qu'ils avaient pratiquée ensemble, il détourna la tête, en poussant des imprécations, et courut rejoindre son père dans la montagne.

Quelque méchant que soit un homme, ne désespé-

rez jamais de l'apaiser tant qu'il y aura de douces et belles jeunes filles sur la terre : là où l'épée du soldat, l'aspersoir du prêtre échouent, la petite main blanche et le sourire d'une femme ont bien souvent réussi. Vous savez que sainte Marthe enchaîna la tarrasque du Rhône à Baucaire, et que sainte Marguerite mit le dragon sous ses pieds.

V

En ce temps-là, il y avait, dans le village de Pierrefite, une personne que l'on disait ressembler à la vierge Marie, tant elle était douce et gentille. On la choisissait chaque année pour représenter la Mère de Dieu, aux processions des grandes fêtes et dans les mystères de la Nativité, que l'on jouait à la Noël (1). Je ne vous dirai pas si elle avait les cheveux blonds ou bruns, les yeux grands ou petits, la bouche moyenne ou large : toutes sortes de teints et de traits produisent la beauté, pourvu qu'ils aient un certain rayonnement qui vous éblouit, un je ne sais quoi qui vous charme... *Gracieuse* produisait cet effet inexprimable sur tous ceux qui la voyaient : à tel point qu'on venait d'Argelez et de Barèges, rien que pour la voir danser le dimanche : car elle dansait comme vous et moi ; et si bien, si gentiment, sans faire contorsions de bras ni de taille, que les garçons se sentaient ravis et les jeunes filles un peu dépitées. Elle n'aurait eu qu'à vouloir : il ne serait pas resté un seul amoureux aux autres Pierrefitaises. Mais elle était aussi sage que belle, et ne voulait qu'un cour-

(1) Cérémonie dramatique, en usage dans les églises de la haute Gascogne.

tisan, lequel deviendrait son mari... Or, qui diriez-vous qu'elle choisit pour cela...? — Le plus beau des garçons?... — Vous n'y êtes pas... — Le plus aimable?... — Ah bien oui... — Le plus riche?... — Vous chercheriez en vain pendant trois semaines... Elle choisit *Mouret*, le fils de Bertrande, Mouret, le bandit des forêts.

Qui la dirigea dans ce choix singulier?... son cœur compatissant et bon, disent les uns; le désir de montrer son pouvoir, prétendent les autres... Tant il y a qu'un jour, ayant entendu raconter les méchancetés de *Mouret*, la dispersion des soldats, la fuite des religieux et de sa mère, elle se dirigea toute seule vers la montagne, bien résolue à dompter ce méchant homme, ou à se faire dévorer.

A peine arrivée dans la gorge sauvage qui s'élève au dessus de *Maouhourat*, elle entend siffler sur la montagne de gauche, et tout aussitôt un sifflet plus lugubre répondre de la montagne de droite. Les bandits se donnaient le signal... Gracieuse se met à chanter cette jolie chanson, que vous savez tous :

Sé n'éros estat tu,
Jou m'séri maridado,
Jou m'séri maridado.
Moun diou,
Quantos larmos m'en coston
Aquets adiou (1).

A cette voix, les sifflets cessent, les sapins s'agitent,

(1) Si tu avais été tout autre,
Je me serais mariée,
Je me serais mariée.
Mon Dieu,
Combien de larmes me coûtent
Ces adieux.

les branches sèches, tombées sur le sol, craquent, un homme paraît sur un rocher de la rive droite.

— Qui ose chanter ici? dit-il d'une voix rude; le milan crie, l'aigle piaille, l'ours grogne, le loup hurle, le gave mugit, le vent siffle; rien ne se permet de chanter dans la gorge du pont d'Espagne.

— Je chante parce que c'est ma nature de chanter, répond Gracieuse, comme celle de l'oiseau est de voler, celle du rosier de fleurir; mon siffler écorcherait mon gosier, comme le siffler des autres fatigue mes oreilles.

Cette voix inconnue était si douce, que *Mouret* s'arrêta et ne siffla plus... Au même instant, un autre personnage parut sur le bord opposé du gave : il était noir comme la toison de la chèvre; il agitait un bâton lourd et noueux, une vraie massue d'homme sauvage : c'était le Maure.

— Passe ton chemin, si tu ne veux être morte, audacieuse jeune fille, dit-il; pourquoi t'aventurer dans cette gorge, qui nous appartient?...

Et, prenant de grosses pierres, le Maure les lançait à tour de bras jusqu'aux pieds de Gracieuse. *Mouret*, entraîné par une obéissance irrésistible à son père, saisit des pierres aussi et les jette vers le même but; mais soit tremblement de main, soit tremblement de cœur, il ne sait pas atteindre Gracieuse.

Elle, prenant de la mousse, et ces fleurs blanches et bleues qui croissent dans les froides hauteurs, les lance à son tour vers Mouret qui, tout étonné, croit que les cailloux se changent en muguets et myosotis sous la main de la jeune fille... Il reste immobile à la contempler.

— Pourquoi diriger des fleurs vers celui qui ne peut

vous envoyer que des rochers, dit-il;... pourquoi faire le bien à qui est obligé de vous faire du mal ?

— Parce que ma nature est de cueillir des fleurs, comme celle de l'ours est de ramasser des cailloux, et celle de l'aigle de tuer les oiseaux qui ne peuvent ni ne veulent lui causer de dommage.

— Tu n'es pas encore loin d'ici, maudite!... criait le vieux Maure, furieux... Par le Dieu vivant, qui n'est pas celui des chrétiens;... et ici le Maure lança mille affreux blasphèmes,... prends la fuite plus rapidement que l'isart, ou nous te lapidons comme tout chien de chrétien mérite d'être lapidé.

— Fuis, fuis, fuis, ajoute *Mouret*, obéissant malgré lui à son père, ou nous te lapidons comme tout chien de chrétien mérite d'être lapidé.

— Si vos coups tombent aujourd'hui sur moi, reprend Gracieuse, ils retomberont bien plus cruellement sur vous, lorsque le moment du remords sera venu.

Mouret se tut : il ne détachait plus ses regards de dessus la jeune fille ; son père seul poursuivait :

— Fuis, ou nous te précipitons dans le gave, comme une branche de sapin desséchée.

— Les poissons qui me mangeraient me feraient moins de mal que je n'en éprouve à vous entendre répondre durement à une pauvre femme, dont le seul désir est de vous être serviable.

Le Maure, furieux, franchit le gave d'un bond, et s'élança sur *Gracieuse*, la massue à la main... Il allait la frapper, lorsque son fils accourt pour la protéger ; il fait mouliner son bâton autour d'elle, et le vieux Maure recule interdit.

Gracieuse avait triomphé ; Mouret la suivait à Cauterets, repoussant toujours les attaques du Maure. Elle

se rendit chez Bertrande, *Mouret* la suivit... Depuis ce jour, il ne quitta plus la maison de sa mère; *Gracieuse* ne retourna plus à Pierrefite : le curé de Cauterets les unit. Ils furent heureux comme on l'est près d'une bonne femme qui vous aime, près d'un mari que l'on chérit; ils eurent plusieurs enfants, qu'ils élevèrent dans la crainte de Dieu et dans l'horreur des infidèles... Les gens de la vallée, délivrés des bandits, se disaient les uns les autres : « Quelque méchant que soit un homme, ne désespérez jamais de l'apaiser, tant qu'il y aura de douces et belles filles sur la terre. Là où l'épée du soldat, l'aspersoir du prêtre échouent, la petite main blanche et le sourire d'une femme ont souvent réussi. »

LES FINS MATOIS

Allons, valets, servantes, et vous tous, bons voisins, qui êtes venus aider le vieux Lazare à *mailler* son lin et son chanvre, par ce gros jour de pluie, je vais vous payer de vos peines... longuement... généreusement... Je vous raconterai ces contes que mon grand père aimait à répéter, parce qu'ils enseignent la prudence à la jeunesse, la ruse à l'âge mûr, l'économie à tout le monde. N'interrompez pas votre travail pour m'écouter; je parlerai assez haut pour couvrir le bruit sourd des maillets ; la conversation doit être un stimulant et non point une distraction... Courage, frappez dru : la tâche sera plus vite remplie, et mon lin plus vite à vendre... Les produits du sol sont lents à venir et faciles à perdre. Convertis en argent, ils se conservent mieux dans la bonne cachette où l'on enferme les écus, jusqu'au moment où l'on trouve un champ à acquérir, une fille à marier. Cela te fait sourire, Catinon ; tu as dix-huit années, il te reste assez de temps d'ici à vingt-quatre pour filer ton trousseau et gagner à ton vieux père la dot qu'il veut te compter. Faisons aller ces bras agilement et

ferme. Dieu les a faits robustes pour qu'ils produisent du travail ; les garçons aiment les filles vaillantes et économes, qui élèvent leurs enfants sans nourrices étrangères, font leur ménage sans servantes, vont au marché sans montures, filent et cousent elles-mêmes le linge et les hardes de la maison. Mais la *vaillantise* serait peu, si elle n'était accompagnée de l'économie qui conserve ce que le labeur a produit. L'habileté dans les affaires augmente, multiplie ce que l'économie a conservé... Écoutez le vieux Lazare, enfants ; il vous enseignera, par les exemples et les préceptes du vieux temps, comment on prévient les jalousies des autres, comment on fait tourner à son profit les mauvais desseins d'autrui. L'homme prudent et ordonné en ses affaires est un renard engagé au milieu d'une compagnie de chasseurs et de chiens, qui tous le suivent à la piste et lui tendent mille piéges. Soyons constamment en éveil et sur nos gardes ; si quelque chien furet s'engage dans notre terrier, avec intention de larcin ou de morsure, vengeons-nous de ses méchants projets, en lui arrachant quelque bonne pincée de poil, qui nous servira à garnir notre matelas... Surtout, fillettes et garçons, préservons bien ce qu'on appelle le cœur (chose que je ne connais que par ouidire) de ces allèchements dangereux, de ces émotions défaillantes, qui empêchent de voir noir ce qui est noir, blanc ce qui est blanc, et font prendre aux pauvres aveuglés une ronce pour un rosier, et un champ d'avoine pour un champ de belle grossagne (1). Garçons, ne traitez jamais d'affaires devant les filles : elles ont ces coquins de regards qui troublent notre vue, et donnent

(1) Grossagne, gros blé.

aux gros sous l'apparence des pistoles. Filles, n'écoutez les garçons qu'après vous être assurées qu'ils ont de bons champs et de belles prairies ; l'erreur est facile à commettre et difficile à réparer. Ces maudits notaires tiennent plus ferme avec leurs cordes de papiers que les forgerons avec leurs tenailles de fer... Soyons donc en toute chose sur nos gardes, armés de prudence ; ayons l'œil ouvert et marchons les poches remplies de fines ruses et de ressources imprévues. Allons, courage, frappez dru ; nous boirons un petit coup de vin convenablement trempé ;... après le travail et après les contes du vieux Lazare.

BERNADOTTE OU LES MAINS BLANCHES

I

Ceci n'est pas l'histoire d'un roi, mais celle d'une pauvre paysanne ; la scène ne se passe pas dans les camps, mais dans un village, à une époque où les guerres de Bonaparte n'avaient pas jeté sur le sobriquet bien simple de Bernadotte (petite Bernarde) l'éclat historique qu'il n'a plus perdu depuis.

Un homme et une femme avaient une fille unique ; ils l'aimaient tant qu'à peine venue au monde ils se préoccupaient de son mariage. L'homme cherchait pour elle, dans le travail le plus opiniâtre, une de ces dots miroitantes qui fascinent les riches garçons ; sa femme le seconda si courageusement, le jour bêchant la terre, la nuit cousant et s'occupant sans trêve à préparer le trousseau de sa fille, qu'elle tomba malade et

mourut sans vouloir appeler le médecin, afin d'économiser le prix des remèdes.

Juan, resté seul avec son enfant, n'en souhaita que plus fort de se procurer un gendre, vaillant ouvrier, possesseur d'une grosse aisance, qui assurerait la prospérité de la maison et le bonheur de sa chère Bernadotte.

Aussitôt qu'elle eut dix-huit ans, les prétendus ne manquèrent pas. Le père Juan devait à son avarice la réputation d'un homme fort à l'aise, qui a fait habillement valoir ses écus, en prêtant à la petite semaine et à des intérêts que le Code ne sanctionne pas ; mais les garçons à marier se gardaient bien de lui reprocher cette infraction à la loi du denier vingt. Le péché resterait pour le compte du beau-père, les bénéfices pour celui des petits enfants, et ils répétaient, en se frottant les mains, le proverbe de tous les pays : *Bienheureux les gendres dont les beaux pères sont damnés.*

Bernadotte, digne de son père par l'économie et l'activité, allait chaque matin vendre de la volaille, des œufs ou du fruit à la ville. Elle rencontrait fréquemment le jeune laboureur Micoutet, qui poussait ses bœufs jusqu'au bord du chemin, et les tenait longtemps arrêtés au bout du sillon, afin de dire bonjour à la jeune fille, et de causer quelques instants avec elle du beau temps et de la pluie, des poulets et des vaches, du maïs qui levait et des fèves qui allaient sécher. Bernadotte, si pressée qu'elle fût par l'heure du marché, avait toujours quelques instants à donner au jaseur, et trouvait encore, après l'avoir quitté, le temps de se retourner plus d'une fois pour répondre aux dernières paroles amicales qu'il lui envoyait par dessus les haies. aussi loin qu'il pouvait se faire entendre.

Arrivée sur la place, Bernadotte avait habituellement pour premier acheteur le jeune boulanger Casterez qui, sous prétexte d'examiner les œufs et les fruits, prolongeait la conversation pendant une bonne heure; vantait le plumage luisant des poules, leur embonpoint remarquable, donnait mille félicitations à la ménagère qui avait su les mettre dans cet état avantageux.

Passant des paroles aux preuves, il marchandait tout, se montrait toujours satisfait du prix et emportait la corbeille entière à sa boutique, où la marchande trouvait toujours quelque rafraîchissement et deux bonnes tartelettes garnies de confitures.

Au retour du marché, Bernadotte, allégée de son fardeau, passait devant la boutique du perruquier Firmin, jeune élégant, coiffé, rasé comme un petit saint Jean à la procession de la Fête-Dieu.

M. Firmin revenait de *faire son tour*, ainsi que l'apprenait en grosses lettres une belle enseigne, décorée d'une paire de ciseaux et d'un rasoir, à l'instar de l'écu d'un marquis, timbré d'un double chevron.

— Hé ! Bernadotte ! n'avez-vous pas d'œufs à me vendre aujourd'hui ? lui demandait l'artiste en coiffure. Bernadotte faisait un petit signe de tête affirmatif : elle avait eu le soin d'en dérober une douzaine à l'accapareur Casterez, et les tenait en réserve, afin d'avoir toujours quelque chose à donner à M. Firmin.... La prudence est la mère de la sûreté ; Micoutet se montrait fort attentif assurément, Casterez très-empressé, mais M. Firmin n'était pas moins aimable, et l'on ne sait jamais ce qui peut arriver...

On présentait donc les œufs à M. Firmin, qui trouvait leur fraîcheur digne de celle qui les apportait. Loin de vouloir faire rabattre du prix, il ajoutait à sa

monnaie un flacon d'eau de lavande ou quelque tablette de savon parfumé; il demandait des nouvelles du père Juan, des nouvelles de la vache *Braquette*, dont le lait excellent entretenait le bel incarnat de la laitière; des nouvelles des brebis qui fonrnissaient de la laine pour tricoter ces jolis bas si bien tendus sur son petit pied; car M. Firmin était devenu très-indiscret en faisant son tour de France; ses hardieses auraient choqué la laitière, si l'intérêt du commerce ne lui avait commandé la tolérance et la dissimulation;... il demandait des œufs pour le lendemain, du beurre toutes les fois qu'on viderait la baratte, et, malgré son audace, défaut que les jeunes filles reprochent souvent aux garçons, par simple acquit de conscience, Bernadotte trouvait le perruquier aussi charmant qu'il était empressé.

II

Le laboureur Micoutet, chaque jour aux champs, quelque temps qu'il fît, et au plus matin, car il ne dormait plus, tant il était pressé de voir paraître l'aurore et la jeune fille, finit par se fatiguer si bien à ce train-là, qu'il résolut de retrouver le sommeil et la tranquillité..... Il se rend chez le père de celle qui lui a ravi le repos, et le béret à la main, le regard baissé, la parole trébuchante, il lui parle longuement de Bernadotte, loue ses bras vigoureux construits pour le travail, la bonne santé visible en toute sa personne, et conclut par une demande en mariage.

Le père Juan ne dit pas *oui*, et moins encore *non*. Il connaissait la valeur de ces tout petits mots de trois lettres; il ne les lâchait non plus que ses écus, qu'avec

certaines garanties d'utile placement; il renvoya le jeune homme au dimanche prochain, et communiqua la proposition à sa fille.

— Micoutet est un très-bon garçon, dit Bernadotte, je cause tous les matins avec lui en passant devant sa propriété; il a des bœufs superbes, un bon champ, une excellente vigne; mais le boulanger Casterez se montre très-avenant aussi; ne serait-il pas bon?...

— Le boulanger Casterez! reprend le père en réfléchissant. Dam! il y a toujours du pain sur la planche d'un boulanger.

— Et des tartelettes sur la table, ajouta Bernadotte.

— Je saurai quelles sont les intentions du boulanger, avant de prendre une résolution, ma fille...

— Elles s'annoncent si bien, ses intentions, mon père... Chaque matin, il m'achète les provisions que je porte à la ville; et sans marchander, s'il vous plaît: je les lui ferais payer le double qu'il ne se permettrait pas la moindre observation.

— Sans marchander! dit le père Juan qui n'avait pas la même façon de procéder en affaires. Il est donc fortement épris, le garçon!... Nous approfondirons la chose, Bernadotte, et si son grenier et sa bourse sont aussi convenablement garnis de blé et d'écus que son cœur paraît l'être d'amour, nous tâcherons d'arranger l'affaire.

Le père Juan courut parler au boulanger qui fut enchanté de cette démarche et se montra très-sérieusement amoureux.

— Et de deux! pensa le père Juan. La chose est très-bien engagée : nous établissons la concurrence... Marchandise bien demandée augmente toujours de valeur.

Il rentra chez lui, communiqua la réponse du boulanger à sa fille, et lui promit d'examiner promptement lequel des deux il vaudrait mieux épouser.

— Le boulanger est un beau jeune homme, répondit Bernadotte, comme elle avait dit du laboureur Micoutet; mais il y a le perruquier Firmin aussi... Il m'achète tous les jours quelque chose, et me retient une heure pour me parler de *son tour de France*, de la laine de mes bas, de ma vache laitière..... Il m'assure n'avoir jamais vu de personne plus avenante que celle qu'il a le plaisir de voir quand il me regarde.

— Des compliments de coiffeur! s'écria le père Juan; on connaît la valeur de cette denrée... n'importe, l'affaire devient excellente... concurrence à trois, bénéfices plus assurés! Nous verrons le perruquier, ma fille, nous saurons ce qu'il faut espérer de son admiration.

Juan revint encore à la ville; il eut une entrevue avec M. Firmin, et comme il savait que la présence des chalands donne de l'activité aux enchères, il engagea chaque concurrent à se rendre chez lui le dimanche suivant à l'issue de la messe.

— Hum! grommelait-il, en résumant la situation, le laboureur fait la cour à ma fille, mais sans quitter son travail, ni dépenser un liard; le boulanger poursuit la même entreprise en flânant sur le marché, et gaspille son argent pour séduire la marchande; le perruquier accable Bernadotte de compliments futiles et de cadeaux légers... Ne nous pressons point, éclaircissons les choses, sondons les caractères des galants, en leur proposant une petite énigme de ma façon.

Le dimanche venu, Bernadotte se fait belle comme la vierge d'un pavillon de mai : elle prend sa coiffe de

mousseline la mieux empesée, son jupon d'indienne, son fichu de cotonnade rouge, ses souliers de maroquin; les trois prétendus se présentent, et le père leur fait accueil en ces termes :

— Vous désirez procurer un mari à ma fille, et vous êtes trois qui nourrissez la même ambition. Comme la loi l'oblige à faire deux réprouvés pour un élu, elle doit procéder prudemment à ce triage toujours difficile. Tout écolier qui étudie au collége passe cinq ou six ans à se demander s'il prendra l'habit du soldat, la robe de l'avocat ou celle du médecin. Une jeune fille est bien excusable de réclamer huit jours pour décider quelle est la corde qu'elle se passera au cou..... Revenez dimanche, mes amis, faites belle toilette; je suis difficile, dans l'intérêt de ma chère Bernadotte, et j'ai toujours eu certaine superstition à l'endroit de la propreté... Ne soyez donc pas étonnés si je lui donne pour mari *celui qui montrera les mains les plus blanches.*

Le père Juan appuya sur les derniers mots avec une intention marquée.

III

Micoutet fut sur le point de mourir de douleur; le travail des champs avait rendu sa peau plus sèche que la pierre-ponce. Le boulanger et le perruquier, au contraire, constamment plongés dans le beurre et le savon, avaient les mains plus douces que la robe satinée d'une duchesse.

Le pauvre bouvier se sentait mis hors de cause; la lutte n'allait s'établir qu'entre les galants citadins. Ces derniers, remplis d'espérances égales, passent la

semaine à préparer leurs mains à l'aide des onguents les plus onctueux, et ils obtiennent une blancheur embaumée, qui les remplit du plus fier orgueil.

Micoutet n'a pas même le courage de laver les siennes à l'eau du ruisseau, tant il se reconnaît inférieur à ces beaux messieurs de la ville. Son grand père Simon, qui connaissait parfaitement le monde, depuis qu'il le parcourait sur ses vieilles béquilles, et qu'il le regardait à travers ses cils blancs, comprit son embarras et vint à son secours.

— Micoutet, mon ami, dit-il en lui remettant un petit sac gris tout couvert de poussière, mets cela dans ta poche et rends-toi chez le père Juan... Lorsque le moment de montrer tes mains sera venu, plonge-les dans ce sac et remplis tes doigts de l'onguent qu'il renferme.

— Mais, grand-père, j'ai la peau plus noire et plus rude que l'écorce d'un vieux chêne; comment voulez-vous?...

— Suis mon conseil. La savonnette que je te donne est de telle efficacité que les taches les plus rebelles ne résistent pas à son action. Son usage est de très-ancienne date, et le temps n'a pas épuisé sa vertu.

Micoutet prend le sac à savon, et se rend chez Bernadotte; le boulanger et le perruquier ne tardent pas à l'y joindre.

Casterez montre ses doigts; ils sont plus blancs que la fleur de l'églantier : le perruquier épanouit les siens; ils sont plus frais que le lis qui vient de naître; Micoutet vient à son tour, et tire ses larges mains de ses poches... Firmin et Casterez se mettent à rire; mais le père Juan pousse un cri d'admiration... Ces

mains étaient remplies de beaux écus empilés et luisants.

— Vivat! mon garçon! voilà la vraie, la bonne et durable blancheur que j'aime, s'écria-t-il : Bernadotte sera ta femme, car tu lui as fait la cour sans quitter ton champ, et tu as su deviner qu'elle était la blancheur la plus appréciable dans les mains d'un gendre.

Les deux bourgeois interdits et muets retournèrent dans leur boutique, portant l'oreille plus basse qu'un chien courant qui a perdu son lièvre. Bernadotte et Micoutet les invitèrent gaiement à leur noce : ils eurent le bon esprit de se rendre au dîner; car les bourgeois ne négligent guère de prendre ce qu'il y a de bon chez un paysan qu'ils dédaignent, et les deux époux, heureux comme des gens qui possèdent autant d'écus que de bonne amitié, travaillèrent leur vie durant à agrandir le sac à savon du vieux grand père.

LE JUSTE ET LA RAISON

I

N'espérez pas abuser impunément de certains naïfs; l'esprit leur viendra quand vous vous y attendrez le moins et gare les représailles! Ils auront à venger leur amour-propre blessé et à regarnir leur bourse mise à sec.

Capdarnère n'avait pas quinze ans, lorsqu'il perdit son père, le cultivateur Marrot : il resta seul avec

sa mère Tounette, et une paire de grands bœufs, qu'il ne pouvait conduire au labour, tant il était jeune et simple d'esprit... En cette extrémité, Tounette résolut de les vendre, et de donner son bien à ferme à quelque propriétaire du voisinage.

Capdarmère fait manger double ration à ses bêtes pendant quinze jours, afin de les mettre en bon état et se dispose à les conduire au marché.

— Que pourrais-je en demander, mère?

— *Le juste et la raison*, mon fils; toujours et en toute chose, *le juste et la raison.*

Capdarmère part et arrive à la ville. Bientôt deux marchands tournent autour des bœufs, regardent leurs yeux, leurs dents, leurs jambes et demandent le prix des deux *caoubets* (1).

— J'en veux *le juste et la raison*, répond Capdarmère.

Cette réponse un peu vague étonne les maquignons.

— Qu'est-ce que *le juste?* demande l'un, afin d'éprouver l'intelligence du jeune gars.

— C'est *le juste...*

— Et *la raison?* Qu'est-ce cela, mon fin compère?

— C'est *la raison.*

Les marchands étaient fixés sur la capacité du vendeur; le premier prend une prise de tabac dans sa tabatière, et la mettant sur la main de Capdarmère, il lui dit avec assurance :

— Tiens, mon ami, voilà *le juste.*

L'autre marchand, prenant une fève dans sa poche, la pose à son tour dans la main de Capdarmère, en lui disant.

1) Bœufs de couleur gris-clair.

— Voilà *la raison*, mon fils.

L'assurance des marchands étourdit Capdarmère... Le prix des bœufs étant payé, le pauvre dupe se croit satisfait, et les dupeurs emmènent la marchandise en leur demeure.

Capdarmère rentre chez lui, tout fier de sa vente, et remet à sa mère le prix léger de ses grands bœufs.

A la vue de la fève et de la prise de tabac, Tounette entre en fureur, donne à son fils tous les noms de niais, de sot, de malotru, qu'elle peut trouver dans son langage, et déclare, en pleurant de douleur, que son nigaud d'enfant, la honte de sa famille, ne sera bon à rien et ne *prendra jamais le loup par la queue.*

Ce défi piqua d'honneur le jeune drôle. La colère d'avoir été dupe sembla ouvrir dans sa cervelle la porte de la petite cassette des expédients, qui ne s'était pas jusqu'à ce jour entrebâillée. Il ne dit mot, mais il réfléchit et résolut d'empêcher les gens de le traiter toujours d'imbécile...

Il prend une corde, une hachette et se rend tout seul dans le bois... Là, le cou tendu, l'œil à la piste, et marchant, léger comme un chat, il va de ci, tourne de là, et finit par apercevoir le loup dans son gîte... Il dormait sur la digestion de la dernière brebis volée... Capdarmère fait un lacet à sa corde, avance sur la pointe du pied, et, s'élançant vers le loup, le nœud coulant tout ouvert, il le lui passe au cou et l'attache solidement avant qu'il ait pu hurler pour appeler la bande.

Mon drôle, heureux de sa capture, conduit le loup prisonnier chez lui.

— Eh bien! mère; vous me disiez que je ne prendrais jamais le loup par la queue... Ne suis-je pas le

maître de le saisir par là, maintenant que je le tiens par la tête ?

— Je suis enchanté de ta prouesse, mon fils; puisse ton esprit se développer, et réparer plus tard la mauvaise vente des bœufs, que je regretterai toute la vie.

— Nous verrons bien.

II

Capdarmère court à son étable, tue un mouton, l'écorche, et met sa peau sur le loup. Tête, pattes, corps, tout est si habilement recouvert, qu'on eût dit d'un agneau des plus pacifiques... Capdarmère revient au marché, avec sa bête déguisée, et ne manque pas d'avoir pour premiers acheteurs les deux maquignons de la foire dernière. Ils avaient trouvé les bœufs si bon marché, qu'ils espéraient obtenir ce beau bélier à un prix tout aussi modéré.

— Combien veux-tu de ce *marret*, Capdarmère.

— Trente écus, mes bons messieurs.

— Trente écus ! y penses-tu?... Sais-tu bien ce que c'est qu'un écu.

— Un morceau d'argent tout rond, avec lequel les prodigues jouent au bouchon et à croix ou pile, mais que les gens économes serrent dans leur bourse.

— Mais trente écus, c'est le prix d'une vache, et non celui d'un bélier !

— C'est que le mien vaut cent agneaux... Il a fait ses preuves... Mettez-le dans un troupeau de cent brebis : vous saurez me donner des nouvelles du résultat. Seulement, rappelez-vous qu'il est ombrageux de son

caractère; il aime le silence, la nuit, et ne veut pas être dérangé par les importuns. Menez-le vers le soir dans l'étable de vos brebis, refermez la porte; vous verrez le lendemain quel bon ouvrage!... *Vos bêtes n'auront plus besoin d'être saillies.*

Les maquignons, pressés de faire l'expérience d'un reproducteur si vanté, comptent trente écus, conduisent le bélier dans leur étable, l'enferment soigneusement au milieu des brebis et vont se coucher... Il y eut un peu d'émoi toute la nuit dans la bergerie. Les brebis, fort agitées, cognaient la porte, faisaient crier le râtelier et avaient l'air de se plaindre.

— Hé! compère, entends comme le gaillard en fait des siennes, disait un des maquignons à l'autre... Les beaux agneaux que nous verrons naître entre la Noël et la Chandeleur.

Le lendemain, les marchands coururent à l'étable... O surprise! ô désespoir! toutes les brebis sont égorgées; le bélier seul survit, et dès qu'on ouvre la porte, ils s'élance entre les jambes des maquignons, les renverse et fuit vers la forêt à toute course...

III

Les marchands devinèrent la ruse et virent d'où partait la vengeance... Ils résolurent d'en punir l'auteur... Ils prennent leurs bâtons les plus noueux, et se dirigent vers la maison de Capdarmère.

Le drôle attendait leur visite et se disposait à les recevoir, non point à la cuisine, mais dans la cour... Il poursuivait son chien, un chien mangeur de poules, mordeur de gens, un vrai démon, disait-il... Le chien

fuyait de tous côtés; mais, arrêté par les fermetures et les haies de l'enclos, il revenait prestement sur ses pas avec des évolutions très-fatigantes... Capdarmère le saisit enfin, l'abat sous ses genoux, tire un couteau de sa poche, et le lui plonge... dans le cou? Ce fut la croyance des maquignons. Mieux informés, nous pouvons dire qu'il se contenta de l'enfoncer dans une petite vessie remplie de sang, attachée sous le long poil du poitrail pour les besoins du stratagème.

Aussitôt la pauvre bête, fort bien instruite à faire la morte, se renverse à plat contre terre.

Les marchands demandent à Capdarmère la cause de sa fureur.

— Laissez-moi faire, dit-il. Ce chien est pris d'accès de rage qui lui font manger tout ce qu'il trouve, même mon dîner, mordre tout le monde, même son maître. Cela lui vient de l'excès du sang, qui lui monte à la tête; je n'ai qu'à le saigner au cou, comme vous venez de voir : la rage lui passe. Je n'ai qu'à prononcer certaine parole magique, il revient à la vie, sage, et doux comme un petit agneau... Pour preuve... : « Couteret de manche noir, couteret de manche blanc, relève mon chien à l'instant. »

A ces mots, la bête se relève, comme ces chiens savants, à qui les soldats ont appris l'exercice.

— Le voilà sage pour quinze mois, dit Capdarmère.. Ce remède n'est pas applicable aux bassets seulement; il est tout aussi avantageux pour toute espèce d'animaux, chevaux, mulets, vaches et bœufs.

— Quoi ! vous pensez que les bœufs *tumassés* (1)...

— Quoi ! vous pensez que les chevaux rétifs...

(1) Qui se jettent sur l'homme à coups de cornes.

— Certainement!.. Avec mon petit couteau, je réduirais à la sagesse le diable lui-même. J'espère bien employer le remède, si je manque un jour la route du paradis.

— Quel prix vendrais-tu ce couteau?... J'ai un bœuf qui se lance sur les gens comme un bélier : il a failli me tuer la semaine dernière.

— J'ai un mulet qui recule, quand on le pousse en avant, et rue jusqu'à ce qu'il ait cassé tous les harnais.

— Mon couteret vaudrait cent écus; je vous le donne pour quarante...

— Quarante écus, un petit couteau!

— Il vous en fera économiser mille en harnais, visites de médecins et de vétérinaires... — Il n'est pas de mensonge qu'on ne croie, s'il offre des bénéfices inespérés. Les maquignons convaincus achètent le couteau et rentrent en leur logis; le bœuf ruminait dans la prairie, le mulet broutait le bout des ronces des haies; les maîtres étaient pressés de les guérir de leurs défauts. L'un se dirige vers le bœuf et lui plonge le couteau dans le cou; le sang coule, le bœuf tombe aux applaudissements du maquignon. Son compère prend le couteau à son tour, court à son mulet, lui fait une incision analogue au poitrail, et le renverse baigné dans son sang... Voilà les maquignons fort satisfaits du début de la chose; mais quand ils veulent prononcer la formule : « Couteret de manche noir, couteret de manche blanc, relève notre bœuf et notre mulet à l'instant, » ils voient les deux animaux rester sourds et immobiles. Au lieu de les ramener à l'étable, ils doivent les porter à la voirie.

Les marchands, furieux, jurent de se venger de Cap-

darmère; et, cette fois, ils s'arrangent de manière à ne pas manquer leur coup. Ils prennent un sac de cuir muni d'une bonne corde à l'ouverture et se rendent chez le garçon; il était au lit, et dormait d'un très-bon somme; ils le saisissent et le plongent dans le sac, comme un furet qu'on porte au clapier... Au lieu d'aller vers le bois, ils se dirigent vers la mer, dans l'intention d'attacher une grosse pierre au sac, et d'envoyer letout au fond de l'eau salée.

IV

Dans cette position désespérée, Capdarmère ne disait mot, sachant bien que les plus beaux discours ne pourraient attendrir ses ennemis... On arrive devant une auberge, il faisait chaud. Les deux marchands suaient à porter alternativement le malheureux condamné; ils déposent le sac près du portail, et pénètrent dans la cuisine, pour demander à boire.

Capdarmère est laissé seul un instant sur la route et dans son sac... Quelle triste comparaison entre le vin que boivent les maquignons, et l'eau salée qu'ils se proposent de lui faire avaler sans qu'il le demande!... Tout à coup le jeune gars entend venir un marchand de cochons.

— Holà! vous qui passez libre et dispos sur le chemin, écoutez les plaintes d'un pauvre diable, qui gémit enfermé dans cette grande besace.

Le porcher s'arrête devant ce sac qui parle, et demande ce qu'il y a là.

— Un malheureux garçon, qui avait juré de n'avoir jamais de femme, et que l'on porte malgré lui dans le

palais du roi pour lui faire épouser une princesse.

Le porcher, fort surpris de cet étrange amour du célibat, surtout quand il s'agit de se marier avec une princesse, propose au fiancé royal de prendre sa place et de lui céder la sienne; Capdarmère ne demande pas mieux que de retrouver le soleil et le grand air, à la suite d'un troupeau, quelque grognon qu'il soit. Il prie l'étranger de couper la corde du sac, celui-ci obéit, Capdarmère sort, et pendant que le porcher se glisse dans sa cachette, heureux comme un roi qui va épouser une reine, Capdarmère se met à la suite des pourceaux et les conduit vers un bois.

Triste réveil! les maquignons, après avoir vidé deux bouteilles de bon vin, sortent du cabaret et reprennent leur paquet; mais au lieu de le porter au palais ils le portent vers la *grande eau.*

— Nous y voici, dirent-ils, en arrivant sur un monticule de rochers.

— Ah! bon, pensa le porcher, qui n'y voyait pas du tout : ils vont ouvrir le sac et je verrai la princesse.

Les maquignons prennent le sac par les deux bouts et le balancent.

— Tiens, pensa le porcher, voilà une manière aussi neuve qu'agréable de pénétrer chez une riche fiancée.

Aussitôt le sac se détache des mains des balanceurs, et tombe dans la mer, comme une pierre.

— Aïe, ach! au secours, miséricorde! crie l'infortuné qui suffoque.

Les maquignons effrayés prennent la fuite à toutes jambes, dans la crainte d'être accusés du meurtre, si la maréchaussée vient à passer. Capdarmère, qui les a suivis à distance, afin de porter secours au noyé, profite du moment où ils s'éloignent : il court à l'eau,

plonge et ramène le sac à la surface. Je laisse à penser s'il se pressa de l'ouvrir ; bien lui prit de travailler à la hâte... Le malheureux porcher ne respirait plus qu'à moitié. Il le fait revenir à lui, cependant, et reçoit mille bénédictions... Le porcher éprouvait bien quelques difficultés à s'expliquer pour quelle cause il se trouvait dans la mer, après avoir reçu la promesse qu'il serait porté dans un palais, et marié avec une belle et riche princesse. Mais la joie de revenir à la vie ne lui permit pas de se montrer soupçonneux, et pour récompenser Capdarmère de l'avoir arraché à la dent des poissons il lui offrit la moitié de son troupeau.

Capdarmère se garda bien de refuser. Il aida son nouveau camarade à conduire ses animaux vers une grande forêt qui couvrait les collines.

V

Prudence est mère de sûreté. Les maquignons, connaissant les mauvais tours de ce coquin de Capdarmère, reviennent sur les bords de la mer, pour s'assurer que l'homme est mort et tâcher de rattraper le sac, afin que tout soit bénéfice dans cette bonne affaire... O surprise ! quel est donc cet homme, qui pousse un si grand nombre de pourceaux devant lui ?... Doivent-ils en croire leurs yeux, il ressemble à Capdarmère.

— A qui sont ces bêtes, mon brave homme ?

— A moi, pour la moitié, mes bons messieurs.

— Combien en as-tu ?...

— Deux cent cinquante.

— C'est presque une fortune cela, combien les estimes-tu ?

— *Le juste* et *la raison.*

— *Le juste* et *la raison*... Qui t'a dit de nous parler ainsi ; serais-tu un coquin que l'on appelle Capdarmère?

— Oui, mes bons messieurs, celui-là même que deux honnêtes *je ne sais qui* ont eu la bonne idée d'enfermer dans un sac, et de lancer dans la mer, avec une pierre au cou.

Les marchands étaient stupéfaits.

— Heureusement, poursuivit le garçon, j'avais mon couteau dans la poche... Vous savez bien, ce couteret de manche noir, couteret de manche blanc!... J'ai déchiré le sac, il s'est rempli de sable, je l'ai rapporté à la surface, je l'ai vidé sur la plage et chaque grain est devenu un gentil pourceau... vous pouvez voir s'ils sont de belle espèce.

— Quoi! le sable de cette mer?...

— Se transforme en jolis petits animaux bien dodus, aussitôt qu'il a vu le soleil et touché la terre. Regardez les échantillons.

Les deux marchands se considèrent et se consultent... Il est toujours facile de tromper les gens auxquels on offre des bénéfices inespérés!...

— As-tu laissé beaucoup de sable au fond de l'eau, jeune homme?

— Assez pour couvrir tout le pays que vous voyez du haut de cette colline.

Les marchands n'en demandent pas davantage; ils courent vers la plage et plongent dans la mer. Capdarmère les avait suivis; dès qu'ils les voit dans l'eau :

— Holà, hé! s'écrie-t-il de toutes ses forces, bergères et bergers, laboureurs et bûcherons, avez-vous jamais vu de si gros pourceaux se baigner dans un si vaste marais?...

Les marchands lui demandent la raison de ses cris et de son rire sardonique.

— Le pauvre naïf qui vendit deux grands bœufs pour une prise de tabac et une fève n'a-t-il pas quelque raison de rire de la crédulité de ceux qui pensent trouver leur fortune au fond de l'eau, sur la foi d'un petit mensonge ?... Si vous m'avez pris mes bœufs un peu trop au rabais, ne m'avez-vous pas payé le loup et le petit couteau un peu plus que *le juste* et *la raison*. Merci de la réparation, mes chers messieurs... Je vois qu'il est toujours facile de tromper les plus fins, en leur faisant espérer des bénéfices insolites. J'espère que certains filous seront guéris pour quelque temps du désir de s'enrichir aux dépens des simples et des bons : ils auront appris qu'il n'est pas d'enfant niais que le désir de réparer une sotise ne rende fin et rusé; pas de candide et doux caractère qui ne devienne malin et trompeur pour se venger d'une injustice.

Les deux marchands, balotés par les flots, criaient au secours, à chaque gorgée d'eau amère qui leur entrait dans la bouche... Capdarmère les prit en compassion : il leur jeta une branche et leur aida à regagner la terre ; mais la leçon fut bonne. Ils renoncèrent à acheter de grands bœufs pour une prise de tabac et une fève, et se décidèrent à tout payer *le juste et la raison*.

LE COFFRET DE LA PRINCESSE

Ma grand'mère me disait souvent : « Vous gagnerez toujours quelque chose à paraître plus fin que vous

n'êtes, plus fin que les autres ne sont ; et si tant de finesse vous trouble un peu la conscience, elle arrangera du moins vos petits intérêts. » Tant et tant elle me le répéta, que je finis par comprendre le sens du vieux conte que l'on va lire.

Il y avait une fois un roi de Gascogne qui n'avait qu'une fille, mais une fille si belle, qu'elle ne pouvait se mirer à une fontaine sans transformer l'eau en cristal d'argent. Un jour qu'elle se rendait à une fête avec son père, couverte de ses vêtements les plus beaux, elle aperçut, à son grand effroi, sur la bordure dorée de son corsage, un insecte inconnu dans les palais, et dont la vue lui fit pousser un cri d'épouvante... Cet insecte, ne vous scandalisez pas, ô vous qui m'écoutez, n'était autre qu'une punaise !... Le premier sentiment de répulsion apaisé, la princesse se prit d'un bel acccès de curiosité pour cet animal extraordinaire ; malgré les observations du roi, elle l'enferma soigneusement dans un coffret d'ivoire, et le mit à l'engrais avec les soins les plus attentifs.

La punaise, traitée d'une façon si peu commune, goûta fort cette façon de vivre, et répondit si bien aux attentions de sa maîtresse, qu'en peu de jours elle doubla de volume ; elle finit par acquérir un si haut degré d'embonpoint, qu'à la fin de l'année elle remplissait le coffret tout entier, et terminait cette carrière grossissante en mourant d'un gras fondu...

La princesse, inconsolable, ne veut pas se séparer de cette dépouille mortelle ; sur l'avis de son père, elle emploie sa peau à faire recouvrir son coffret d'ivoire, afin de l'avoir constamment sous les yeux ; et, pour donner à cette relique un rôle plus important, il est décidé que le roi n'accordera la main de sa fille qu'au

gentilhomme habile qui devinera à quel animal cette peau tannée peut appartenir.

Cette condition, publiée à son de trompe dans le royaume tout entier, fit accourir une foule de beaux et riches chevaliers, fort désireux de trouver le nom de la bête extraordinaire; mais la plupart usèrent inutilement leurs bésicles à étudier la peau soumise à leur examen. Ils furent obligés de se retirer comme ils étaient venus, et de renoncer à la main de la belle princesse.....

Un dernier prétendant part enfin de ses domaines, et se dirige vers le palais. Il provoquait la surprise générale sur son passage, car il marchait seul, accompagné de cinq chevaux sellés et bridés.

Le chevalier Montgausy allait tenter fortune; il n'était pas seul à faire ce métier-là, fort en honneur dans le pays de Gascogne; après avoir fait quelques lieues sans rencontre notable, il aperçut un individu, assis sur le bord du chemin, à l'ombre d'un chêne, et qui semblait attendre quelque chose. Aussitôt qu'il aperçut Montgausy, il parut se dire : Ah bon ! en voici un !... Il se couche à plat ventre sur le gazon, et met son oreille contre le sol, de manière à écouter le bruit qui se fait au centre de la terre.

Nous gagnons toujours quelque chose à paraître plus fin que nos pareils, me disait ma grand'mère, et ma grand'mère avait raison.

— Que fais-tu là, compère ? demande le cavalier aux cinq montures.

— J'écoute ce que disent les gens de l'autre monde.

— Les gens de l'autre monde ! mon garçon, et tu peux entendre quelque chose à ces grandes distances ?

— Certainement, monseigneur ! je suis même assez satisfait du résultat.

— Tu dois avoir l'oreille bonne, compère !... Veux-tu m'accompagner dans mon voyage ?... Monte sur un de ces chevaux qui attendent leur écuyer ; peut-être pourras-tu me seconder dans mon entreprise ?

L'homme aux fines oreilles ne se le fait pas répéter ; il s'élance sur un cheval, et le jeune seigneur poursuit sa route moins solitaire.

C'était le jour aux aventures ; plus d'un flâneur en quête de bonnes rencontres était à la chasse des passants. Au bout de quelques pas, le chevalier Montgausy aperçoit un braconnier, nonchalamment couché près de son chien endormi ; il bâillait vers le ciel, et semblait faire la chasse à tout autre chose qu'aux bécasses... A la vue du chevalier Montgausy, de ses chevaux, de son valet, il se dresse sur ses pieds, et se mettant à l'affût derrière une haie, il vise du côté du nord, et tire un premier coup...

— A toi, *Patou*, dit-il à son chien ; le chien part à la quête du gibier... le chasseur ajuste du côté du sud et tire encore... Puis, se tournant vers le couchant, il lâche un autre coup, prenant à peine le temps de recharger son arme... A quoi donc tirait-il ? Le chevalier Montgausy ne voyait pas l'ombre d'un lièvre ou d'une caille.

— Que faites-vous là, mon ami ? lui demande le gentilhomme...

— Je tire aux oiseaux qui voltigent au sommet des collines, monseigneur !

— Au sommet des collines... vous perdez la tête, mon pauvre homme ; vous ne distingueriez pas un bœuf à cette distance.

— C'est que j'ai bonne vue, monsieur ! et, mettant en joue de nouveau, il tire et siffle son chien, afin qu'il aille chercher la pièce frappée par la charge meurtrière.

— Vous allez voir, monsieur !... le roitelet est tombé dans le fourré qui couronne le bout du puy ; mon *Patou* va le rapporter à l'instant...

— Vos yeux sont donc meilleurs que ceux du milan et de l'épervier.

— C'est là ma supériorité sur les autres chasseurs... Eux sont obligés d'attendre l'approche du gibier ; moi j'aperçois toujours quelque tête, dans le rayon de deux à trois lieues. Et bien m'en prend, monseigneur, je n'ai d'autre chose à manger que le produit de ma chasse.

J'ai ouï dire à ma grande mère qu'on gagnait toujours quelque chose à paraître plus fin qu'on ne l'est.

Le chevalier Montgausy regarde le chasseur avec admiration et surprise.

— Ne voudriez-vous pas m'accompagner dans mon voyage, lui dit-il ; vos services pourraient m'être utiles. Montez sur un de ces chevaux, vous aurez autre chose à manger que des lapins.

Le bon tireur n'en demandait pas davantage ; il s'élance à cheval, et chemine à côté de *Jean-Fine-Oreille.*

Ils n'avaient pas fait cinquante pas lorsque, traversant une bruyère, ils rencontrèrent un jeune paysan assis sur un tertre et occupé à raccommoder sa veste en lambeaux. A la vue de la belle compagnie qui traversait la bruyère, il ne désespéra pas de pouvoir se procurer gratis un pourpoint un peu moins piteux que

celui qu'il radoubait. Il quitte son travail, se met à garnir ses poches de cailloux, place un fagot de bois sur son cou, et se lance à travers les bruyères.

— Holà ! hé !... qui te fait courir ainsi, les poches remplies de pierres et les épaules chargées de bois ? lui crie le chevalier Montgausy.

— Silence, attendez un instant, je cours après le lièvre, monseigneur.

— C'est ainsi que tu fais la chasse au quadrupède le plus fin coureur du monde ?

— Je n'en ai pris que trois ce matin ; mais il est encore de bonne heure, j'espère compléter la douzaine avant la nuit.

— Et tu fais tes préparatifs de chien-levrier en te chargeant de pierres et de fagots ?

— C'est par prudence, monseigneur ! je suis tellement emporté dans ma course, que je serais toujours au-devant du lièvre, et ne pourrais jamais lui mettre la main dessus, si je ne modérais ma rapidité, en me donnant le surpoids que vous voyez.

— Peste ! l'ami, quelle paire de jambes à ton service !... Monte sur ce troisième cheval ; je pourrai mettre à l'épreuve tes merveilleuses dispositions. Si je réussis, tu n'auras pas à te plaindre de ma reconnaissance.

— Ah ! monseigneur, aussitôt que j'aurai raccommodé mon pourpoint, je serai tout à votre service.

— Laisse-là ta guenille, tu ne manqueras pas de bons habits neufs et galonnés dans le château du chevalier Montgausy.

Le fin coureur se hâte d'endosser un excellent justaucorps vert, que le gentilhomme tire de sa valise ; il monte sur un beau cheval, en compagnie de *Jean-*

Fine-Oreille, de *Bernard-Bon-Œil*, et nos hommes continuent leur marche.

Au moment où les voyageurs traversaient un bois à haute futaie, ils rencontrèrent un flâneur aux larges épaules, qui portait une besace, et paraissait mendier. A la vue de la noble chevauchée, le quidam réfléchit : tendre la main, c'était courir la chance de recevoir deux liards et tout au plus un sol... Il prit une autre résolution. Jetant le bâton et la besace, il grimpe sur un chêne à la façon d'un chat... Ne vous ai-je pas déjà dit qu'on gagnait toujours quelque chose à jouer la finesse?

— Que fais-tu là, mon compère, demande le chevalier.

— Je monte sur cet arbre, afin de le ployer jusqu'à terre et de le tordre comme une branche de saussaie. Puis je mettrai toute la forêt en fagot. Ce chêne tordu me servira à lier les autres.

— Il serait possible...

— Vous allez voir, monseigneur.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, et préfère t'en croire sur parole... Peut-être trouverai-je l'occasion d'employer utilement tes muscles et tes bras *dans mon entreprise*... ami *Samson-Taureau*, monte sur ce quatrième cheval ; si tu as la complaisance de me suivre, nous serons satisfaits l'un de l'autre... Le bûcheron se garda bien de refuser... Les cinq chevaux avaient chacun leur cavalier ; la compagnie atteignit le palais du roi de Gascogne, et le gentilhomme obtint bientôt la faveur d'examiner la fameuse peau du coffret d'ivoire ; mais le secours de *Jean-Fine-Oreille* et de *Bernard-Bon-Œil* ne lui donnèrent pas assez de perspicacité pour désigner l'animal qui avait produit cette étrange couverture. Le soir même

de son arrivée, le roi le priait de regagner la porte, et la princesse, qui ne le trouvait pas trop vilain garçon, passait la nuit suivante à soupirer.

Au moment où le chevalier allait franchir la funeste frontière, *Jean-Fine-Oreille* pousse un *chut !* d'espérance, et fait arrêter la compagnie. — Monseigneur, nous tenons la victoire !... J'ai entendu le roi dire à sa fille. « Sont-ils bêtes ! ces étrangers-là... Cinq hommes, qui se croient les plus fameux de la Gascogne, ne savent pas deviner que la couverture de ton coffret est la peau d'une punaise engraissée !... »

— Il serait possible ! répartit Montgausy ; revenons en arrière : la belle princesse est à moi !

Un instant après, ils rentraient tous au palais. *Jean-Fine-Oreille* justifiait son surnom à bon marché, il avait écouté aux portes.

— Sire, dit le gentilhomme au roi, je viens chercher la main de la belle princesse.

— De quel droit ? demande le roi de Gascogne.

— Du droit que me donne ma découverte. Le coffret de votre fille a pour couverture la peau d'une punaise engraissée.

Le roi resta stupéfait, mais il ne s'avoua pas entièrement vaincu.

— Tu as raison, mon gentilhomme ! la main de ma fille est à toi, pourvu qu'il soit prouvé que des liens de parenté ne rendent pas ce mariage impossible...

Le monarque avait eu ses raisons pour faire dépendre le mariage de la découverte d'une énigme qu'il croyait insoluble. La jeune princesse possédait la moitié du royaume, du chef de feu sa mère ; le père, non moins avare qu'orgueilleux, faisait tous ses efforts pour ne pas entamer ses domaines, par une constitution dotale.

Fine-Oreille, de *Bernard-Bon-Œil*, continuent leur marche.

Au moment où les voyageurs t... haute futaie, ils rencontrèrent ... épaules, qui portait une besac... A la vue de la noble chevauc... tendre la main, c'était cour... liards et tout au plus un s... tion. Jetant le bâton ... chêne à la façon d'un ... qu'on gagnait toujo...

— Que fais-tu ... valier. ... provenance

— Je monte ... deux empêche- terre et de le ... ncesse pour raison de Puis je mett... mystère eut été découvert, me servira ... sse conquise, il s'empressa de

— Il se... ause qui s'opposait à la célébration

— Vo...

— J... demanderons la dispense à Rome, répon- croir... evalier.

d'e... Nous la demanderons, ajouta le monarque, d'un m... bonhomme et sincère, car il n'osait pas donner ou- vertement un refus. Aussitôt il charge le gouverneur d'écrire une lettre au Pape ; mais, loin de renfermer une demande de dispense, cette lettre priait le Saint-Père de refuser tout consentement... Le chevalier com- prit la ruse, grâce au secours de *Jean-Fine-Oreille*, qui conservait la bonne habitude d'écouter aux portes. Il voulut envoyer un commissaire particulier à Notre Saint-Père, et ce fut *Simon-Levrier* qu'il char- gea de ce message important. Il avait affaire à forte par- tie ; le roi avait déjà mis en route un pigeon des plus fins coureurs. Qu'importe ! le gentilhomme fait poster

on-Œil sur son passage. Dès que le pigeon
n coup de fronde le renverse mort, sans
et *Simon-Levrier* arrive seul dans la
Pape, ne recevant qu'une demande,
sans difficulté. *Simon-Levrier* la
, et le vieux roi, faisant un peu
e s'avouer vaincu.
ce et l'orgueil tentèrent un
pas céder la moitié du
le t'appartient, dit le roi
ais ne pourrais-je la ra-
combien d'argent exigerais-
es droits sur elle ?—Tout celui que
pourra porter ! et le gentilhomme dé-
amson-Taureau, le tordeur d'arbres... Le
croit sauvé... la charge d'un seul individu... trois
milliers d'écus tout au plus. Il en danse de joie avec
le gouverneur. Pendant qu'il va chercher l'argent;
Samson-Taureau, se rend dans la forêt voisine, et,
munie d'une très-longue corde, il s'amuse à la passer
autour d'une centaine de gros arbres, comme s'il eût
voulu les mettre en fagots... Le roi revient avec son mi-
nistre.

— Que fait là cet homme, demande-t-il au chevalier...

— Il va couper tous ces arbres, pour se chauffer ce soir; il les lie par avance, afin de n'avoir qu'à les mettre sur ses épaules, pour les porter ici, dès qu'ils seront abattus.

Le ministre regarde le roi, le roi regarde son ministre... Ce jeu de géant les stupéfie... Quelle somme ne faudrait-il pas pour former une bourse proportionnée à la force de cet être extraordinaire !...

— Par saint Crésus! dit le ministre avec épouvante, arrêtons-nous, mon roi; cet homme serait capable d'emporter l'arche de Noé : il ne laisserait pas une once d'or dans votre royaume! Hâtez-vous d'accorder la main de votre fille; son rachat vous coûterait tous vos domaines; il ne vous resterait plus de quoi vous nourrir honorablement avec votre favori.

Le roi de Gascogne se rendit aux bonnes raisons du gouverneur; il donna sa fille au gentilhomme avec la moitié de ses Etats, et les quatre serviteurs du jeune époux devinrent ses premiers conseillers, ce qui fit qu'aucun royaume des environs ne fut aussi bien administré que celui-là... Quel est celui qui peut se vanter, en effet, d'avoir un ministre qui entend tout comme *Jean-Fine-Oreille*, un autre qui voit tout et vise toujours juste comme *Bernard-Bon-Œil?* Il serait plus facile d'en trouver d'aussi forts que *Samson-Taureau*, et d'aussi bons coureurs que *Simon-Levrier*, quand il s'agit d'emporter l'argent des taillables et de se soustraire aux réclamations de ceux qu'ils ont dépouillés... On assure qu'ils ne se réunissaient jamais en conseil sans répéter comme mes grands parents : « Dites-vous toujours plus fins que vous n'êtes, plus fins qu'homme du monde n'a jamais été; on finira par en croire quelque chose, et vous deviendrez des personnages très-importants. »

LE PÈRE AVEUGLE

Dieu ne fait pas mal ce qu'il fait. Aux brebis qui ne savent point filer et qui redoutent le froid, il donne

une robe de laine toute faite ; au lièvre qui n'a ni cornes ni dents pour se défendre, il donne d'excellentes oreilles pour entendre, et des jambes encore meilleures pour courir. Aux faibles oiseaux il donne les ailes, aux poissons les trous difficiles à découvrir sous l'eau... A l'homme, enfin, il a procuré mieux que tout cela : l'esprit que rien ne peut lui enlever... Il perd la vue, il perd l'ouïe, il perd un bras, une jambe ; le jugement lui reste toujours. A preuve ; le vieux Barnabé était aveugle, mais il conservait beaucoup de sens et de sagesse, et il répétait pour consolation : « Les yeux que les uns ont sous le front, les autres les cachent dans la cervelle. »

Veuf depuis longues années, il n'avait près de lui qu'une fille, la robuste et jolie Franconette, très-habile à faire éclore les œufs, à gorger les oies, à soigner les brebis, à coudre et à blanchir le linge : excellente ménagère, elle n'oubliait jamais la clef aux armoires et mettait rarement au pot plus de graisse qu'il n'était besoin. Franconette comptait vingt-et-un ans, le bel âge pour marier les filles ! Barnabé passait pour fort aisé dans sa commune : il possédait cinquante journaux de terre labourables et de prairies, deux paires de bœufs, du bétail de croit à l'avenant, et achetait presque chaque année quelque morceau de champ à sa convenance. Cette fortune lui avait coûté trop de travail dans la jeunesse, trop de surveillance dans l'âge mûr, trop de privation et d'économie dans tous les temps, pour qu'il consentît à la laisser passer entre les mains d'un gendre, sans avoir mûrement examiné le produit exact de son placement.

Comment faire cet examen, quand on n'y voit pas en plein midi, et qu'on est hors d'état de se conduire dans

sa propre maisonnette?... Ne pouvait-on lui faire prendre un champ en friche pour une bonne pièce à blé?... la plus mauvaise vigne du pays pour la meilleure du monde?...

Que nenni! Nous avons dit que Barnabé avait beaucoup de jugement à son service, et le jugement sain et subtil vaut mieux que les yeux les plus perçants.

Maître Guillem, un bon propriétaire du village voisin, vint un jour lui demander Franconette en mariage. Guillem possédait une belle maison, bien assortie en bestiaux et charrues, en meubles et vaisselle vinaire; ses champs formaient enclos autour de sa demeure; sa famille s'était toujours montrée économe et probe; on n'en pouvait trouver de mieux assortie à celle de Barnabé.

L'aveugle écoute attentivement la proposition et prend jour avec Guillem pour aller visiter sa maison et ses terres. Ce projet d'inspection parut surprendre Guillem: que pourrait voir un pauvre aveugle, quel contrôle pourrait-il exercer?...N'aurait-il pas mieux fait de prendre l'avis de gens de confiance, et de s'en tenir à leurs renseignements?... S'en rapporter à autrui sur les affaires importantes!... Barnabé connaissait trop bien son monde pour cela. Il savait qu'on n'est jamais trahi que par les siens, et qu'il n'est meilleur juge de ses intérêts que soi-même. Un homme de sens a-t-il absolument besoin des yeux pour voir? N'a-t-il pas des prunelles au doigt, au bout de son bâton, à la semelle de ses souliers? Barnabé ira donc voir la terre de son futur gendre; Guillem se dispose à le recevoir.

Le jour convenu, Barnabé prend son long bâton de coignassier, attaché au poignet avec une couroie de cuir; il met le large chapeau de feutre sur sa tête, les

gros souliers aux pieds, et enfourche un peu lourdement sa grande mule grise.

C'était une bête d'expérience, qui ne traversait les ruisseaux et les bourbiers qu'après avoir sondé leur profondeur, et qui ne manquait pas de se placer sous les arbres, aussitôt que les nuages menaçaient de laisser tomber une averse : elle était enharnachée d'une large aubarde blanche, et obéissait au mouvement d'un simple licou de ficelle. Tout au rebours des autres bêtes, que les hommes accusent sans cesse d'entêtement, l'ânesse de Barnabé avait un si bon naturel que, dans maintes discussions de ménage, les maris la donnaient pour modèle à leurs moitiés.

Voilà Barnabé agitant ses jambes pendantes contre les flancs de sa monture; il se dirige vers *le clos* de Guillem, sous la conduite d'un petit berger de huit ans... Il arrive.

— Salut, maître Guillem!

— Bonjour, père Barnabé! faut vous rafraîchir : la journée est chaude, votre bête a les jambes ensanglantées par les mouches.

— Montrez-moi d'abord votre maison et vos champs; nous mangerons de meilleur appétit après la course.

Guillem le conduit au grenier : Barnabé mesure du bout de son bâton la longueur et la profondeur des piles de blé, tâte de la main la qualité du grain, et sait parfaitement découvrir, au toucher, quelle est la nature du terrain qui produit le froment de cette espèce... Il descend à la cave.

— Nous avons là dix barriques de bon vin, père Barnabé, sans compter quatre pipots de piquette pour la dépense.

Barnabé frappe chaque pièce du bout de son bâton,

et reconnaît, au bruit plus ou moins sonore qu'elles produisent, lesquelles sont pleines tout à fait, lesquelles sont pleines à demi, lesquelles sont vides entièrement.

Il se fait conduire aux champs, et comme il se sent un peu las, il demande à les parcourir monté sur son ânesse.

— Est-il singulier, l'aveugle, pensait Guillem, de vouloir examiner des champs quand il n'y voit goutte; je n'aurais guère de peine à le tromper, si ma conscience n'y mettait obstacle.

Barnabé remonte sur sa bête, le berger la conduit par le licou: Barnabé sent au mouvement de sa mule que les fossés et les rigoles sont singulièrement rapprochés.

— Voici notre grande pièce de l'enclos, dit Guillem avec orgueil : huit journaux (1) en un tenant, et toujours remplis ou de maïs ou de grossague (2).

— Mes amis, attachez mon ânesse à quelque tige d'hièble, et laissez-moi regarder ce bon champ à l'aise.

— Nous n'avons pas d'hièble ici, père Barnabé.

— A quelque ronce alors.

— Pas la moindre ronce dans toute la plaine.

— Ma pauvre ânesse ne pourra donc pas justifier ici son surnom de *brousto segos* (3).

— Cette mauvaise plante ne croît pas dans nos environs.

— Nous y trouverions plutôt de la *queue de renard* (4), je présume.

(1) Sorte d'arpent.
(2) Blé barbu, gros et noir.
(3) *Ronge haies*, surnom générique de l'ânesse.
(4) Espèce d'herbe qui vient dans les champs humides.

— La chose ne serait pas impossible !

Barnabé n'en demande pas davantage : Guillem continue à décrire la fertilité de ses prairies et de ses vignes, le rendement extraordinaire de telle pièce et de tel verger... le vieillard ne l'écoute plus ; suffisamment édifié sur la valeur d'une propriété qui ne produit ni la ronce, ni l'hièble, il rentre dans la maison de Guillem, dîne et boit sans remords à la santé de son hôte. Mais, à peine revenu chez lui, il prie le vétérinaire, homme de sens et de discrétion, d'aller dire à Guillem que Franconette ne s'ennuie pas trop d'être fille, et qu'il ne veut pas la marier d'un assez long temps.

Bon entendeur comprend à demi mot... Guillem, se voyant éconduit et sentant le besoin d'installer une femme dans son ménage, dirigea ses regards d'un autre côté.

Guillem n'était pas seul à songer à la belle et riche Franconette.

Le meunier Roubichon, enchanté de l'éloignement de Guillem, fait une demande formelle de la main de l'héritière. Barnabé, qui ne disait jamais *oui* ou *non* qu'à bon escient, répond qu'il examinera le moulin comme il avait examiné la propriété ; il monte sur son ânesse, et se rend chez le farinier.

Son observation des choses est des plus attentives ; il va du canal au bâtardeau, de la chambre des meules à celle des turbines. Roubichou riait sous cape de cette manie de visiter les objets qu'on ne peut voir, et qui n'apparaissent qu'à travers le récit intéressé de celui qui les montre... Au demeurant, Barnabé paraît content de tout et demande si l'on ne pourrait pas lui donner de cette belle mousse verte qui couvre parfois

la charpente inférieure, et qu'on dit fort salutaire à la vue... Un empirique lui assurait, à la dernière foire de Castelnau, que ses yeux retrouveraient leur clairvoyance, s'il pouvait en faire un usage assez long.

— Certainement, père Barnabé, nous avons de la mousse verte sur les turbines, s'écrie Roubichon; je vais vous en donner bonne provision, cher voisin. Si votre fille s'établit ici, elle pourra vous en fournir en abondance pendant six mois de l'année.

Le meunier sort, et rapporte ce que l'aveugle demande; au lieu de le remercier, Barnabé remonte sur sa bête et repart incontinent.

Le lendemain, le vétérinaire reprenait son rôle de la semaine précédente; il venait dire à Roubichon, avec grande tristesse, qu'il ne devait pas compter sur la fille de Barnabé.

— Pour quel motif un pareil refus, s'il vous plaît? Aurais-je commis par mégarde quelque malséance à l'endroit de l'aveugle?

Le vétérinaire ne put répondre... De fait, il ignorait la pensée de Barnabé, qui n'aimait guère à confier ses secrets aux gens. Le médecin des animaux partageait la surprise de tout le voisinage. On glosait sur la manie d'un vieil infirme qui, ne pouvant se conduire lui-même, prétendait examiner et juger à fond les terres et les usines d'autrui, et compromettait l'établissement de sa fille par une défiance sans raison.

Le meunier ne bat pas en retraite aussi facilement que le propriétaire; il va trouver son compagnon d'infortune, Guillem, et lui fait partager son dépit, sa colère. Tous les deux se transportent chez Barnabé, et lui demandent raison de ses refus.

— Vous voulez que je vous explique des choses

auxquelles personne n'a rien à voir; je veux bien y consentir par excès de complaisance... Maître Guillem, vous avez prétendu que votre propriété était de qualité supérieure : je me suis fait conduire dans la meilleure partie de l'enclos; je vous ai demandé une tige d'hièble, un pied de ronce pour ma bête ; pas plus d'hièble ou de ronce que sur ma main ; en revanche, de la queue de renard à volonté. Or les plantes jugent mieux la nature d'un champ, que les beaux discours du propriétaire. *Ronces et hièble, terrain profond et productif*; *queue de renard, terre humide, ingrate, écrase les bœufs de fatigue, et laisse mourir le cultivateur de faim...* Quand à vous, maître meunier, je vous demande de la mousse verte de turbine, et vous m'en apportez en abondance... Grand merci de votre empressement à me contenter là-dessus : mais ne savez-vous pas que cette plante vient sur le bois imprégné d'eau pendant l'hiver, et qui sèche en la saison chaude. Or, bois de moulin en tel état prouve que l'usine reste en chômage; et moulin au repos est une bête estropiée, qu'il faut entretenir à l'écurie sans qu'elle produise son revenu... Dieu vous soit en aide, mes bons amis! ma fille n'épousera pas plus le maître d'un moulin à sec, que le propriétaire d'un domaine humide!

Là-dessus Barnabé referma sa porte. Les deux prétendants s'éloignèrent en baissant la tête, et l'aveugle alla se récompenser de ses succès et se reposer de ses fatigues en *comptant* les beaux écus qu'il aimait fort.

LE MARÉCHAL-FERRANT DE BARBASTE

I

Il y avait une fois un roi et une reine à qui le ciel n'avait donné pour enfant qu'une fille assez délicate, qui perdit sa mère étant encore au berceau.

— Quel malheur, disait le roi, d'être réduit à n'avoir qu'une fille !

— Quel bonheur ! pensaient les sujets, qui ne sont pas toujours de l'avis de ceux qui les gouvernent.

— Et pourquoi dites-vous quel bonheur ?

— Nous aurons moins de princes à nourrir...

— Tant pis ! reprenait le roi, car vous n'en serez pas plus heureux. Ma fille est venue au monde avec une maladie qui la met dans l'impossibilité de dérider son front ; aussi lui a-t-on donné le nom de *Longue-Mine*.

— Vous avez raison, tant pis ! disaient les sujets.

— Pourquoi tant pis ?

— Ce défaut de gaieté l'empêchera de songer à se divertir, et nous serons obligés de céder à la tristesse pour lui plaire !

— Tant mieux ! mes amis, ajoutait le roi.

— Pourquoi tant mieux ?

— Vous dépenserez moins d'argent à payer des violons et des cabaretiers ; il restera plus de monnaie dans vos bourses.

— Tant mieux ! disaient les pères de famille, que les écus ont le privilége de réjouir.

— Pourquoi tant mieux ?

— Nous pourrons établir nos enfants avec plus d'avantages.

Le roi reprenait.

— Bravo! j'aurai plus de tailles à percevoir sur les actes de mariage et sur les testaments.

Au milieu de ce conflit de tant pis et de tant mieux, les prétendants ne manquaient pas à la princesse; car elle était jolie comme un écu, blonde comme un louis d'or, et bonne comme la pluie d'été, quand les plantes sont fatiguées du soleil qui les brûle... Mais le roi son père ne pouvait consentir à célébrer un mariage comme on fait un enterrement. Il vivait dans un siècle moins taciturne que le nôtre, et professait ce grand principe de nos aïeux : *Contentement passe richesse...* Convaincu par une longue expérience que la gaieté fortifie le tempérament, et guérit la majeure partie des indispositions, il voulut que sa fille se portât bien, et déclara qu'elle n'irait à l'autel qu'après avoir appris à rire. Pour trouver plus de chance de réussite, il offrit sa main au jeune homme qui déridérait son front ténébreux.

Ce n'était pas le seul malheur qui s'appesantît sur le palais du roi de France, car cette histoire se passait dans le royaume de Paris. Le roi possédait un superbe cheval, dont il aurait fort désiré faire sa monture habituelle; mais il n'avait jamais voulu se laisser ferrer, tant le bruit de l'enclume et du marteau lui donnait de frayeur et d'agacement nerveux. Aussi l'ordonnance royale qui offrait la main de Longue-Mine au jeune homme assez heureux pour la faire rire, promettait le cheval capricieux à celui qui parviendrait à le ferrer.

Un Gascon, simple maréchal-ferrant près du moulin

de Barbaste, mais beau garçon, entreprenant et découplé, forma la résolution de gagner la princesse et le cheval. Il prit sa ceinture de cuir aux grandes poches, la munit de clous, de fers et d'un marteau; puis il partit pour Paris, n'ayant d'autre avant-garde que son nez, et d'autre suite que ses guêtres... Chemin faisant, il rencontre un grillon noir.

— Où vas-tu de ce pas, maréchal-ferrant de Barbaste? lui dit le petit insecte d'un air curieux et railleur.

— Le roi de France offre sa fille et son cheval à celui qui fera rire l'une et ferrera l'autre; je vais essayer de gagner ces deux objets.

— Tu n'es pas modéré dans tes ambitions, compère!... Si tu veux me conduire avec toi, peut-être ne te serais-je pas inutile.

— Toi, pauvre insecte au cri discordant!

— Moi, pauvre insecte! noir comme une taupe.

— La singularité de ta proposition a le privilége de me séduire. Puissé-je faire rire la princesse comme tu me fais rire moi-même!... Le maréchal, prenant le grillon, le plaça dans sa poche de cuir.

Au bout de quelques pas, il entre dans une auberge; et comme il s'asseyait sur un lit, il entend une petite voix dire, en lui grattant le coude.

— Où vas-tu de ce pas, maréchal-ferrant de Barbaste?

— Le roi de France offre sa fille et son cheval à celui qui fera rire l'une et ferrera l'autre; je vais essayer de gagner ces deux objets.

— L'entreprise est difficile... Si tu veux m'emmener avec toi, je pourrai peut-être contribuer au succès.

Le maréchal accepte pour la singularité du fait; et lorsqu'il offre à la voix criarde de prendre place dans sa poche, à côté du grillon, il est fort surpris d'y voir entrer une puce.

Le maréchal continue sa route... En passant à Tonneins, près de la fabrique de tabac, il rencontre un gros rat, qui lui demande, comme avaient demandé le grillon et la puce : Où vas-tu, maréchal-ferrant de Barbaste?... Le Gascon lui répond encore.

— Le roi de France offre sa fille et son cheval à celui qui fera rire l'une et ferrera l'autre; je vais tâcher de remplir ces deux conditions.

— Tu pourrais réusir, avec ta bonne mine et ton accoutrement, à dérider la princesse, répond la bestiole; mais s'il t'arrive quelque traverse, tu serais bien aise, peut-être, de mettre à l'épreuve les ressources de compère rat.

— Voudrais-tu m'accompagner, comme le grillon et la puce ? Cache-toi dans ma poche de cuir, et faisons voyage de compagnie.

II

Quelques jours après, le maréchal-ferrant entrait dans Paris et se présentait au palais, demandant à gagner la main de la princesse Longue-Mine, et le cheval indompté du roi... Ce dernier (c'est du roi que nous voulons parler,) accepte l'offre du joûteur, et conduit le Gascon dans l'appartement de la princesse... La jeune fille avait vu dans sa vie de belles figures, bien niaises, placées dans de beaux habits; elle avait contemplé de magnifiques seigneurs, aussi dorés que les

palais qu'ils habitaient; mais elle n'avait jamais aperçu de maréchal-ferrant portant la barbe inculte, la figure et les mains noires, la ceinture à poche de cuir, en manière d'écharpe, ayant un grillon pour hausse-col, une puce pour aiguillette, et un rat pour plumet au chapeau. Longue-Mine, saisie tout à coup d'un accès de rire irrésistible, éclate aux yeux ébahis de son père. Oh! prodige inattendu, la princesse s'était déridée. On publia l'événement à son de trompe. Il ne fut bruit dans le royaume que du succès obtenu par un maréchal-ferrant, sur le caractère taciturne de Longue-Mine.

Le monarque est obligé de dire au voyageur : —Tu n'es qu'un maréchal-ferrant, mon compère ; mais tu es un Gascon de bonne race gasconne, et ma fille sera ta femme, conformément à mes engagements. Le maréchal fait le signe de la croix vers le ciel, et adresse ses actions de grâces au monarque.

— Maintenant que j'ai fait rire la belle princesse, poursuivit-il, faites-moi voir le cheval ; je tâcherai de le ferrer et de monter dessus avec ma fiancée : je ne puis la conduire à pied jusqu'à l'église, comme une paysanne de Nérac.

On introduit le Gascon à l'écurie. A la vue de son attirail de maréchal-ferrant, le cheval hennit, lance des ruades et se cabre. Le Gascon commence à craindre pour la réussite de son entreprise ; mais le grillon saute dans l'oreille du mutin, et fait un tel bruit de *cri-cri* près de sa cervelle, que le pauvre animal devient sourd et baisse la tête comme un agneau saisi de la tourniole. Au même instant, le rat se jette sous ses narines, et exhale une forte odeur de tabac (le pauvre hère n'avait pas mangé d'autre plante depuis sa naissance),... le cheval achève de s'assoupir. Le maré-

chal profite de son immobilité, lève ses pieds, applique les fers, enfonce les clous, et l'animal, jusqu'alors indompté, devient plus obéissant que le bidet d'un vicaire.

Sire le roi tint parole pour le cheval, comme il en avait tenue pour la princesse. Le lendemain, le maréchal gascon entrait dans la cour du palais, monté sur son palefroi ; il allait chercher sa fiancée, et la conduisait à la plus belle église de Paris, afin de recevoir la bénédiction nuptiale. Cependant, malgré la beauté de son costume d'or et d'argent, il portait toujours en croupe le grillon, le rat et la puce, ne sachant pas ce qui pouvait arriver, et pensant qu'il aurait peut-être besoin de leurs petits services... Les fiançailles sont célébrées : le festin est magnifique ; les courtisans sourient bien sous cape du singulier mari qu'on a donné à la dauphine ; mais la dauphine rit à cœur joie de ne plus être fille, et le Gascon rit, plus que tous ensemble, d'être le gendre du roi et d'habiter le plus beau palais de Paris.

Toutes les heures de la journée ne se ressemblent pas ! Bientôt une triste pensée traverse l'esprit du Gascon : — Me voilà l'époux d'une jolie personne, se dit-il en se frottant la barbe, le prince d'une très-puissante princesse... Tout va à merveille jusque-là, certainement ; mais je suis bien petit garçon pour jouer un si grand rôle ! Si ma femme allait trouver qu'elle me fait trop d'honneur, et qu'elle voulût amoindrir la dose de cet honneur-là !... Si elle s'apercevait que je suis aussi gueux que mon rat, par exemple, et qu'il lui prît fantaisie de prendre un mari moins indigne de sa position ?... Diable ! diable ! voilà qui mettrait ma fortune présente singulièrement à l'envers...

Le Gascon passa la nuit à rêver aux accidents les plus lugubres : tantôt les limaçons faisaient des processions sous ses pas, tantôt les chiens dévoraient ses mollets ; plus de dix fois il crut tomber du haut d'un clocher sur le parquet de sa chambre.

— Il faut que je sorte de cet embarras, pensa-t-il en se réveillant ; cherchons à combler une partie de la distance qui sépare nos deux bourses : procurons-nous une dot moins indigne de celle de la princesse, que le grillon, le rat et la puce, seule fortune apportée de mes domaines de Gascogne ; alors je pourrai faire claquer mon fouet aussi haut que maint autre seigneur !...

III

Pendant que le Gascon réfléchit à sa situation, il entend frapper à sa porte, et voit apparaître le prince Bel-Accueil, ancien prétendant à la main de la princesse ; il était furieux de la déconfiture infligée à ses espérances.

— Serais-tu homme à vouloir gagner un boisseau d'écus d'or, maréchal-ferrant de Barbaste ? lui demanda-t-il fort sérieusement.

— Votre proposition répond précisément au rêve que je faisais tout à l'heure ; c'est vous dire que je suis disposé à vous écouter.

— Eh bien ! ce boisseau d'écus d'or, je viens te l'offrir, si tu me promets... et le prince, se penchant à l'oreille du maréchal, formula certaine proposition qui le fit sourrire d'un côté et grimacer de l'autre. Toutefois, comme la chose était facile, peu fatigante, et que le bruit de l'or tintait harmonieusement à son oreille,

le maréchal saisit la main du prince et lui répondit :

— Ça sera comme vous le dites, monseigneur! ça sera comme vous le dites.

Des fiancailles on passe au mariage. Le jour des noces s'écoule. Minuit arrive, les époux sont conduits à la chambre nuptiale; les donzelles font la toilette nocturne de la mariée, et portent le bouillon aux jeunes époux (1). Resté seul, le Gascon, au lieu de tourner ses regards vers le lit, se met à se promener dans la pièce à grands pas et à chanter la complainte de saint Alexis :

Le soir après souper,
Faut s'aller reposer.

La jeune femme, qui n'avait nulle envie de chanter le second couplet, gémit en silence, et retombe dans les accès de tristesse dont il avait été si difficile de la guérir; le Gascon la laisse gémir et sangloter sans miséricorde; il se contente de lui demander combien d'écus d'or contiennent dans un boisseau. La princesse Longue-Mine ne juge pas à propos de lui répondre, et le maréchal laisse venir le jour sans songer à la tristesse dont il était chargé de la délivrer.

Le soleil paraît; l'époux se lève et quitte la chambre; sire le roi vient faire visite à la jeune épouse... O surprise! elle est retombée dans la mélancolie des jours précédents

— Eh bien! ma fille, que penses-tu de ton mari?

— De fort lamentables choses!... mon père. Diriez-vous qu'il a passé la nuit à se promener et à

(1) Les anciens usages rendaient obligatoire l'acceptation d'un bouillon, que les garçons de noce portaient au jeune couple.

me demander combien d'écus d'or contiennent dans un boisseau !

— Est-ce bien la vérité, ma fille ? s'écrie le roi d'un ton courroucé.

— Je parle aussi vrai que si j'étais interrogée par Jésus-Christ lui-même.

— Patientons deux jours encore, ma chère enfant ! Mais si, les nuits suivantes, il répétait l'affront de la première, je saurais bien punir l'irrévérence, en faisant casser le mariage, pour te donner un époux plus digne de toi : le prince Bel-Accueil, par exemple !

Le maréchal gascon avait été visiter le prince, afin de lui rendre compte de sa conduite ; celui-ci, enchanté du mécontentement de Longue-Mine, n'avait pas fait la moindre difficulté de lui donner son boisseau d'écus d'or... Bien plus ! il lui en avait offert deux autres s'il voulait passer les deux nuits suivantes à se promener dans la chambre et sur les terrasses du château. Il était persuadé que, le mariage rompu à la suite de cet outrage conjugal, la princesse deviendrait sa femme.

Le lendemain, sire le roi vient rendre visite à sa fille ; l la questionne ; même réponse que la veille. Le Gascon a passé la nuit à compter les étoiles, et à lui demander combien deux boisseaux peuvent contenir d'écus d'or. Le jour suivant, même question du roi, même réponse de Longue-Mine. La seule modification que le maréchal apporte dans ses demandes, c'est qu'au lieu d'un ou deux boisseaux, il s'agit maintenant de trois.

Le roi de France se rend auprès du Gascon ; il est rouge conme un coq en colère ; il lui déclare que le mariage de sa fille est rompu. Puis, voulant rendre la

vengeance plus éclatante, il conduit le prince Bel-Accueil auprès de sa fille, en lui disant : Voici, chère princesse Longue-Mine, le mari que je charge de réparer l'indigne conduite du maréchal-ferrant.

Le lendemain, un nouveau mariage est célébré à la chapelle, et, la nuit venue, les époux rentrent dans leurs appartements.

IV

Le maréchal-ferrant possédait les trois boisseaux d'or; il songeait à reprendre sa femme. Il ouvre son grand conseil; le rat, le grillon et la puce accourent; il leur fait part de ses projets, et fonde, leur dit-il, sur leur intervention, ses plus sérieuses espérances. Les bestioles l'écoutent avec attention, et se rendent à leur poste.

Quelques heures après, que se passait-il au palais?.. Dès que les époux sont couchés, la puce pénètre entre les draps, et commence ses évolutions sur les jambes du prince Bel-Accueil. Attaqué par cet ennemi invisible, ce dernier se gratte, frappe du pied, se tourne, se retourne, et saute enfin hors du lit, continuant sous l'aiguillon de l'insecte, les promenades intempestives que le Gascon avait exécutées sous l'impulsion de l'intérêt... La princesse, désolée, commence à croire que la sorcellerie se mêle de ses affaires. Elle appelle son tendre époux; le tendre époux s'assied au pied du lit, et considère la princesse avec des regards d'une ardeur inquiétante. La puce, fatiguée, ne le picotait plus; mais le rat de Tonneins, placé en réserve, saute sur l'épaule du prince, et place sa queue encore remplie de tabac sous ses narines. Le prince, saisi d'un éternuement

inexplicable, s'élance de nouveau sur le plancher, et passe le reste de la nuit à frapper du pied pour combattre la puce, à plonger sa tête dans l'eau froide afin d'apaiser l'éternuement... Que faisait le Gascon pendant tous ces débats?... Retiré dans la modeste chambrette de son auberge, il comptait ses trois boisseaux d'écus, et s'endormait au bruit de leur tintement agréable.

Sire le roi, qui couchait dans l'appartement situé au-dessous de celui de sa fille, comprit, aux détonations et au bruit de pas qui se faisaient au-dessus de sa tête, que les ébats de la chambre nuptiale n'avaient pas changé de caractère... Le jour venu, il vole chez Longue-Mine; même réponse que sous le règne du Gascon : nouvelle menace de la venger de l'outrage, si l'inconduite persiste... Le lendemain, même attaque combinée de la puce et du rat, même promenade éternuante du jeune prince : désespoir de la princesse, fureur du roi, renvoi honteux de Bel-Accueil, et cassation du mariage.

La rentrée du Gascon fut triomphale : il reparut avec de si magnifiques habits, un si bel équipage à six chevaux, achetés avec l'argent de Bel-Accueil, que la princesse retrouva le sourire qui ne devait plus quitter son beau visage. Une troisième noce est célébrée, et cette fois le Gascon, encouragé par les trois boisseaux d'or, grâce auxquels il se trouvait le plus riche seigneur de la cour, s'occupa très-sérieusement d'empêcher la princesse de se mettre en colère ou de mourir d'ennui. Sa conduite fut à ce point exemplaire, que Dieu l'en récompensa. Au bout de quelques mois, l'arrivée d'un petit prince, frais comme le jour et gracieux comme l'aurore du matin, venait prouver au roi

que les Gascons sont gens à réusir dans tout ce qu'ils entreprennent.

Pensez-vous, d'après ce trait, que beaucoup de Français soient plus habiles qu'eux ? et serez-vous surpris qu'Henri IV, le meunier de Barbaste, soit devenu roi de France, comme le maréchal-ferrant était devenu le mari de la princesse Longue-Mine ? Serez-vous étonné qu'il ait mis la bride et le mors aux Espagnols et aux Huguenots, comme le maréchal-ferrant de Barbaste avait ferré et dompté le cheval rétif d'un vieux roi !...

LE LION PENDU

I

Vous le verrez toujours, de bien faire mal survient.

On raconte qu'un voyageur, passant un jour dans une forêt, aperçut un lion pendu par la patte à la plus haute branche d'un arbre.

— Ah ! par miséricorde, retire-moi d'ici, lui dit la bête féroce, du ton le plus suppliant et le plus humble. En montant sur cet arbre, pour manger cette couvée de pies qui désolait le voisinage, ma patte s'est prise dans cette branche fendue, je suis tombé la tête en bas, et me voilà pendu depuis vingt-quatre heures, sans espoir de me délivrer moi-même.

— Je comprends ta détresse, repartit le voyageur ; mais si je te détache, n'auras-tu pas fantaisie de me dévorer, afin de réparer tes forces, affaiblies par une longue diète.

— Je te jure, par ma lionne et mes petits, que je ne te causerai jamais aucun dommage ; je respecterai ta personne et tes troupeaux, comme s'ils étaient composés de petits lionceaux de ma race.

Le voyageur, rassuré par ces promesses solennelles, monte sur l'arbre, dégage le lion qui se hâte de descendre de sa potence. Le roi des animaux, ainsi délivré, témoigne à son libérateur sa plus vive reconnaissance, et lui propose de l'accompagner jusqu'au fond de la vallée. A peine arrivé à moitié chemin, le lion s'arrête un instant, passe sa large langue sur ses lèvres, et considère le voyageur de son regard le plus affamé.

— J'ai bien faim cependant, s'écrie-t-il d'une voix peu rassurante, je m'accommoderais assez d'un homme comme toi pour mon dîner.

— Pas de plaisanteries sinistres, reprit le voyageur; tu m'as solennement promis de respecter ma personne; sans cet engagement, je t'aurais laissé mourir dans la position d'un pendu.

— Sans doute, répondit le lion, en passant encore sa langue sur ses lèvres ; mais je ne puis disconvenir que ma faim est très-pressante. Maintenant que je n'ai plus à craindre de périr sur une potence, il y aurait folie à me laisser mourir d'inanition, Si quelque autre proie ne vient bientôt soulager mon appétit, je finirai par retirer ma parole imprudente ; je te croquerai aussi doucement que possible ; je commencerai par la tête ou par les pieds, à ton choix ; mais tu n'en passeras pas moins entre mes gencives.

— On a bien raison de le dire : *De bien faire mal survient*, reprend le voyageur d'un ton lamentable. Une semblable action serait le comble de l'infamie, tu

dois le reconnaître ; elle ferait douter de l'existence de la générosité ici-bas. Soumettons le cas à des arbitres. Il n'est pas d'être vivant, j'en suis certain, qui ne considère ton ingratitude comme un forfait. Veux-tu consulter la chienne qui rôde autour de ce fourré à la recherche de quelque animal mort?

— Je le veux bien, répondit le lion. Et tous les deux s'acheminèrent vers une chienne, vieille et maigre, qui se traînait péniblement le long du sentier...

— Écoute notre affaire et juge-nous, dit le voyageur à la pauvre bête exténuée... Le lion était pendu à cet arbre par la patte ; il allait infailliblement périr de douleur et de faim, lorsqu'il m'a supplié de venir à son secours ; je l'ai délivré, et voilà qu'il voudrait me dévorer pour récompense... N'ai-je pas dit la vérité, lion ?...

— Je n'en disconviens pas, camarade. Si le hasard ne t'avait conduit près de moi, j'aurais assurément passé de fort mauvais quarts d'heure.

— Eh bien ! décide la question, intéressante chienne, toi que l'âge et le malheur paraissent avoir dotée de la sagesse impartiale et clairvoyante; trouves-tu qu'il soit juste qu'après avoir été sauvé par moi, le lion se nourrisse de ma chair?...

— Vous ne pouviez plus mal vous adresser pour faire juger votre affaire, répondit la chienne en broutant quelques bouts de ronces : après avoir rendu les plus fidèles et les plus longs services au chasseur Martinon, que j'avais la faiblesse d'aimer, de suivre à la course quand il courait à cheval, de lécher quand il se reposait accablé de fatigue, je me vois jetée hors de chez lui. Maintenant que je suis vieille et pesante, il m'abandonne à la misère et me condamne à chercher une nourriture misérable dans les sentiers déserts ; tant

est vrai le proverbe : *De bien faire mal survient !...* Je ne suis donc pas à même, vous le voyez, de juger avec impartialité une question d'ingratitude. Adressez-vous à d'autres, mes amis : la méchanceté des êtres vivants ne me touche plus... Cela dit, la chienne continua péniblement sa route, laissant l'homme tremblant devant la gueule du lion qui commençait à limer ses incisives.

— Voilà, je dois en convenir, une bien méchante chienne, s'écria le voyageur, et je la tiens pour très-digne du sort qu'elle subit !... Mais la question reste la même ; je vais la soumettre à quelque animal moins indifférent... Consultons cette jument d'un certain âge, qui broute l'herbe dans cette clairière de là-bas ; la lenteur de sa démarche prévient favorablement en faveur de son expérience.

— Va pour la jument ! répondit le lion, qui se fit un grand mérite de ce nouvel acte de complaisance ; et il se dirigea vers la bête.

— Nous allons te soumettre une question fort importante, et te prier de la décider, dit le voyageur à la monture. Voici le fait : le lion allait périr sur un arbre, attaché par la patte comme un pendu. Je passais par là ; il appelle au secours, je le détache et le remets sur ses pieds... Sais-tu quelle est la récompense qu'il réserve à ce trait de vertu ?... Il veut faire servir ma chair à son premier repas !... Demande-lui si mon récit n'est pas véritable ?...

— Assurément, dit le lion ; mais il n'est pas moins certain que j'éprouve un appétit d'enfer, et je n'ai pas l'habitude de retarder aussi longtemps mon dîner.

— Vous vous adressez bien mal pour faire trancher une question d'ingratitude, répondit la vieille

jument, comme avait fait la chienne maigre ; depuis que mon maître, un jeune gentilhomme que j'avais longuement et fidèlement servi, m'a jeté hors de ses écuries, après avoir mis en question s'il ne me ferait pas abattre pour avoir mon cuir, je n'ai plus de temps à donner aux affaires des autres ; c'est à peine si je puis trouver sur les bords desséchés des chemins une nourriture qui m'empêche de mourir exténuée. Adressez-vous à gens plus heureux et plus oisifs. Persuadée de plus en plus que de *bien faire mal arrive*, je n'ai rien à voir dans vos discussions... Sur cette réponse catégorique, la jument leur tourna le dos, et continua de brouter l'herbe rare et menue.

II

Le voyageur voyait glisser tous les arbitres sous sa main, et commençait à craindre que le lion affamé ne perdît complétement patience. A cet instant critique et décisif, il aperçut le museau d'un renard dans un buisson. La bête au nez pointu paraissait écouter attentivement la conversation et chercher le motif de cette querelle.

— Te voilà, compère renard, lui dit l'homme, avec un salut respectueux que l'animal mange-poule n'a pas coutume de recevoir de l'animal porte-fusil ; si le lion voulait t'accepter pour arbitre, je te soumettrais certaine affaire qui nous divise fort d'opinion à ce moment.

— J'y adhère volontiers, répondit le roi des animaux.

Le voyageur renouvela l'exposition du fait.

— Tout cela me paraît délicat, répondit le renard, en passant ses deux pattes sur son museau; comme je ne voudrais pas engager ma conscience, je désirerais connaître avec exactitude le véritable état de la question... Sur quel arbre le lion occupait-il la position fâcheuse d'un pendu?

— Sur le gros chêne de la mare.

— Faites-le moi voir de plus près, s'il vous plaît; je désirerais connaître les lieux avant de prononcer le jugement.

Les parties litigieuses le conduisent à deux pas de l'arbre et lui montrent la branche fatale.

— C'est fort bien! Mais comment le lion a-t-il engagé sa patte dans cette branche?... Montez un peu là-haut, seigneur lion; il me sera plus facile de saisir.

Le lion s'exécute et grimpe sur l'arbre.

— Encore un peu de complaisance! remettez votre patte dans la branche fendue. S'il vous plaît.

Le lion se rend encore à la prière du renard.

— Et vous dites qu'en cet état vous êtes tombé la tête en bas, sans pouvoir vous détacher?... Je ne puis comprendre comment la chose a pu se faire.

— Rien de plus simple, dit le lion : j'étais pris par la patte comme ceci, — et il se penche; — je tombe de cette façon, — et il se laisse aller.

— Et puis, dit le renard, tu ne sais plus t'en détacher?

— Que veux-tu que je fasse?

— Que tu y restes, mon compère!..... Garde cette position de pendu, puisque tu es si digne de l'occuper : je n'en demande pas davantage pour connaître ton affaire et te condamner à périr sur la potence.

Là-dessus, maître renard s'éloigne avec le voyageur,

laissant le lion rugissant de fureur, envoyer l'homme et la bête à tous les diables...

— Ah ! mon cher, mon bien-aimé renard ! renard le plus honnête homme qu'il y ait à cent lieues à la ronde, que puis-je te donner pour récompense ? s'écrie l'homme, prêt à se prosterner dans un premier transport de reconnaissance.

— Absolument rien, mon cher homme ; je suis suffisamment payé par le bonheur de m'être fait un ami de celui qui n'avait eu d'autre désir, jusqu'ici, que de me loger quelque balle dans le ventre.

— Si ta générosité se contente de si peu de chose, la mienne voudrait remplir un peu mieux ses devoirs à ton endroit.

— Puisque tu es affamé de reconnaissance, répond le renard, apporte-moi deux poulardes ; je célébrerai ma fête avec la renarde, et te considérerai comme le plus généreux des mortels.

— Tu les auras demain. Où te trouverai-je, mon bien aimable libérateur ?

— Ici même, cher ami.

— J'y serai au lever de l'aurore.

— Ce n'est pas moi qui me retarderai.

La nuit s'écoule, le lion achève de mourir en rugissant, le renard dort du sommeil paisible d'un bon juge qui a sauvé l'innocent ; mais l'homme ne dort pas aussi bien, et pour cause... Il passe la nuit à préparer ses cadeaux du lendemain ; il les place soigneusement dans un sac, et se rend dans la forêt à l'heure indiquée... Le renard, tout aussi matinal, ne tarde pas à paraître. On se salue, on se donne la bénédiction ; peu s'en faut qu'on ne s'embrasse.

— Voici les poulardes, dit l'homme ; sois prêt à les

saisir : elles sont vigoureuses, et pourraient t'échapper.

Le renard se met en position de jeter une patte sur chacune ; l'homme soulève le sac, et le tourne l'ouverture en bas. Mais qu'en sort-il ?... deux chiens courants qui poussent des aboiements sinistres... Le renard prend la course et gagne les taillis à toutes jambes, en répétant le proverbe de la vieille chienne et de la jument maigre :

Vous le verrez toujours, de bien faire mal survient.

O lion ingrat ! ô homme plus ingrat encore ! n'aurais-je pas fait acte de prudence et de justice en te laissant dévorer par un animal moins méchant que toi ? — Heureusement, le Dieu des faibles vint à son secours en ouvrant un terrier sur son passage; il s'y blottit et les chiens ne purent l'atteindre... Le renard était sauvé, le lion était mort... L'homme que devint-il ?... (Il y a cinquante ans de cela.) Demandez aux habitants de l'autre monde ?... Demandez surtout au Dieu juste qui juge les méchants au dernier ressort; vous verrez qu'il n'applique pas chez lui le proverbe de chez nous, et qu'il ne dit pas aux méchants : Venez, amis de mon père, venez dans le séjour des délices éternels, car de mal faire bien survient.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Pages.

Le conte populaire... V

LA GRAND'MÈRE 1

Rira bien qui rira le dernier..... 5
La défroque de la grand'mère..... 14
Maître Jean l'habile homme..... 32
Clairette ou la chasse aux maris 39

LE BRACONNIER 47

Le meunier et le marquis... 50
Le sac de La Ramée..... 57
Ramonet ou les péchés capitaux.. 69

Pages.

Juan-le-Fainéant... 90
Ambroise le sot..... ... 101
La flûte du berger Meyot..... . 107
Chourra de Marseillan..... .. 116

LA JEUNE FILLE 127

La lune et les vaches..... . .. 130
Le roi des pâturages..... 137
Mouret.... 149

LES FINS MATOIS 163

Bernadotte ou les mains blanches..... 165
Le Juste et la Raison..... 173
Le coffret de la princesse..... 184
Le père aveugle..... 194
Le maréchal ferrand de Barbaste..... 202
Le lion pendu... 213

Paris — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire des peuples et des Etats pyrénéens (France et Espagne) depuis l'époque celtibérienne jusqu'à nos jours. Deuxième édition. 5 forts volumes in-8°. Amyot, rue de la Paix, 8, 1861.

Adélaïde de Montfort, ou les Albigeois. 1 vol. in-12. Même éditeur.

Médella, ou la Gaule chrétienne, IIIe siècle. Troisième édition. 1 volume in-12. Même éditeur.

Marguerite, histoire du temps de saint Louis. 1 vol. in-12. Même éditeur.

Jérôme Lafriche, ou le paysan gentilhomme. 1 vol. in-12. Même éditeur.

L'Europe et l'Orient, poëme en six chants, 1 vol. in-°. Même éditeur.

3 2044 058 115

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
CANCELLED
DEC 20 1987
FEB 22 1988

WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
MAR 24 1988
MAR 28 1988

WIDENER
CANCELLED
JAN 23 1988

WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
APR 26 1988

CANCELLED
BOOK DUE
FEB 24 1988
FEB 23 1988

WIDENER
APR 24 1988
OCT 09 2003
OCT 29 2003
CANCELLED
BOOK DUE